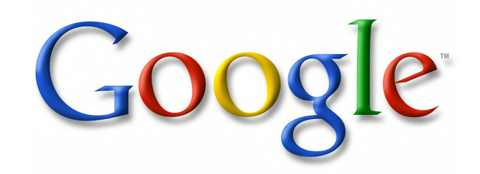





SIR HENRY MEUX BART.



L'HOMME
DE LA NATURE
ET
L'HOMME POLICÉ.

TOME IV.

IMPRIMERIE DE J.-A. SLINGENEYER AÎNÉ.

L'HOMME
DE LA NATURE
ET
L'HOMME POLICÉ.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Dimidium facti, qui bene cœpit, habet.
(OVIDE.)

TOME CINQUIÈME.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.
HAUMAN, CATTOIR ET COMP^e.

1837.

L'HOMME
DE LA NATURE
ET
L'HOMME POLICÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Les jeunes gens vont vite.

Cependant les lettres des deux cousins sont parvenues à leurs parens.

« Il a dépensé tout ce qu'il avait, » dit M. Rémonville en finissant la lettre d'Edmond, « et c'est pour cela qu'il nous écrit.
» Je ne lui enverrai rien. Qu'il quitte son
» Agathe ; qu'il revienne vers nous ; alors,
» je lui pardonnerai son escapade. »

Et M. Rémonville répond sur-le-champ à son fils : « Je ne vous envoie pas d'ar-
» gent, parce que je ne veux point autoriser
» vos folies. Si vous avez fait quelques dettes
» à votre hôtel, mon ancien ami, M. Grand-
» pré, les paiera, ainsi que les frais de votre
» retour ; vous savez son adresse. Recon-
» duisez votre Agathe chez sa tante, et re-
» venez vite près de nous, si vous voulez
» que je vous pardonne. »

La maman trouve cette lettre bien sévère; mais son mari n'y veut rien changer. Avant qu'elle ne soit fermée, elle demande à y ajouter une seule ligne pour son fils; elle n'écrit que ces mots : « *Pense encore à ta*
» *mère :* » mais en fermant la lettre, elle glisse dedans un billet de mille francs.

M. Adrien, las de rien apprendre par le concierge, venait de lui écrire pour lui ordonner de quitter Paris et de revenir à son poste, lorsqu'on lui apporta la lettre de son fils, ou plutôt celle de madame Phanor; car Adam n'avait fait que la signer, sans même se la faire lire.

En lisant la signature, M. Adrien tressaille de joie. — « Mon fils m'écrit, lui ! » qui ne peut pas souffrir prendre une » plume ! quel effort !.... Peste !.... il faut » qu'il ait des choses bien importantes à » me conter.... Et cet imbécile de Rongin » qui ne sait pas le trouver ! »

M. Adrien fait appeler Céleste, qui était en train de se peindre les sourcils et de se faire des lèvres vermeilles, pour qu'elle vienne entendre la lecture d'une lettre d'Adam. Céleste descend avec un seul sourcil de fait, ce qui donne quelque chose de boiteux à sa physionomie ; mais comme l'ami Tourterelle n'est pas là, elle veut bien suspendre sa peinture. Après avoir fait jouer une fanfare à sa tabatière, M. Adrien lit la lettre suivante :

« O mon père ! si je vous écris, vous » devez bien penser que c'est parce que » j'ai besoin de vous. Le séjour de Paris » est horriblement cher ; je n'ai plus d'ar- » gent. Vous ne voudriez pas laisser votre » enfant chéri dans la *débine* ; envoyez-moi

» sur-le-champ des écus, que je puisse
» tenir mon rang et vous faire honneur ;
» songez que votre fils ne doit pas se res-
» treindre et manger à la *gargotte*. Je vous
» baisse les mains ainsi qu'à ma vertueuse
» mère et à tous nos estimables parens et
» connaissances. »

Et, par *post-scriptum :* « Envoyez-moi
» tout de suite une grosse somme, afin que
» je vous écrive moins souvent, ce qui vous
» ruinerait en ports de lettres.

» — Voilà un singulier style! » dit Céleste en se pinçant la bouche, « pour un
» élève de la nature, ce n'est pas trop mal,
» répond M. Adrien. — Il me semble qu'il
» dépense un peu vite son argent. — Ah !
» je gage bien qu'il sait s'en faire hon-
» neur !... Mais c'est cette Tronquette qui
» m'inquiète... Il ne nous en dit pas un
» mot... Et Rongin qui ne les a pas rencon-
» trés !... Il est bien fâcheux que Tourte-
» relle ne soit pas guéri de son pied et que
» cela l'empêche d'aller à Paris. — Il est
» bien plus fâcheux que votre goutte vous

» empêche d'y aller vous-même !... — Je
» voudrais savoir si mon frère a reçu des
» nouvelles de son fils... Oh ! je rirais bien
» s'il épousait sa petite Agathe !... — Et si
» votre fils épousait sa paysanne, ririez-
» vous autant ? »

M. Adrien ne répond rien ; il va consulter sa caisse, il se propose d'envoyer des fonds à Rongin pour qu'il les porte à son fils. Mais le lendemain, le vieux concierge est de retour chez son maître, devant lequel il se présente d'un air conquérant.

« Victoire, » dit Rongin en se jetant sans façon sur une chaise, « j'ai découvert
» le jeune homme ; il était avec sa Tron-
» quette, il ne voulait pas s'en séparer !...
» Qu'ai-je fait ?... Je suis parvenu à trouver
» Bertrand, qui cherchait aussi sa fille à Pa-
» ris ; je l'ai mis sur les traces de nos jeu-
» nes gens, et Bertrand a repris sa fille ;
» par conséquent M. Adam n'est plus livré
» aux erreurs de la séduction. Je me flatte
» que j'ai proprement rempli vos intentions.
» Je n'ai point ménagé mes pas et mon re-

» pos ; mais quand on a été bien élevé on
» tient à prouver qu'on sait faire autre
» chose que garder une porte. »

M. Adrien est enchanté ; il prend la main du concierge : « C'est bien, Rongin,
» c'est très-bien ; je n'attendais pas moins
» de vous. Ainsi mon fils n'est plus avec
» la fille du meunier ? — Non, monsieur,
» puisque Bertrand a ramené sa fille. Par-
» exemple, je vous prierai de ne pas dire à
» M. Adam que c'est moi qui ai conduit
» toute cette affaire ; il m'en voudrait, et
» comme il est très-vif...—Soyez tranquille,
» mon ami... Ah ! je suis d'une joie... Que
» mon frère vienne maintenant..... nous
» verrons. Il paraît que son Edmond est
» toujours avec la petite couturière, car ma
» belle sœur est fort triste. Vous n'avez pas
» eu de nouvelles d'Edmond à Paris ? —
» J'avais bien assez à faire de courir après
» M. Adam. — C'est juste. Rongin, vous
» recevrez cinquante francs de gratification.
» — Monsieur, je les accepte parce que je
» m'en crois digne. — Quant à mon fils,

» j'allais lui envoyer deux mille francs ; » il en recevra quatre mille. Je veux qu'il » s'amuse. — Si monsieur désire que je re- » tourne porter cette somme à son fils ? — » C'est inutile maintenant ; du moment » qu'Adam n'est plus avec sa paysanne, je » suis tranquille ; vous l'avez laissé dans le » bon chemin, n'est-ce pas, Rongin ? — » Ma foi, monsieur, je l'ai laissé sur les » boulevards... — D'ailleurs, incessamment » Tourterelle ira à Paris. » Et M. Adrien, très-satisfait de son fils, lui envoie sur-le-champ une lettre de change de quatre mille francs, avec cette courte missive :

« Tu dépenses ton argent un peu vite ; » mais tu as quitté la fille du meunier ; je » suis content de toi. Ménage ma caisse ; » mais lance-toi dans la belle société... Je » suis certain que ton charmant naturel t'y » fera obtenir de grands succès.

» Ton père, ADRIEN. »

Cette lettre est envoyée à la poste de Gisors, et elle part pour Paris avec celle que M. Rémonville le jeune a écrite à son fils.

Edmond avait brusquement quitté le café après la sortie de Bertrand ; mademoiselle Agathe, déjà très-mécontente de se trouver dans la compagnie de Tronquette et de madame Phanor, n'avait pas voulu retourner près d'Adam. Mademoiselle Agathe avait aussi ses volontés, et elle exigeait que son amant s'y soumît ; Edmond cédait à sa maîtresse, mais il commençait à trouver qu'elle n'avait pas toujours raison.

Le lendemain de la scène au café, on reçoit de Gisors la réponse si impatiemment attendue. Edmond tremble en reconnaissant l'écriture de son père ; il tremble plus fort en brisant le cachet. Enfin la lettre est ouverte, le billet de banque s'en échappe, Agathe le ramasse, en sautant de joie, et s'écrie : « Tu vois bien que tes parens te » pardonnent ! »

Edmond ne l'espérait pas ; la vue du billet de mille francs dilate son cœur, et il lit avec confiance la lettre de son père. En lisant, sa physionomie se rembrunit ; il passe la lettre à Agathe, en disant : « Tiens... je » n'y conçois rien... »

Agathe lit à son tour; Edmond n'avait pas aperçu les quatre mots ajoutés par sa mère; la jeune fille les lui montre, et Edmond comprend d'où vient l'argent; mais son père est toujours irrité. « Qu'est-ce que » cela fait? dit Agathe, si ta mère te par- » donne, et si elle t'envoie ce que ton père » te refuse, cela revient au même. »

Edmond n'est pas de cet avis; mais Agathe le caresse, l'embrasse; elle lui persuade que son père ne tardera pas aussi à pardonner, et Edmond recouvre sa gaieté; car Agathe est devenue aimable, tendre, agaçante, et c'est un billet de mille francs qui a produit tout cela! Le vil métal est donc maintenant nécessaire au bonheur des deux amans : l'amour ne leur suffit plus : quand on veut n'exister que pour l'amour, c'est au fond d'une campagne, et non pas à Paris qu'il faut aller demeurer; et dans cette campagne, quoique l'on ait un champ, des poules et une vache, il faudra pourtant encore quelques écus!... Quel ennui de ne point trouver un pays où l'on puisse vivre

sans argent! cela conviendrait à tant de monde!

Edmond regarde le billet de mille francs : « Avec cela, dit-il, je sais maintenant qu'on » ne va pas loin.... Nous devrions prendre » un logement plus modeste, réformer no- » tre dépense... économiser... »

Ágathe rit, et embrasse de nouveau son amant : « Pourquoi t'inquiéter d'avance?... » Cet argent dépensé, tu écriras à tes pa- » rens.... Ton père ne sera plus en colère... » Est-ce que tu veux que nous vivions comme » des ermites?.... »

Mademoiselle Agathe sait si bien s'y prendre, qu'Edmond fait tout ce qu'elle veut; les projets d'économie sont oubliés, et on dépense lestement l'argent que la bonne maman a glissé dans la lettre.

Cependant, Edmond juge convenable d'aller faire une visite à M. Grandpré, cet ami de son père, dont il a l'adresse; il pense qu'il voudra bien intercéder pour lui près de M. Rémonville.

M. Grandpré, homme âgé et sévère,

reçoit froidement Edmond. Il lui fait une longue morale, l'engage à retourner bien vite chez ses parens ; et le jeune homme sort de chez M. Grandpré, en se promettant de n'y plus retourner.

Dans le petit hôtel garni de la rue d'Angoulême, on a reçu aussi la réponse de M. Adrien. Ne pouvant pas déchiffrer l'écriture de son père, Adam porte la lettre à madame Phanor, en lui disant : « Tenez, » tendre amie, voici une réponse de mon » cher père..... Faites-moi le plaisir de me » la lire, car il a une écriture si mignonne, » si serrée, que je ne pourrais pas la dé» chiffrer. »

Madame Phanor brise le cachet ; elle commence par lire la lettre de change, puis elle court se jeter dans les bras d'Adam : « Que ton père est aimable !... Il » t'envoie quatre mille francs payables à » vue... Ah ! il est vrai que je lui avais » écrit une bien jolie épître pour toi !...

» — Quatre mille francs !... ce n'est pas » trop !... — Ah ! mon ami, c'est bien

» gentil... Ne fais donc pas le cruel comme
» ça avec ton père, je veux qu'on respecte
» ses parens !... Je le veux. — Parbleu, mon
» père est riche, j'étais bien tranquille !...
» Quand j'aurai dépensé cela, je lui en
» demanderai d'autre, et toujours comme
» ça... je n'aurai qu'à demander. — Tu
» n'auras qu'à demander..... Ah ! cher
» ami.... quelle existence voluptueuse nous
» allons mener ! Embrasse-moi encore,
» embrasse-moi toujours !.... — Oui, mais
» voyons donc un peu ce que papa m'é-
» crit... — Ah ! c'est juste... mais je veux
» que tu ôtes ton chapeau, et que tu
» écoutes la lettre de ton père, la tête dé-
» couverte.... — Qu'est-ce que c'est que
» cette bêtise-là ? — Ce ne sont point des
» bêtises... quand on a un père qui nous
» envoie des quatre mille francs à vue,
» dès qu'on les lui demande, on doit le
» révérer... Je suis comme ça, moi, folâ-
» tre, mais sensible... Ote ton chapeau,
» cher ami. Je commence : *Tu dépenses ton*
» *argent trop*... Hum !... hum !... hum !...

» — Qu'est-ce que ça veut dire : *Hum !* » *hum ?...* — Tu as raison, ton père a une » bien vilaine écriture... Remets ton cha» peau, cher ami ; j'ai peur que tu ne t'en» rhumes. *Tu dépenses !...! hum !... hum !...*

» —Ah ça, est-ce qu'il n'y a que des *hum !* » *hum !...* dans la lettre de papa ?—Attends » donc... Ah ! il est très-content que tu » aies quitté la fille du meunier... il te » donnera sa malédiction si jamais tu la » reprends. — Bath ! Il y a cela ?... — Oui, » sans doute ; du reste, il t'engage à ne » point ménager sa caisse... et à continuer » de fréquenter la société... que tu vois en » ce moment... et avec laquelle il se dit ton » père.

» Tu vois, mon cher ami, » reprend madame Phanor, après avoir fait des bou» lettes de la lettre qu'elle vient de lire, » que ton père lui-même cimente notre » liaison, et t'engage à ne pas la rompre. » — Je vois qu'il m'envoie de l'argent, et » me dit de ne point le ménager ; par con» séquent, rions, mangeons, buvons et

» amusons-nous !... — C'est ça même, mon
» petit, tu me prêteras cinq cents francs,
» n'est-ce pas ?—Tout ce que tu voudras !...
» — C'est pour payer une dette d'hon-
» neur... chez une marchande à la toilette.
» Je te rendrai cela dès que j'aurai touché
» des fonds de Normandie... — Eh ! mon
» Dieu, que m'importe !... J'en ai, tu n'en
» as pas, je t'en prête, je t'en donne !...
» tu m'en donneras une autre fois !... —
» Ah ! mon ami, ton père a bien raison,
» tu as un charmant naturel ! »

Adam va toucher la lettre de change de quatre mille francs ; madame Phanor l'accompagne, parce qu'elle craint qu'on ne lui donne pas bien son compte, et elle n'oublie pas de prendre les cinq cents francs qu'elle se fait prêter. Ensuite, on ne songe plus qu'à se livrer au plaisir : avec Adam, il faut sans cesse en chercher de nouveaux, car l'homme qui ne sait que s'amuser finit par devenir très-difficile à amuser. Mais madame Phanor fait en sorte qu'il n'ait pas un moment à lui. Elle tâche

surtout qu'il ne la quitte pas, et ne se trouve point avec d'autres femmes, car elle s'est aperçue que la constance n'est pas la vertu de l'homme de la nature. Elle étourdit Adam par son babil, par ses caresses, par ses élans de sentimens; elle lui jure, nuit et jour, qu'elle l'adore; qu'elle se tuera s'il la quitte, et Adam n'ose pas la quitter; il dépense lestement son argent avec elle, si bien qu'au bout de six semaines madame Phanor est obligée d'écrire une nouvelle épître à M. Adrien, parce qu'il ne reste plus rien des quatre mille francs qu'il a envoyés.



CHAPITRE II.

Tous les deux sur la même route.

Le billet de mille francs n'a pas mené loin Edmond et sa maîtresse; Agathe est devenue très-coquette depuis qu'elle est à Paris; il lui faut toujours un chapeau frais, une robe à la mode; ce n'est plus cette jeune fille mise modestement, travaillant contre sa fenêtre, et n'ôtant que rarement les yeux de dessus son ouvrage; ou plutôt c'est toujours elle, mais dans une autre situation. Pour savoir si une femme n'est pas coquette, il faut l'avoir vue résister aux séductions; nous admirons quelquefois la conduite d'une personne, sans réfléchir que cette personne n'a pas eu occasion de se conduire autrement;

alors, où est donc le mérite, où est la vertu ? Chez celles qui, étant en position de satisfaire leurs passions, n'y ont jamais cédé ; mais trouvez-moi beaucoup de ces personnes-là !

Edmond a écrit une nouvelle lettre à ses parens ; il a peint son embarras, mais il ne parle pas de retourner auprès d'eux, et on ne lui fait pas de réponse. Edmond redevient triste, inquiet ; Agathe est toujours coquette, mais elle est moins caressante, moins aimante, et elle ne dit plus à Edmond : tu m'épouseras, n'est-ce pas ? Pauvre amour que celui qui s'envole avec l'argent !..... C'est dans le malheur que deux cœurs bien épris se rapprochent ; ceux qui s'éloignent alors ne se sont jamais bien entendus !

Edmond pense à utiliser ses talens, à gagner de l'argent par lui-même ; mais penser à une chose n'est pas encore la faire. Il espère que son père lui pardonnera, et il attend chaque jour de ses nouvelles.

En se promenant un matin seul, dans

Paris, Edmond se sent frapper sur l'épaule. C'est Adam qui est près de lui; Adam, vêtu avec la plus grande élégance, mais portant tout cela avec sa bonhomie ordinaire; il donne le bras à un petit maître, de bonne tournure; joli garçon, dont la physionomie a une expression d'amabilité forcée, et dont les yeux ne se fixent jamais sur ceux de la personne à laquelle il parle.

« Eh! où diable vas-tu comme cela, en » ne regardant qu'à tes pieds? » dit Adam en arrêtant son cousin.

« — Ah! c'est toi, Adam... — Ce cher » Edmond! Nous ne nous sommes pas vus » depuis ce jour où Bertrand est venu » chercher sa fille dans le café..... Te rap- » pelles-tu...... cette pauvre Tronquette! » comme elle pleurait... — Oui... l'as-tu » bien regretée?.... — Moi.... Ah! mon » Dieu pas du tout... Je me suis consolé » tout de suite... le même soir, avec ma » voisine... Tu sais bien, cette grande que » je tenais du bras droit.... et qui m'adore

» à présent... qui veut se tuer si je la quitte.
» Elle commence à m'aimer trop aussi,
» celle-là ; ça m'ennuie... Tu sais que je
» suis pour le naturel, et Montgry dit que
» le changement est dans la nature. Ah !
» à propos, tu ne connais pas Montgry....
» c'est monsieur, mon ami intime ; il y a
» quatre jours que je le connais ; nous
» avons fait connaissance dans un café, et
» déjà nous ne pouvons plus nous quitter.
» Ça fait joliment bisquer Phanor. Pha-
» nor, c'est ma grande. Je suis heureux,
» moi, tout le monde m'aime ; les femmes
» veuillent être mes maîtresses, les hommes
» mes amis. Est-tu comme moi, Edmond?..
» — Non, je ne suis pas aussi heureux
» que toi, répond Edmond en soupirant.
» — En effet, tu as l'air triste... Conte-
» moi tes chagrins ; tu sais que je suis ton
» ami, quoique nous nous soyons battus
» quelquefois... Mais ça ne fait rien, au
» contraire, on s'en aime mieux après.
» Parbleu, avec Phanor, nous avons déjà
» eu quelques petites disputes qui ont fini

» par des chiquenaudes un peu sèches;
» mais aussi elle veut toujours être avec
» moi, pour m'amuser comme faisait Tron-
» quette. Je ne peux pas souffrir m'amuser
» de force. Vive la liberté!... n'est-ce pas,
» Montgry?

» — C'est dans la nature! » répond le petit maître en souriant d'un air fort gracieux.

« — Ton père t'envoie donc toujours de
» l'argent? dit Edmond. — Mon père!...
» Ah! je crois bien! je n'ai qu'à lui écrire...
» c'est-à-dire lui faire écrire par Phanor,
» et je reçois tout de suite ce que je veux.
» Quand je dis tout de suite, je me trompe;
» sa dernière réponse a un peu tardé, je
» ne sais pourquoi. — Et il ne te gronde
» pas de rester ici? — Au contraire... ses
» lettres sont pleines de choses aimables;
» il m'engage à continuer le même genre
» de vie, à ne pas me gêner pour faire dan-
» ser ses écus. C'est Phanor qui me lit tout
» ça, car je ne peux pas lire l'écriture de
» papa. Et ton père en fait-il autant?

» — Non, il ne veut pas me pardonner

» d'avoir enlevé Agathe ; il ne me répond
» plus... — Pauvre garçon ! tu n'as peut-
» être plus d'argent... et tu ne le dis pas...
» Attends, attends, je vais t'en donner
» moi... il n'y a que dix jours que j'ai tou-
» ché le dernier envoi du papa ce qui fait
» que je suis encore riche; j'ai ça sur moi,
» dans mon porte-feuille; c'est Montgry
» qui m'a donné l'idée d'avoir toujours ma
» fortune dans ma poche; il dit que dans
» les hôtels à Paris, on peut être volé.... et
» puis c'est plus commode... J'ai encore
» trois mille cinq cents francs.... veux-tu
» mille francs, en veux-tu deux mille ? —
» Mon cher Adam, je te remercie... mais
» je craindrais de te gêner... — Ça ne peut
» pas me gêner, puisque dès que je n'en
» aurai plus, Phanor écrira, en deman-
» dera, on m'en renverra... et voilà ! ça
» va tout seul... Et puis, pour les momens
» où les réponses du papa seront en retard,
» Montgry vient de me dire qu'il connaît
» un brave homme qui se fait un plaisir
» d'obliger les jeunes gens, de leur prêter

» de l'argent... c'est très-aimable ça... Je te » ferai faire sa connaissance, ça te sera » commode. En attendant, combien veux- » tu ? — Eh ! bien... si tu peux me prêter » mille francs, je te promets de te les ren- » dre dès que mes parens... — Eh ! c'est » bon... puisque je te dis que je n'en ai » pas besoin. Tiens, voilà... en veux-tu da- » vantage?... — Non... Oh ! c'est bien assez.

» — N'oublions pas que nos amis nous » attendent au Palais-Royal, » dit M. Mont- gry en tirant Adam par le bras.

« — Ah ! c'est vrai... nos amis avec qui » tu vas me faire faire connaissance en dî- » nant... Car je ne les connais pas encore, » moi. Ce qui me plaît à Paris c'est que les » hommes sont bons enfans... on se lie tout » de suite. Veux-tu venir dîner avec nous, » Edmond ? — Je ne le puis... Agathe m'at- » tend... — Phanor m'attend aussi ; mais » je ne me gêne plus. Montgry dit que » c'est une duperie de se gêner pour une » maîtresse. Adieu, Edmond. — Ah ! et » ton adresse... que je puisse aller te ren-

» dre... quand mon père...., — Je ne suis
» plus rue d'Angoulême, ce n'était pas as-
» sez beau; je loge rue Saint-Honoré;
» tiens, voilà mon adresse; c'est un autre
» genre, là, on n'a pas besoin de sonner
» deux fois pour être servi... C'est Mont-
» gry qui m'a fait changer de logement.
» Adieu... Viens me voir. »

Adam s'éloigne, entraîné par le beau monsieur, qui semble avoir hâte de séparer les deux cousins, et qui a paru éprouver une contraction nerveuse en voyant le billet de banque passer du porte-feuille d'Adam dans les mains d'Edmond. Ce dernier retourne plus gaiement près de son Agathe; il lui montre ce que son cousin lui a prêté, et Agathe revient un peu de la mauvaise opinion qu'elle avait conçue d'Adam, depuis la scène du café.

Edmond paie quelques dettes qu'il a contractées dans son hôtel; mais, malgré les instances d'Agathe, il ne veut plus y rester. il loue un petit appartement bien modeste dans le Marais, achète, en meubles

fort simples, ce qui leur est strictement nécessaire, et conduit sa maîtresse dans ce nouveau logement.

Agathe fait la moue en entrant dans le petit logement, où elle cherche en vain les belles glaces, les riches draperies de l'hôtel qu'elle vient de quitter. Elle se jette sur une chaise et se met à pleurer.

Edmond est ému de la douleur d'Agathe; mais il sent qu'il a eu raison de quitter l'hôtel où il fallait vivre en seigneur. Il s'approche de sa maîtresse et lui dit tendrement : « Pourquoi pleures-tu? — Parce » que c'est bien cruel, après avoir habité » un beau logement, de venir dans une » chambre comme celle-ci. — Nous n'avons » pas qu'une chambre, nous en avons » deux.... et un cabinet.... — Ah! oui.... » c'est superbe... Et c'est au moment où » votre cousin vient de vous prêter de l'ar» gent... Je ne conçois pas cela... — Moi, » je ne veux pas être encore obligé de lui » en emprunter... — Pourquoi donc? puis» qu'il ne demande qu'à vous obliger. — Je

» ne me sens pas fait pour vivre aux dépens
» d'un autre. Si mon père ne m'envoie
» rien, j'espère bien travailler pour m'ac-
» quitter... — Ah! Dieu, que c'est vilain
» ici !... — Mais, Agathe... qu'importe le
» logement... quand on s'aime bien !... Notre
» seul désir était d'être ensemble : n'y se-
» rons-nous pas ici ? — Ah ! c'est égal, moi
» je trouve qu'on s'aime mieux dans un
» riche appartement. »

Edmond ne répond rien; il s'éloigne tristement d'Agathe, qui s'écrie au bout d'un moment : « Comment se fait-il que
» votre cousin soit si heureux, qu'il ait de
» l'argent tant qu'il en veut, et que nous
» soyons toujours gênés, nous ?—C'est que
» le père d'Adam trouve bon que son fils
» soit venu à Paris ? — A la bonne heure,
» c'est un bon père cela !... Mais le vôtre...
» Ah !... — Agathe !... — Eh bien, après !
» quand vous me regarderez, vous ne m'em-
» pêcherez pas de dire que votre père est
» très-méchant, et qu'il n'a pas le sens
» commun. »

Edmond se tait, mais il soupire. Il commence peut-être à trouver au contraire que son père avait plus raison que lui.

« Qui est-ce qui nous fera à dîner » ici ? reprend Agathe. — Mais.... per- » sonne... est-ce que tu ne pourras pas... » toi-même... puisque tu n'as rien à faire... » — Moi, faire la cuisine... Ah ! bien il est » joli celui-là... Vous verrez que je me se- » rai fait enlever pour faire la cuisine ! » comme ce serait amusant... et chez ma » tante je ne la faisais pas : n'y comptez » pas, j'aimerais mieux me laisser mourir » de faim !... »

Edmond va s'asseoir dans un coin de l'appartement; et pendant le reste de la journée les amans ne se parlent plus.

Mais un amant qui n'a pas vingt ans ne boude pas long-temps sa maîtresse. Edmond, qui ne veut pas laisser Agathe mourir de faim, va lui prendre le bras, et l'emmène dîner chez un restaurateur. Là, les amans font la paix, car Agathe est très-gourmande, t Edmond lui rend son ama-

bilité en lui faisant manger des friandises et boire du champagne.

« Tu conviendras, mon bon ami, dit » Agathe, qu'il vaut bien mieux dîner ici » que chez soi; d'abord on n'a pas d'em- » barras, ensuite c'est meilleur... — Oui... » mais... le prix... — Nous économisons sur » le logement... n'est-ce pas suffisant?... » D'ailleurs puisque tu veux travailler, toi, » qui as mille talens, qui sais dessiner,... » toucher du piano, jouer du violon; cer- » tainement, quand tu le voudras, tu ga- » gneras beaucoup d'argent. A Paris, on » dit que les gens à talens font tout de suite » fortune... — Tu crois? Au fait, j'ai peut- » être tort de m'inquiéter. Dès demain je » m'occuperai sérieusement de trouver des » élèves ou une place dans quelque admi- » nistration... — Mais tu auras soin de dire » que tu veux une belle place et de très- » forts appointemens. Quand on demande, » vois-tu, il faut tout de suite demander » ce qu'il y a de mieux; et quand ton père » verra que tu n'as plus besoin de lui, je » suis sûr qu'il te pardonnera. »

Tranquillisé par cet espoir, Edmond demande encore du champagne, et, en attendant qu'on ait une belle place et q'uon gagne beaucoup d'argent, on fait sauter les écus du cousin, et avant de tenir ce qu'on espère on dépense ce qu'on tient; mais dans la vie le présent et l'avenir se font toujours mutuellement du tort.

Quelques jours après, Edmond va trouver son propriétaire, homme qui lui a paru répandu dans le beau monde; il lui fait part de son désir de trouver un emploi ou d'utiliser ses talens.

« Vous êtes bien jeune, » lui dit-on, et on sourit quand il ajoute qu'il veut avoir de très-forts appointemens. Cependant on lui promet de penser à lui. En attendant l'effet de cette promesse, la somme que le cousin a prêtée diminue ohaque jour, mademoiselle Agathe ne veut rien réformer dans ses plaisirs, et lorsque Edmond veut faire quelque représentation, elle lui ferme la bouche en lui disant : « Ne sois pas in- » quiet, on pense à toi. »

Enfin, le propriétaire d'Edmond le fait demander. Celui-ci se hâte de se rendre près de lui, persuadé qu'on lui a trouvé un emploi très-lucratif.

« Monsieur, lui dit son propriétaire, » j'ai plusieurs fois parlé de vous; mais les » places sont difficiles à obtenir. Jusqu'à » présent je n'avais rien trouvé; aujour» d'hui cependant j'ai quelque chose à » vous offrir : mon épicier vient de régler » un compte avec moi. C'est un fort gros » épicier, quoiqu'il vende en détail, il fait » de très-bonnes affaires; il vient de me » dire qu'il avait besoin de quelqu'un pour » mettre ses livres en ordre... pour les te» nir... — Quoi, monsieur, vous m'offrez » une place chez un épicier! » dit Edmond rougissant de dépit. — « Vous ne seriez » point dans la boutique, M. Edmond, » vous seriez dans une chambre à part; » c'est pour tenir les livres; tenez, voici » son adresse.... Il donnera, m'a-t-il dit, » six cents francs d'appointement. — Six » cents francs..... par mois? — Non mon-

» sieur, non, six cents francs par an. —
» Je vous remercie monsieur, mais cela ne
» me convient pas. »

Edmond revient de très-mauvaise humeur près d'Agathe, il lui fait part de ce qu'on vient de lui proposer.

« Six cents francs par an! dit Agathe,
» combien cela fait-il par mois? — Cin-
» quante francs — Ah! quelle horreur!..
» nous dépensons quelquefois cela dans une
» journée. J'espère que tu as refusé? —
» Sans doute, mais avec tout cela, nous
» n'avons plus d'argent..... — Plus du
» tout?.... — A peu près! — Va trouver
» ton cousin, tu sais son adresse... — Pour
» lui emprunter de l'argent, et ne pas le
» lui rendre... Oh! non... — Je ne te dis
» pas que tu lui emprunteras, mais il voit
» plus de monde que nous, il pourra te
» faire faire quelque bonne connaissance...
» Ne t'a-t-il pas dit qu'il connaissait un
» monsieur qui aimait à obliger les jeunes
» gens? — Non, je ne veux pas aller voir
» Adam sans lui rendre ce que je lui dois...

» — Que vous êtes entêté..... — Pas assez » quelquefois. — Qu'est-ce que cela veut » dire, monsieur? »

Edmond ne répond rien. Agathe pleure, on se boude pendant le reste de la journée. Le lendemain, on se boude encore, et il n'y a plus moyen d'aller faire la paix en buvant du champagne. On commence à éprouver mille privations, Agathe pleure plus fort; Edmond se rapproche d'elle, il veut lui prendre la main, elle la retire vivement.

« N'est-ce donc pas assez d'être pau» vre!.... faut-il encore ne plus s'aimer! » dit tristement Edmond. — Si vous m'ai» mièz, vous feriez ce que je vous dis.... » Vous iriez chez votre cousin. — Mais, » Agathe, doit-on emprunter quand on ne » sait pas comment on rendra? — Mais, » mais.... c'est bien vilain de vouloir rester » dans l'embarras quand on pourrait en » sortir.... C'est surtout affreux de ne pas » faire mes volontés dans ce moment-ci » où.... — Où..... Quoi donc, Agathe? —

» Où vous devriez voler au devant de mes » moindres désirs... parce que la moindre » contrariété peut me faire beaucoup de » mal. — Du mal..... Comment ? — Sans » doute... dans l'état où je suis... — L'état » où tu es ?... — Eh oui ! Monsieur.... mon » Dieu, vous ne comprenez rien..... Eh » bien... je suis enceinte, monsieur. — Tu » es enceinte ! il se pourrait !... »

Et Edmond se met à sauter, à danser; il prend Agathe dans ses bras, la presse; l'embrasse; l'idée d'être père lui tourne la tête. Bientôt cependant cette grande joie se calme; la réflexion est venue.... Le présent n'est pas couleur de rose, et l'avenir... mais Agathe le regarde tendrement, et lui dit « Iras-tu chez ton cousin ? — Oh ! tout » de suite, » répond Edmond, qui craint de fâcher encore sa maîtresse. Il embrasse Agathe et sort précipitamment.

Edmond a l'adresse d'Adam; il n'est pas dix heures du matin, il espère le trouver. Arrivé à l'hôtel de la rue Saint-Honoré, il demande M. Adam Rémonville. « Il ne

» loge plus ici, » dit le concierge; voici
» l'adresse où il a prié qu'on lui envoyât
» ses lettres.

» — Mon cousin change bien souvent de
» demeure, » se dit Edmond en se rendant rue de Rivoli. Arrivé à un hôtel magnifique, il entre dans une cour spacieuse, où des laquais brossent des habits, sellent des chevaux, ou préparent d'élégans tilbury:
« Mon cousin est plus heureux que moi,
» se dit Edmond, il augmente ses dépen-
» ses, lorsque je suis forcé de diminuer
» les miennes! »

Edmond demande M. Adam Rémonville; on lui indique un appartement au premier. Il monte un escalier frotté, ciré, et dont le milieu est recouvert d'un tapis. La clef est sur la porte, Edmond pénètre dans une belle antichambre; il n'y trouve qu'un petit jockey, qui dort sur une chaise....

« Adam a pris un jockey, se dit Ed-
» mond, et moi je cherche une place!.. Oui,
» mais moi je serai père.... Agathe me don-

» nera un gage de notre amour....... Mais » cet enfant..... comment l'élever..... le » nourrir.... »

Ces réflexions ont arrêté le jeune homme dans l'antichambre, il est tiré de ses pensées par des éclats de voix et un bruit violent qui ressemble à quelques meubles qui se brisent.

« Il paraît que mon cousin est éveillé, se » dit-il, entrons. » Il traverse un joli salon, et arrive dans une chambre à coucher où il trouve madame Phanor, les cheveux en désordre, le teint animé, se promenant d'un air furibond, au milieu de la chambre, sur les débris d'un *lavabo* et d'un *somno* tandis qu'Adam encore couché, siffle tranquillement l'air : *O ma tendre musette !*

« Ah! c'est Edmond ! ce cher Edmond ! » dit Adam, en se mettant sur son séant. » Ma foi, cousin, tu arrives à propos ; » Phanor me faisait une scène..... Tiens, » regarde,.... elle a déjà cassé tout cela ; tu » seras peut-être plus heureux que moi, tu » la feras taire.

» — Personne ne me fera taire quand j'ai » à parler, et que j'ai des motifs légi» times de courroux, » s'écrie madame Phanor en continuant de marcher avec agitation dans la chambre. « Au reste, je ne » suis pas fâchée que votre cousin soit là... » Il sera juge entre nous... J'estime votre » cousin, je le révère; ce n'est pas comme » ce polisson de Montgry, un escroc, un » impertinent qui vous a détaché de moi, » parce qu'il craint que je ne m'oppose à » ses manœuvres!...

» — Ce n'est ni Montgry, ni d'autres qui » m'ont détaché de toi, ma chère Phanor!

» — Alors, pourquoi m'as-tu quittée? » monstre!.... Monstre que j'adorais!..... » que j'adore encore.... que j'adorerai tou» jours,.... car c'est plus fort que moi..... » Hi, hi, hi..... Ah! dieu!.... que c'est » bête..... aimer encore un homme qui » vous abandonne,... qui vous bat,.... qui » vous est infidèle.... J'étais venue ici dans » l'intention de le tuer et de me tuer après... » Oui, monsieur.... Tenez, voyez plutôt ce

» canif que j'avais caché dans ma man» che... Va!.... horrible canif, je te foule » aux pieds.... Non! quand je vois cet » homme-là, je ne puis plus conserver » d'idées barbares.... Je deviens tout senti» ment.... Tu as beau faire, perfide! je » t'aimerai toujours, va!... Hi, hi, hi!.... » Cochon d'amour!... Que je m'en veux!... » C'est égal, il faut que je t'embrasse, il le » faut!.... »

Et madame Phanor court au lit d'Adam; elle prend l'homme de la nature par la tête, l'embrasse à plusieurs reprises avec des mouvemens frénétiques, puis s'écrie: « Pourquoi as-tu quitté l'hôtel où nous » étions ensemble? Pourquoi es-tu venu te » loger ici sans moi et à mon insu?

» — Parce que tu m'ennuyais toute la » journée, et qu'il est inutile que nous » restions ensemble, puisque je ne t'aime » plus.

» — Ah! tu ne m'aimes plus! Ah! je » t'ennuyais...... Tiens, vilain grossier,.... » attrap ça;.... c'est pour t'apprendre à

» dire de ces choses-là au nez d'une « femme. »

Madame Phanor a donné une vigoureuse paire de soufflets à Adam; celui-ci, furieux à son tour, saute en bas du lit et poursuit la grande femme dans la chambre; mais Edmond l'arrête et se jette entre eux.

« Sans mon cousin, je vous donnerais » votre danse, dit Adam; mais fichez-moi » le camp et que je ne vous revoie plus.

» — Eh bien! oui, je m'en vas, » répond madame Phanor, en mettant à la hâte son chapeau. « Oui, je te quitte, scélérat. Mais » avant, je suis bien aise de te dire que ton » père t'écrivait tout le contraire de ce que » je te lisais; qu'il est fort mécontent de » toi, et qu'il ne veut plus t'envoyer d'ar- » gent. A présent, sois aimable, si tu » peux... Va à cheval, donne à dîner à ton » Montgry... Ca ne durera pas long-temps;.. » je ne suis plus là pour écrire des lettres à ton » père.... Un jour, peut-être, tu me regret- » teras;... tu te diras : Où est-elle! la femme

» aimante et sensible que j'ai bousculée?....
» Mais tu la chercheras en vain; je te dé-
» fends de m'approcher!... Tiens, voilà mes
» adieux. »

En disant ces mots, madame Phanor se retourne, lève sa robe, lâche un vent et se sauve en tirant les portes après elle.

La sortie de la grande femme a entièrement dissipé la colère d'Adam; il se jette sur son lit, en riant aux éclats.

« — C'est une bonne enfant; j'avais vrai-
» ment de l'amitié pour elle; mais elle était
» devenue trop ennuyeuse.... elle ne me
» laissait pas mon maître un moment, et
» tu sais que je n'aime pas la gêne, moi....
» Et puis elle me disait du mal de Montgry,
» et je n'aime pas qu'on médise de mes
» amis. Ce cher Montgry, un si bon en-
» fant,.... si gai... et qui m'a fait faire con-
» naissance avec des femmes si jolies, si bien
» tournées... Ah! c'est toute autre chose
» que Phanor!

» — Adam, as-tu entendu ce qu'elle t'a
» dit au sujet de ton père? il paraîtrait

» qu'elle ne te lisait pas exactement ses » lettres... — Bah! bah!... elle a dit cela » pour m'inquiéter, mais ça ne m'inquiète » pas du tout!... Pourquoi mon père serait-» il fâché ?... Il m'a toujours dit : Suis tes » penchans. Il me semble que je ne fais pas » autre chose.... Cependant, depuis trois » semaines il est en retard ;... c'est assez » singulier...

» — Tu as peut-être besoin d'argent ?... » et tu pensais que je t'apportais les mille » francs que je te dois ;... mais je ne puis » encore... — Ah! tu es fou! Est-ce que je » me rappelle si je t'ai prêté de l'argent ? » J'en ai prêté à beaucoup d'autres person-» nes... qui ne m'en font jamais souvenir. » — Ce qui augmente mon inquiétude, » c'est que bientôt... ah! mon cher Adam,... » bientôt je serai père. — Bah!.... Tu fais » des enfans toi ? — Mon Agathe est » enceinte... Oh! j'en suis bien content... » et pourtant, je ne sais comment sortir » d'embarras! — Écoute : je n'ai plus d'ar-» gent, c'est vrai, mais je vais en avoir.

» Montgry est allé me chercher son petit
» homme qui oblige les jeunes gens ;... par
» exemple, il se fait payer un peu cher
» pour cela ; moi, je croyais qu'il obligeait
» pour rien ; mais il m'a dit que ce n'était
» pas l'usage. — Et il te prête de l'argent
» sur ta parole ?... — Oui, sur ma parole ;
» et puis je signe quelque chose, un pa-
» pier,... je ne sais quoi ; il m'a déjà prêté
» une fois mille écus, que je lui ai rendus
» avec l'envoi du papa. Cette fois je vais lui
» en demander le double, parce que dans
» cet hôtel-ci Montgry m'a dit qu'il fallait
« dépenser davantage... J'ai déjà pris un
» jockey... Si tu veux, il te prêtera aussi.
» — Tu crois ? — Pourquoi pas ?... Tiens !
» je l'entends : je le reconnais à son catar-
» rhe ; c'est Montgry qui l'amène ; tu pour-
» ras tout de suite t'entendre avec lui. »

L'élégant Montgry arrivait en effet, avec un petit homme âgé, assez mesquinement vêtu ; et qu'à son extérieur on aurait cru en position de demander de l'argent plutôt que d'en prêter. En voyant Edmond, le

petit-maître fait un mouvement d'humeur qui se change sur le champ en un salut gracieux, et le vieux bonhomme rapé salue à droite, à gauche et jusqu'à la cheminée; avec une profonde humilité.

« Bonjour papa Moïse, » dit Adam en s'étendant sur son lit. « vous ne m'avez » pas fait attendre, c'est bien; j'aime les » gens qui obligent vite, moi, quand même » je devrais les payer plus cher... J'ai en- » core besoin de vous... Vous savez que la » dernière fois je vous ai exactement rem- » boursé!....

» — *Ya, mein herr* : aussi che suis tout » au service de monsié, » répond le petit homme, avec un accent qui s'accorde parfaitement avec l'air national empreint sur sa figure.

« Le brave Moïse est trop heureux d'o- » bliger un homme aussi distingué que » mon ami Adam Rémonville, » dit M. Montgry en faisant des pirouettes au milieu de la chambre. « Nous sommes mineur c'est » vrai; mais nous payons nos dettes, et si

» nous ne les pouvions plus payer, alors
» cela regarderait le très-honoré père!...

»— Oui, ce serait alors à mon père qu'on
« s'adresserait. Oh! Montgry m'a mis au
» fait... Dis donc, Montgry : Phanor sort
» d'ici; elle m'a fait une scène; elle m'a
» même souffleté... Sans Edmond, qui
» était là, je lui aurais rendu ses claques:
» mais j'aime autant ne pas l'avoir fait....

»— Décidément, mon cher Adam, vous
» voilà un homme à la mode! » répond le
petit maître: « les femmes raffolent de vous,
» elles se disputent votre conquête... Oh!
» vous irez loin!

» — Ah! tu crois que j'irai loin?.... Eh
» bien! alors, mon vieux Moïse, vous allez
» me prêter six mille francs. Montgry a dû
» vous dire que c'était cette somme que je
» voulais.

» — *Ya, mein herr* : che avais la somme
» sur moi, avec le petite reconnaissance
» que monsié aura le bonté de signer.... ».

En disant cela, M. Moïse tirait de son
porte-feuille des billets de banque et un

papier timbré. Adam prend les billets et signe sans lire ce qu'on lui présente.

« Voilà comme j'aime à mener les affai-» res, » dit Adam en regardant les billets de banque. « C'est drôle, qu'il faille des » chiffons de papier comme cela pour avoir » des habits, une bonne table.... tout ce » qu'on veut.... jusqu'à des conquêtes ; car » tu m'as dit qu'avec cela on faisait des con-» quêtes à Paris : n'est-ce pas, Montgry ?

» — A Paris et partout !... C'est un talis-» man dont le pouvoir est universel.... c'est » la véritable pharmacopée, cela guérit tous » les maux....

» — Mon ami Moïse, vous allez avoir la » complaisance de donner aussi quelques ta-» lismans à mon cousin que voilà, qui a des » maux à guérir, et qui s'amuse à faire des » enfans. »

Le petit vieillard regarde Edmond, qui était resté tristement dans un coin de la chambre, et Montgry s'écrie : « Ah ! ah ! » le cousin emprunte aussi de l'argent !.. A » la bonne heure, j'aime cela !... cela annonce

» un caractère qui se forme.... et des dis-
» positions à faire son chemin.

» — Je tâcherai de faire le mien avec hon-
» neur, monsieur, dit Edmond, et si mon-
» sieur veut bien me prêter, j'espère par
» mon travail être bientôt à même de...

» —Laisse-nous donc tranquille avec ton
» travail!... » dit Adam en faisant une cul-
bute sur son lit; « est-ce qu'on vient à Paris
» pour travailler?

» — Che pouvoir pas prêter sur la tra-
» fail, dit M. Moïse; mais si monsié est le
» cousin de monsié Atam, et que son père
» il soit riche aussi.... combien voudrait
» monsié?

» —Comme moi, dit Adam; n'est-ce pas,
» cousin?

» — La moitié de cette somme me suffi-
» rait.—Si monsié veut laisser son adresse,
» j'ai un correspondant à Gisors, che écri-
» rai, et che saurai si che puis...—Ah! qu'on
» se garde bien de dire cela à mon père! »
s'écrie Edmond.

» — Non, non, monsié; soyez tran-

» quille.... on dira pas au père!... Donnez le
» adresse.... che irai vous rendre réponse. »

Edmond donne son adresse à monsieur Moïse, qui fait de nouveaux saluts à la compagnie et sort presque à reculons.

Adam veut que son cousin déjeûne avec lui; mais, Edmond ne sait pas encore être long-temps éloigné d'Agathe; malgré les prières d'Adam et les plaisanteries de Montgry, il quitte ces messieurs, et revient à son modeste logement.

Agathe s'informe du résultat de sa démarche. En apprenant qu'il faut attendre la réponse de M. Moïse, elle s'étonne qu'Edmond n'ait pas emprunté à son cousin; mais Edmond est inflexible sur ce chapitre, et Agathe fait encore la moue.

Quatre jours s'écoulent sans qu'on ait de nouvelles du petit vieillard; la gêne des jeunes gens augmente, et avec elle l'humeur d'Agathe et l'inquiétude d'Edmond.

Le cinquième jour, de grand matin, on sonne à leur porte; c'est M. Moïse, qui, sans aucun préliminaire, se met à compter mille écus à Edmond.

» Quoi, monsieur! » s'écrie le jeune homme, « vous voulez donc bien... vous » avez assez de confiance pour....

» — *Ya, ya*, che avais confiance puis» que che prêtais.... Combien voulez-vous » de temps pour rendre? — Mais si ce n'é» tait pas trop long, six mois... — Va pour » six mois..,. »

Le petit homme écrit un billet et le présente à Edmond; celui-ci lit avant de signer, et s'étonne que le montant de la somme qu'il reconnaît devoir, avec les intérêts, ne se monte qu'à trois mille soixante et quinze francs; Adam lui ayant dit que M. Moïse se faisait payer fort cher.

« — Ce n'est que cela pour l'intérêt? » dit Edmond, en regardant le juif avec surprise. — « Ya.... — Mais vous prenez plus » cher à mon cousin. — Ya, mais che avais » plus de sûreté en vous. »

M. Moïse est parti, laissant les jeunes gens fort étonnés de son procédé; mais l'étonnement fait place à la joie. La bonne humeur est revenue, et avec elle cet amour qui

ne séjourne qu'au sein des plaisirs et de la bonne chère; amour beaucoup plus commun que celui qui brave les privations et l'adversité.

CHAPITRE III.

Séjour de Tourterelle à Paris.

M. Adrien commençait à trouver que son fils dépensait son argent beaucoup trop vite ; en neuf mois de temps, il lui avait envoyé dix mille francs, et une nouvelle lettre venait d'arriver avec des demandes d'argent. C'était à cette dernière épître qu'il n'avait pas répondu, et c'est ce qui avait nécessité le second emprunt d'Adam au respectable M. Moïse, qui obligeait l'homme de la nature moyennant soixante pour cent d'intérêt, tandis qu'il ne prenait que cinq à Edmond. Mais nous connaîtrons sans doute le motif de cette différence dans sa conduite avec les deux cousins.

M. Adrien ne veut pas laisser paraître l'humeur qu'il a contre son fils; il ne montre plus à sa femme les lettres qui viennent de Paris, et quand il voit son frère, il feint d'être très-content de la conduite qu'Adam mène dans la capitale : « C'est un gaillard » qui voit le beau monde, dit-il : cela coûte » un peu!... mais il faut que jeunesse se » passe... Je laisse agir la nature. Quant » à la fille du meunier!... oh! il y a long- » temps qu'on n'y pense plus. »

M. Rémonville, qui a toujours l'air soucieux depuis l'absence de son fils, et qui a fait deux fois le voyage de Paris, d'où il n'est pas revenu plus satisfait, ne répond rien aux discours de son frère, ou se contente de lui dire : « Je vous fais mon com- » pliment. Moi, je ne suis pas content de » mon fils. »

Avec l'ami Tourterelle, M. Adrien est plus franc. Le petit homme recommence à marcher, mais il boite encore un peu, et n'a pas voulu aller à Paris, de crainte de fatiguer son pied. M. Adrien, qui ne mar-

che qu'avec le secours d'un bras et d'une canne, n'est pas en état de courir après son fils; aussi presse-t-il chaque jour Tourterelle de se mettre en route. Il se flatte que la présence et les conseils de son ami rendront Adam plus sage; il voudrait surtout savoir quelle figure fait son fils dans la capitale, s'il y éclipse son cousin; c'est un article sur lequel Rongin n'a jamais pu lui répondre.

Tourterelle après avoir soigné, taté et frotté son pied pendant fort long-temps, se croit en état de marcher sans boiter. Il consent à se rendre à Paris. M. Adrien lui remet de nouveaux fonds pour l'élève de la nature. Le petit homme, après avoir fait de tendres adieux à Céleste, mis une casquette doublée en fourrure et pressé la main de son ami, part pour la capitale, où il se propose de s'amuser quelque temps, et de voir tout ce qu'il y a de nouveau depuis vingt-cinq ans qu'il ne l'a visitée.

Tourterelle est arrivé à Paris sur les trois heures de l'après-midi. Il prend un fiacre;

et se fait conduire à l'hôtel où loge Adam. Le petit homme ne se reconnaît plus dans Paris; en descendant sous une arcade de la rue de Rivoli, il se persuade qu'il est au Palais-Royal.

Adam vient de sortir en tilbury avec Montgry, mais il doit rentrer bientôt pour changer de toilette. Le voyageur laisse son bagage, en disant qu'il va se promener autour du bassin.

En sortant de l'hôtel, Tourterelle s'aperçoit qu'il n'est pas dans un jardin; on lui fait reconnaître les Tuileries, il se décide à aller regarder les cygnes jusqu'au retour d'Adam.

Tourterelle se rend près du bassin. Après avoir regardé les cygnes une demi-heure, il retourne à l'hôtel, savoir si le jeune homme est de retour. Pendant trois heures, le petit homme fait le même manége; mais Tourterelle est un homme qui contracte facilement des habitudes.

Il va se rendre pour la cinquième fois à l'hôtel, lorsqu'en sortant des Tuileries,

un tilbury arrive sur lui avec la rapidité de l'éclair. Tourterelle veut passer... Un cabriolet vient à sa droite, un landau arrive par la rue Castiglione. Le petit homme, qui n'est plus habitué aux voitures, ne sait où se fourrer. Les cris : *gare, gare,* l'étourdissent; la rapidité des équipages l'effraie. Tourterelle n'est plus leste, il ne l'a même jamais été : il est atteint au côté par le tilbury qui le jette avec violence sur le pavé.

Le tilbury s'est arrêté : c'était celui qui ramenait Adam et son ami à l'hôtel. Désolé de l'accident qu'il vient de commettre en voulant conduire un tilbury dans Paris, Adam est descendu; il s'approche du blessé que déjà la foule entoure, et jette un cri de surprise en reconnaissant l'ami intime de son père. De son côté, Tourterelle reconnaît le jeune homme, et lui tend la main : « Comment, c'est toi qui m'as ren» versé, Adam!... Eh bien ! il y a trois » heures que je t'attendais, mon garçon.
» — Ah! M. Tourterelle, que je suis fâ-

» ché!... J'ai voulu conduire...... je fais
» toujours des sottises... — C'est une bonne
» leçon que ça te donne; mon ami. Aie...
» J'ai une côte brisée!... »

Montgry a envoyé chercher du monde à son hôtel; on prend Tourterelle, on l'emporte. Adam le fait conduire dans sa chambre, et mettre dans son lit: il envoie chercher un des premiers médecins de la ville; l'homme de l'art annonce que Tourterelle a une côte fracturée, que la guérison sera longue, et nécessitera de grands soins. Adam s'écrie : « On le met-
» tra dans du coton si cela est nécessaire;
» mais venez le voir souvent, et traitez-le
» comme un pacha. »

Voilà donc Tourterelle installé dans le lit et dans la chambre d'Adam; celui-ci se fait dresser un lit dans une pièce voisine, et met tout l'hôtel sens dessus dessous, pour que le malade soit servi à la minute.

Quand ses premières douleurs sont calmées, Tourterelle fait venir Adam près de lui. Le jeune homme arrive avec son insé-

parable Montgry, qui témoigne au malade un profond respect.

« Mon cher Adam, dit Tourterelle, » j'étais envoyé à Paris par ton père... — » Ah! à propos de mon père, je suis bien » mécontent de lui!... — Mais il n'est pas » non plus très-content de toi. — C'est lui » qui est dans son tort...... Comment, » M. Tourterelle! voilà trois mois qu'il ne » m'a point envoyé d'argent... Qu'est-ce » qu'il veut donc que je fasse à Paris sans » argent?..... Vous m'en apportez, j'es- » père... — Oui, mon ami, mais... — C'est » fini, M. Tourterelle; je ne suis plus fâ- » ché... je lui pardonne... — Mais je te dis » que... — Moi, je vous dis que c'est fini... » je n'ai pas de rancune... Allons, mon cher » M. Tourterelle! guérissez-vous bien vite, » et vous vous amuserez avec nous..... » N'est-ce pas, Montgry, que nous amu- » serons l'ami de papa?

» — Je me ferai un devoir d'introduire » monsieur dans les meilleures réunions, » dit Montgry en s'inclinant.

« Oh! c'est que Montgry est étonnant,
» reprend Adam ; il connaît tout le monde..
» il me mène avec lui; on me reçoit très-
» bien, on m'engage sans cesse à dîner ;
» enfin, je plais partout où je vais. Mon
» père a eu raison de ne rien me faire ap-
» prendre, je vous assure qu'on me trouve
» très-bien comme je suis ; loin de me
» nuire, Montgry dit même que mes ma-
» nières naturelles et sans art sont ce que
» l'on aime surtout en moi... Oh ! vous
» verrez qu'on est très-aimable à Paris. Si
» j'avais jamais besoin d'argent ou de place,
» je suis sûr que c'est à qui m'obligerait.
» On a bien tort de médire du monde;
» moi, je le trouve charmant, le monde!...
» Et les femmes!... Oh! les femmes... elles
» sont d'une sensibilité... d'une franchise...
» d'une constance.... Je n'en ai pas encore
» trouvé une qui m'ait trompé.

» — Vraiment! dit Tourterelle; diable!
» il me paraît que depuis vingt-cinq ans
» tout est changé dans Paris ! Allons, dès
» que je serai guéri, vous me menerez avec

» vous... J'ai emporté quelques économies, » et... — Soyez tranquille, vous n'en serez » pas embarrassé ici. »

Avec les fonds que son père lui envoie, Adam continue ses folies, mais il recommande Tourterelle aux gens de la maison. Le petit homme est parfaitement soigné; un médecin vient le voir deux fois par jour; sa blessure est parfaitement guérie: il ne lui reste que des douleurs dans les reins qui l'empêchent de se lever. Tourterelle se dédommage de sa retraite en faisant une chère succulente; il fait cinq repas par jour dans son lit.

Il y a un mois que Tourterelle est à Paris; cloué dans son lit, il ne voit Adam que le matin, au déjeûner : il lui est donc assez difficile de veiller sur sa conduite, et de savoir si en effet il ne fréquente que la bonne ou du moins la belle société. Enfin Tourterelle se sent mieux; il marche dans sa chambre, et ne souffre presque plus. Un matin il annonce à Adam qu'il veut sortir; mais comme un convalescent ne

peut pas aller loin, il se propose de se rendre seulement aux Tuileries.

« Mon jockey vous donnera le bras, » dit Adam ; moi, j'irai vous retrouver, où » serez-vous ?... — Mais j'irai voir les cygnes » autour du bassin. — C'est convenu. Nous » irons vous prendre là, Montgry et moi, » pour aller dîner à l'entrée des Champs-» Élysées. »

Adam est parti, Tourterelle sort sur les deux heures, on lui a dit que c'était le moment où la belle compagnie se promenait aux Tuileries. Comme le petit homme craint de manquer son rendez-vous avec les jeunes gens, il se rend sur-le-champ au bassin, s'asseoit sur un banc de pierre qui est vis-à-vis, et congédie le jockey.

Cinq heures ont sonné. Tourterelle commence à se lasser de regarder nager les cygnes ; il trouve que l'on dîne trop tard à Paris. Pour tuer le temps, il se décide à faire le tour du bassin ; et comme, par précaution, il a emporté une flûte dans sa poche, il se propose de la distribuer aux habitans du bassin.

Depuis quelque temps, le petit homme est livré à cette innocente occupation, lorsqu'Adam arrive, et lui prend le bras, en s'écriant : « Pourquoi mon jockey vous » a-t-il quitté ?... De loin je vous regardais » marcher : vous n'êtes pas encore solide. » Allons dîner ! Montgry nous attend chez » le traiteur..... Appuyez-vous sur moi, » serrez-moi le bras. »

Ces messieurs vont s'éloigner du bassin, lorsque madame Phanor se présente devant eux et les arrête. La grande femme a sur la tête un voile noir plein de trous; elle le rejette fièrement en arrière, et se place devant Adam.

« Monsieur, il y a un temps infini que je cherche l'occasion de vous parler.

» — Madame, j'en suis bien fâché, mais » nous allons dîner... Monsieur m'attend » depuis long-temps aussi, et je ne puis...

» — Il faut cependant que vous puis» siez, » reprend madame Phanor d'un ton irrité, en marchant sur la pointe des pieds d'Adam pour l'empêcher d'avancer, tandis

que Tourterelle, effrayé du ton de la grande femme, tire tant qu'il peut son compagnon par le bras.

« — Ah ça! Phanor, est-ce que tu veux » encore me faire une scène?... Tu sais que » je ne les aime pas... Prends garde!.. mon » cousin n'est pas là pour me retenir.

» — Il n'est pas question de scènes, mon- » sieur : je ne suis point une femme à » scènes... j'ai trop bon genre, et je me » respecte trop pour cela.... Oh! vous ne » vous en irez pas et vous m'écouterez. » Monsieur, vous avez beau le tirer par le » bras; je vous dis qu'il m'écoutera.... On » doit des égards à une femme qui a eu » des faiblesses pour nous... Adam, viens » faire un tour avec moi, sous les marron- » niers : cinq minutes, et tu es libre...

» — Non du tout, je ne vais pas sous les » marronniers : je veux aller dîner, nous » avons faim...

» — Oui, j'ai très-faim, » murmure Tourterelle en tirant Adam à lui. Mais madame Phanor les bloque contre le bas-

sin, de manière qu'ils ne peuvent plus reculer; et elle retient Adam par le devant de son habit : « — Cinq minutes, je te dis...
» et tu ne me revois pas avant la fin du
» monde... On ne refuse pas cinq minutes
» à une femme qu'on a adorée! et tu m'as
» adorée, méchant!...

» — C'est possible, mais je ne m'en sou-
» viens pas... D'ailleurs, je n'ai rien à te
» dire.... — Moi, j'ai des confidences à te
» faire. Viens un moment sous les marron-
» niers,... un seul instant. — Non, je ne
» veux pas...

» — Puisqu'il vous dit qu'il ne peut pas,
» madame,.... » reprend Tourterelle, en essayant encore d'emmener Adam.

« — Ha ça! est-ce que cette vieille gana-
« che ne nous laissera pas tranquille! » s'écrie madame Phanor en séparant brusquement Adam et Tourterelle; le petit homme a été forcé de lâcher le bras d'Adam; mais il s'avance pour le reprendre, la grande femme qui veut l'en empêcher, se jette au devant de lui, et le repousse de toute

sa force. Le pauvre Tourterelle n'était pas encore solide; il tombe en arrière, mais derrière lui était le bassin, et c'est dans l'eau qu'il disparaît.

Tout cela s'est fait si promptement qu'Adam n'a pas eu le temps de prévenir la chute de l'ami de son père. En le voyant tomber dans l'eau, c'est d'abord sur Phanor qu'il veut satisfaire sa colère; celle-ci se sauve à travers le jardin. Adam, court après elle, et pendant ce temps, Tourterelle fait la planche au milieu des cygnes, étonnés de se voir un nouveau compagnon.

Le monde s'amasse; on retire le petit homme. Adam revient; il fait, pour la seconde fois, porter Tourterelle à son hôtel. On le remet au lit, parce que le bain impromptu lui a fait une telle frayeur, qu'il en a les sens presque tournés; on envoie chercher le docteur, qui déclare qu'il y a fièvre, avec symptômes alarmans, et qu'on va faire une maladie.

En effet, Tourterelle est obligé de passer

encore un mois au lit par suite de sa chute dans le bassin; cette fois il ne peut pas se dédommager de sa retraite en faisant bonne chère ; mais on a grand soin de lui : le docteur le visite tous les jours; et, tous les matins, Adam vient s'informer de son état.

Le petit homme, qui a déjà perdu à Paris tout son embonpoint, voit enfin sa fièvre cesser et sa santé renaître; il commence à se lever, à marcher dans la chambre, et se flatte d'être bientôt en état de sortir.

« — Ton père doit être mécontent que » je ne lui ai pas encore écrit, » dit-il un matin à Adam; « je gage qu'il croit que je » passe tout mon temps à m'amuser..

» — A propos, répond Adam, j'ai là » trois lettres pour vous. J'ai toujours » oublié de vous les donner. D'ailleurs, » vous étiez malade, j'ai pensé que ça ne » vous amuserait pas de lire; j'ai dans l'idée » qu'elles sont de mon père.... — Voyons, » mon ami. »

Les lettres sont en effet de M. Adrien, qui gronde Tourterelle sur ce que le séjour et les plaisirs de Paris lui font oublier de lui donner des nouvelles de son fils.

« Les plaisirs de Paris!... » dit Tourterelle, en hochant la tête, « je n'en ai pas » encore beaucoup goûté..... Depuis deux » mois et demi que je suis ici, j'ai vu les » cygnes nager et plonger,... voilà tout. — » Oh! mais... vous voilà guéri, je veux » que vous vous amusiez. Vous sentez-vous » en état de sortir demain? — Ma foi! » oui ;.. je me risquerai demain; d'ailleurs » M. le docteur me l'a permis! — Eh bien! » soyez tranquille, nous nous divertirons! » J'aurai un landau; c'est une voiture » commode, solide; vous serez là-dedans » comme dans votre lit... et je vous ferai » parcourir tous les boulevards. — Mais tu » ne conduiras pas? — Non, nous aurons » un cocher. Je vais aller retenir tout » cela... »

Adam va sortir; son jockey arrive et lui remet une lettre cachetée avec de l'empois.

Adam parvient à déchirer le cachet, en disant : « Je gage, mon cher M. Tourte-
» relle, que c'est un billet doux,...... un
» billet d'amour, enfin : c'est singulier!
» les femmes veulent à toute force que je
» sois leur amoureux... Ah! c'est bien pis
» ici qu'aux champs...

» — Prends garde, mon garçon, prends
» garde.... tu te livres trop aux voluptés...
» Je te trouve bien maigri, tu n'as
» plus ta fraîcheur,... ton velouté d'autre-
» fois.

» — Vous voyez que cela ne m'empêche
» pas de plaire; mais j'avoue que ça m'en-
» nuie de lire des lettres; avec ça, que les
» dames ont des écritures si menues......
» Ah! celle-ci est de Phanor. Vous sa-
» vez?... cette grande femme des Tuileries.
» — Oui, oui,... je ne sais que trop. —
» M. Tourterelle, vous pourrez dire à mon
» père que je fais bien des passions à Pa-
» ris,.... et sans me donner aucune peine
» pour cela....

» — C'est comme moi, il y a trente ans,

» mon ami ; mais lis donc ta lettre. — Ce
» n'est pas la peine; je n'y réponds jamais.—
» On doit toujours lire, mon ami; c'est plus
» honnête, même quand on ne veut pas ré-
» pondre. »

Adam se décide à lire la lettre de madame Phanor. « Voila la treizième fois que
» je t'écris depuis notre rencontre aux
» Tuileries...

» —Je m'en souviens, de la rencontre ! »
dit Tourterelle en soupirant.

« Cette lettre sera la dernière.. (Ah ! tant
» mieux !) Je t'attends ce soir à huit heures,
» contre le spectacle de Franconi. Mais si
» tu ne viens pas à ce dernier rendez-vous
» d'une femme qui ne se connaît plus, tu ne
» périras que de ma main.

» — Ah ! mon Dieu ! dit Tourterelle, c'est
» effrayant ! — Elle n'a qu'à m'attendre à son
» rendez-vous de ce soir !... — Mon ami, tu
» devrais aller montrer cette lettre-là à un
» commissaire de police. — Bah ! c'est pour
» rire ! Oh ! je suis au fait de tout cela main-
» tenant... Montgry m'a ouvert les yeux....

» C'est assez nous occuper de ma ci-devant » voisine ; j'ai un rendez-vous avec une jolie » blonde, qui est bien plus séduisante... — » Tu en connais donc de toutes les cou- » leurs, mon garçon ? — Quand je vous » dis que c'est une fureur... Allons reposez » vous, et demain nous commencerons nos » caravanes. »

Le jour est arrivé où Tourterelle espère enfin s'amuser à Paris. Il n'est encore que sept heures du matin. Le petit homme dort paisiblement dans son lit, et rêve peut-être aux plaisirs qu'il compte goûter dans la journée. Il n'y a de levé dans l'hôtel que les valets, qui vont, viennent, causent et flânent, en attendant le reveil des maîtres.

Madame Phanor, qui connait parfaitement les coutumes des hôtels garnis, entre dans celui d'Adam, en disant d'un air délibéré : « Je vais parler au jockey de M. Rémonville. » Et la grande femme monte lestement l'escalier ; elle arrive devant l'appartement d'Adam. Suivant l'usage des hôtels, la clef est à la porte : elle entre sans

faire de bruit, s'assure que le jockey n'est pas là, et pénètre à pas de loup jusqu'à la chambre à coucher, où elle croit que son perfide couche toujours, parce qu'elle ignore qu'il a cédé son lit à Tourterelle.

Malheureusement pour celui-ci, il dormait le visage tourné vers la ruelle, un ample foulard lui cachait les yeux, et, pour entretenir une douce chaleur, il avait sa couverture jusqu'à la hauteur de son nez.

Madame Phanor voit que le lit est occupé; alors elle tire de dessous son châle une canne dont elle s'est munie avec intention, et frappe à tours de bras sur le dos du dormeur, en s'écriant :

« Ah! tu ne viens pas au rendez-vous
» que je te donne.... Ah! tu te fiches de
» moi tout-à-fait !..... Tiens, voilà pour te
» rappeler notre amour!... »

Le petit homme, éveillé par les coups de bâton, veut appeler du secours; mais, au premier cri qu'il pousse, madame Phanor

lui jette la couverture par dessus la tête, en disant :

« Tu ne sortiras pas de là-dessous que je » ne t'aie bien rossé ; et plus tu crieras, » plus je frapperai fort. »

Et la grande femme continue de faire tomber la canne sur la grosse masse qui se remue et se débat en vain sous la couverture. Ce n'est que lorsqu'elle est lasse de taper, que tout à coup elle rejette toute la couverture en arrière, en s'écriant : « Voyons » la mine que tu fais maintenant, beau » Narcisse !... »

Mais au lieu d'Adam elle découvre Tourterelle, qui s'est mis en peloton, et qui est violet depuis la tête jusqu'aux pieds. A cette vue, madame Phanor laisse tomber le bâton, en s'écriant : « Encore le petit » vieux !... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce-que j'ai » fait ? »

Et la grande femme sort précipitamment de l'appartement, et s'éloigne de l'hôtel en retroussant sa robe jusqu'aux jarretières pour courir plus vite.

Tourterelle a repris ses sens; il sonne, appelle, crie; Adam accourt avec les gens de la maison. Le petit homme est couvert de meurtrissures: il ne cesse de dire: « On » m'a assommé! je suis assommé!.. Je n'en » reviendrai pas.

» — Qui vous a mis dans cet état? » lui dit-on. Mais le pauvre homme n'a rien vu, rien distingué; il ne peut que répéter: « On m'a assommé pendant que je dor» mais. »

Les projets de plaisirs font place aux médicamens; le landau est renvoyé, le docteur rappelé, et Tourterelle est de rechef cloué dans son lit.

Cette nouvelle aventure force Tourterelle à garder la chambre six semaines encore. Au bout de ce temps Adam lui dit: « Vous voilà guéri, vous allez pouvoir » sortir; j'espère qu'enfin je vais vous » amuser.

» — Non, mon ami, répond le petit » homme: j'ai bien assez de Paris comme » cela, j'y ai passé quatre mois, et cela me

» suffit. Demain, je ferai retenir ma place » à la voiture, et je partirai.

» — Vous trouvez donc que vous vous » êtes assez amusé ? — Oui, mon ami, bien » assez. J'ai vu les cygnes, ça me suffit.... » Je ne veux pas voir autre chose. Je ne » suis pas heureux à Paris, et je ne serai » tranquille que quand je serai chez moi. » J'avais apporté deux mille francs pour » m'amuser; je les remporterai : voilà » tout !... — Comme vous voudrez... Il faut » faire ses volontés; je ne connais que ça !... » — Mais je dois quelque chose ici pour » mon logement ?... — Le logement ! non, » puisque vous avez logé dans mon appar- » tement. — A la bonne heure : mais ma » nourriture, et puis ce médecin.... et les » drogues que j'ai prises... — Ah ! oui, » vous devez pour cela quelques misères. » Ici on est très-honnête, on ne demande » jamais tant que les gens ne s'en vont pas. » — Comme je veux m'en aller, fais-moi le » plaisir de me faire donner ma note. — » Mon jockey va aller la demander. »

Le jockey va et revient bientôt avec la

note. Tourterelle fait un bond sur son fauteuil, en la regardant.

« Qu'est-ce que vous avez donc? dit » Adam.—Mais c'est horriblement cher!... » Pour nourriture pendant quatre mois, » *neuf cent quarante-cinq francs!*

» — Ah! je dépense bien plus que cela, » moi.... Il est vrai que je ne suis pas » malade.

» —Pour médicamens fournis par le phar» macien, *quatre cent vingt-huit francs!*

» — Il faut convenir aussi que vous en » avez terriblement pris... Vous aviez tou» jours quelque tisane sur votre table de » nuit.

» — Enfin, pour visite de M. le docteur, » *six cents francs!...*

» — Dame!... il vous a si souvent visité, » le docteur... Moi, je trouve que ce n'est » pas cher!

» — Pas cher!... Total, *dix-neuf cent* » *soixante-et-treize francs*... A peine s'il me » restera de quoi payer ma voiture... — » Mais aussi songez que vous avez passé

» quatre mois à Paris... — Mais je n'y ai vu
» que les cygnes !... »

Tourterelle est désolé, il demande une réduction. Le maître de l'hôtel lui fait dire qu'il n'y a rien à rabattre, et que c'est en considération de ses trois maladies successives que le docteur veut bien ne demander qu'une si modique somme. Le petit homme paie, en pleurant de désespoir d'être venu à Paris.

Le lendemain, il n'a garde de manquer la voiture ; il est pressé de s'en aller. Adam lui dit, en lui faisant ses adieux : « M. Tour-
» terelle, je n'ai plus d'argent ; vous aurez
» la complaisance de dire à mon père de
» m'en envoyer. Puisqu'en quatre mois vous
» avez dépensé à Paris deux mille francs
» sans sortir de votre chambre, il ne doit
» pas trouver étonnant que j'en dépense
» quatre fois autant, moi qui vais dans le
» monde, chez les traiteurs, à cheval, aux
» spectacles, et en bonnes fortunes.

» — C'est juste, dit Tourterelle ; tu as
» parfaitement raison... Je dirai à ton père

« de t'envoyer de l'argent, mais je ne te « l'apporterai pas moi-même. »

Et le petit homme a repris la route de Gisors.

CHAPITRE IV.

Qui n'est pas romanesque.

Les mille écus du juif Moïse avaient pendant quelque temps ramené les plaisirs et l'union dans la demeure d'Edmond et d'Agathe. Depuis qu'il sait que son amie porte dans son sein un gage de leur amour, le jeune homme n'ose plus rien lui refuser ; il se fait un devoir de satisfaire tous ses désirs.

Mais loin de songer à devenir plus économe, Agathe semble au contraire être chaque jour plus coquette ; elle est, de plus, capricieuse, contrariante, boudeuse ; la plus petite chose lui donne de l'humeur, lui agace les nerfs ; le pauvre Edmond souffre, et n'ose pas se plaindre.

Comme Agathe veut chaque jour aller au spectacle, à la campagne ou chez le restaurateur, et qu'Edmond craint de lui faire du mal en la contrariant, les mille écus vont vite. Bientôt on n'aura plus rien, et l'échéance du billet approche, et monsieur Rémonville continue de garder le silence avec son fils.

Edmond se désespère. Mais c'est lorsqu'il est seul, c'est loin des yeux d'Agathe qu'il se livre à l'inquiétude, aux chagrins qui le dévorent : il sait qu'elle ne le consolerait pas. Voulant absolument faire quelque chose, Edmond s'est décidé à se présenter chez l'épicier qui avait besoin d'un commis pour tenir ses livres; mais il est trop tard, la place est donnée depuis long-temps.

L'amour n'habite plus avec les jeunes gens. Bientôt Edmond est forcé de refuser à Agathe le chapeau, la robe qu'elle désire; elle se fâche et menace de se trouver mal : son amant lui montre le vide de leur caisse.

Cette vue ne rend pas à Agathe sa bonne

humeur; elle se plaint, s'emporte, et dit: « Quand on ne sait pas gagner de l'argent, » quand on n'est bon à rien, on n'enlève » pas une demoiselle de chez ses parens. »

Le pauvre Edmond cache sa figure dans ses deux mains; il pourrait répondre bien des choses : mais Agathe est enceinte, et il se tait.

Un matin, Agathe dit à son amant :

« Que comptez-vous faire, monsieur? » nous ne pouvons pas nous passer d'ar- » gent. Il faut aller retrouver ce petit juif, » lui emprunter encore...

» — Lui emprunter!... et dans quinze » jours le billet, que je lui ai fait échoit, » et je ne sais comment le payer... — Eh » bien! vous ne le paierez pas!... Que crai- » gnez-vous? vous n'avez pas vingt-et-un » ans : on ne vous mettra pas en prison!... » — Et vous pensez qu'à cause de cela je » veux que cet homme soit dupe de sa con- » fiance... Ah! vous ne me connaissez pas » encore, Agathe. Jusqu'à ce moment, il » est vrai, je n'ai fait que des sottises....

» mais du moins je n'ai pas manqué d'hon-
» neur.... Ce que vous venez de dire me
» rend à moi-même; oui, à quelque prix
» que ce soit, je sortirai de cette situation. »

En disant ces mots, Edmond est parti brusquement de chez lui. Il marche au hasard, il n'a point de but déterminé: mille pensées, mille projets, qui ne peuvent s'exécuter, naissent et meurent dans son esprit; le souvenir de ses parens revient souvent à sa mémoire, et il se dit : « Si j'ai fait une
» faute, mon père m'en punit bien cruelle-
» ment!.... il oublie.... il abandonne tout-à-
» fait son fils... Parce que je lui ai désobéi,
» il ne veut pas me tendre la main dans le
» malheur où je me trouve... Ah!... je se-
» rai père bientôt... Mais il me semble que
» jamais... non, jamais je n'aurai la force de
» rester fâché contre mon fils! »

Tout en songeant à son père, il se ressouvient de M. Grandpré, cet ami de M. Rémonville, qui habite à Paris. Edmond n'a été qu'une seule fois le voir; c'est dans le commencement de son séjour à Paris : de-

puis ce temps il n'y est pas retourné. Il est vrai que M. Grandpré lui avait fait un accueil bien froid, et qu'il avait fortement blâmé le jeune homme sur son escapade; mais, en ce moment, Edmond se sent le courage de supporter les sermons les plus sévères. Il pense que l'ami de son père pourra lui donner de bons conseils, l'aider à sortir de la position où il se trouve, et il se décide à se rendre chez lui.

M. Grandpré était seul! Edmond est introduit dans son cabinet. Il entre, en tremblant, chez le vieillard, dont le front austère et les cheveux blancs inspirent le respect et imposent au jeune homme, qui sent bien que sa conduite est blâmable.

« Vous voilà, monsieur! » dit M. Grandpré à Edmond; « il y a plus d'un an que je » ne vous ai vu. Il paraît qu'à Paris vous » n'avez pas même le temps de voir les » amis de votre père. »

Edmond rougit, mais il avoue ses torts, il raconte au vieillard tout ce qu'il a fait depuis qu'il est à Paris; il ne lui cache ni

ses folies, ni ses dettes, ni son embarras.

M. Grandpré a écouté le jeune homme sans l'interrompre. Lorsque Edmond a cessé de parler, il lui dit froidement :

« Je savais tout cela. Mais je vois avec » plaisir qu'au moins vous n'avez menti en » rien.

» — Quoi, monsieur, vous saviez...

» — Tout ce que vous faisiez; oui, mon- » sieur, croyez-vous donc que votre père » ne m'avait pas recommandé de vous sur- » veiller ?... Lui-même est venu trois fois » à Paris pour s'assurer de votre situation.

» — Il est venu à Paris, et il n'a pas » voulu me voir ! — Quand un fils aban- » donne ses parens, ce n'est point à eux » de retourner vers lui : ils peuvent l'atten- » dre mais ils ne vont pas le chercher. Pen- » sez-vous que votre père doive être content » de votre choix ? Depuis que vous êtes à » Paris, la conduite de votre Agathe n'a-t- » elle pas justifié la sévérité de vos parens ? » Au lieu de chercher, par son travail, à » vous procurer quelques ressources, c'est

» elle qui vous a mis dans la position où
» vous êtes, au lieu de vivre modestement
» en se trouvant heureuse de pouvoir vous
» prouver son amour, sa coquetterie, son
» goût pour les plaisirs augmentent chaque
» jour. Croyez-vous, monsieur, que votre
» père serait satisfait de vous avoir donné
» une telle compagne? »

Edmond ne répond rien. M. Grandpré reprend : « Quant à votre billet au juif Moïse, » tranquillisez-vous....vous ne lui devez rien. » Ce n'est pas lui, c'est votre père qui vous » a donné cet argent...

» — Se pourrait-il, monsieur? — Le » juif a fait prendre des informations à » Gisors, votre père l'a su, et a payé l'usu- » rier Moïse pour qu'il eût l'air de vous » obliger à bon compte. Pour preuve, voici » votre billet que je vous rends. Vous au- » riez su cela plus tôt, si vous étiez venu » plus tôt chez moi. »

Edmond reprend son billet; des larmes mouillent ses yeux.

« Vous êtes content de ne plus devoir ?

» lui dit M. Grandpré. — Ah! monsieur...
» je suis content surtout de voir que mon
» père ne m'avait pas abandonné, comme je
» le croyais!... »

Le vieillard serre la main du jeune homme, puis il lui dit : « votre cousin
» vous a prêté mille francs, je vais les
» lui renvoyer de votre part. Il va vite,
» votre cousin.... Mais cela regarde son
» père! Maintenant, vous n'avez plus de
» dettes : que comptez-vous faire? Voulez-
» vous retourner chez vos parens?... Je ferai
« reconduire mademoiselle Agathe chez sa
» tante....

» — Non, monsieur, je ne quitterai pas
» Agathe dans la situation où elle se trou-
» ve.... Si elle a eu des torts, j'en suis peut-
» être cause... Je dois au moins les oublier...
» Si je l'abandonnais maintenant, c'est alors
» que je ne mériterais pas l'indulgence de
» mon père.

» — Que voulez-vous donc faire? dit
» M. Grandpré au bout d'un moment. —
» Je voudrais trouver une place; mon père

» m'a fait donner de l'éducation, je vou-
» drais lui prouver que ses soins n'ont pas
» été perdus.... — Eh bien... prenez cette
» lettre; elle vous recommande à un des
» premiers banquiers de cette ville.... S'il
» le peut, je suis persuadé qu'il vous don-
» nera de l'emploi.

» — Ah! monsieur!.... combien je vous
» remercie!.... — Allez! Et ne soyez plus
» si long-temps sans venir me voir. »

Edmond est sorti de chez M. Grandpré heureux, léger; et déja plein d'espérance; il court chez le banquier pour lequel il a une recommandation. Celui-ci lui dit: « Je ne
» puis vous placer en ce moment qu'aux
» copies de lettres, avec huit cents francs
» d'appointemens : voyez si vous voulez
» prendre cela. — Oui, monsieur; tout ce
» que vous voudrez!...—Demain vous pou-
» vez entrer en fonctions. »

Le jeune homme est enchanté d'être placé dans une maison recommandable, et d'avoir huit cents francs d'assurés; c'est peu pour des gens qui ont mangé sept mille

francs en un an : mais par son travail, par son assiduité, Edmond espère parvenir. Il rentre chez lui aussi gai qu'il en était parti soucieux.

En voyant la figure rayonnante d'Edmond, Agathe lui dit « Vous avez trouvé de » de l'argent ? — Non : mais je ne dois plus » rien à personne, mon père a payé pour moi, » et j'ai une place.... non pas chez un épi- » cier cette fois, mais chez un banquier ; » j'entre demain en fonctions, et j'ai huit » cents francs d'appointemens.

» — Huit cents francs..... par an ?..... — » Sans doute. — Et c'est pour cela que vous » êtes si joyeux !.... — N'ai-je pas sujet de » l'être ? je ne dois plus rien, j'ai une place » dans une maison recommandable ; je puis » espérer, par mon travail, avancer et par- » venir !.... — Ah ! oui, tout cela est fort » beau... c'est-à-dire que dans deux ans vous » aurez peut-être douze cents francs. Joli » avenir ! nous menerons une belle existence » avec nos huit cents francs !... Ah ! Dieu !... » si j'avais su !.... »

Mademoiselle Agathe ne dit plus rien, elle se contente d'aller faire la moue dans un coin de la chambre, et Edmond, qui est peiné de ne pas lui voir partager sa joie, boude aussi de son côté.

Le lendemain, Edmond se rend à son bureau. On l'installe dans son emploi; le jeune homme s'acquitte de sa besogne avec zèle et intelligence; on voit que c'est avec plaisir qu'il se livre au travail.

Lorsqu'il retourne chez lui, Edmond trouve Agathe nonchalamment assise sur un fauteuil; elle a passé sa journée là, à soupirer, à gémir, à regretter les plaisirs qu'ils ne peuvent plus goûter, et la journée lui a semblé d'une longueur extraordinaire; elle l'eût trouvée moins courte, et elle aurait versé moins de larmes, si, comme Edmond, elle avait cherché à utiliser son temps.

Edmond se garde bien de faire aucun reproche à sa maîtresse; au contraire, il la console, l'encourage, lui fait espérer un sort heureux. Mais comme pour le moment

ils sont sans argent, le jeune homme va se défaire de quelques bijoux qu'il s'était achetés; il vend sa montre, sa chaîne d'or; il sacrifie sans regret tout ce qu'il possède pour que son Agathe ne manque de rien; heureux encore, si, pour prix de ses soins, de son travail, il voyait quelquefois un sourire sur les lèvres de sa maîtresse. Mais c'est en vain que maintenant il cherche dans ses yeux l'expression d'un doux sentiment.

Non content de travailler assidûment à son bureau, Edmond emporte de la besogne chez lui; il veille, il passe les nuits à écrire, pendant que son Agathe se livre au repos, et ces instans sont ceux où il jouit de quelque tranquillité. Car, plus elle approche du terme de sa grossesse, plus Agathe devient acariâtre, maussade, emportée. Tout excite son humeur; elle ne parle à Edmond que pour le quereller. Et pourtant, afin de procurer à sa compagne quelques douceurs, afin de satisfaire encore quelquefois ses fantaisies: c'est avec du pain

et de l'eau qu'Edmond se nourrit, c'est en s'imposant mille privations qu'il espère n'avoir pas besoin de recourir à M. Grandpré : car, en lui avouant leur misère, il craindrait que ses parens ne fussent encore plus en droit d'accuser sa maîtresse.

Le moment marqué par la nature est arrivé. Edmond a vendu presque tous ses effets, pour qu'à cet instant Agathe ne manquât de rien ; mais soit qu'Agathe n'ait point assez ménagé sa santé, soit que ses fréquens accès de colère aient nui à sa position, elle ne met au monde qu'un enfant mort.

Cet événement, qui désole Edmond, ne semble pas affectuer Agathe. Tout aux soins de sa santé, elle ne pense qu'à elle, ne s'occupe que d'elle; sa seule crainte est que sa couche n'ait altéré ses traits, et c'est avec un miroir sur son lit qu'elle attend son entier rétablissement.

Cependant la conduite d'Edmond a été remarquée ; d'abord on félicite le jeune homme sur son zèle, ensuite on s'aperçoit

qu'on n'a pas un commis qui ne sait qu'écrire; en apprenant qu'il sait l'anglais, l'allemand, l'italien, on lui accorde plus de considération, on lui confie des travaux plus importans. Chaque jour fournit à Edmond l'occasion de montrer ses talens, son intelligence; et il n'y a que cinq mois qu'il a sa place, lorsque son chef lui annonce que, pour prix de son zèle, de ses talens, il le met à la correspondance, et lui donne deux mille francs d'appointemens.

Edmond reçoit comme une faveur ce qui n'est qu'une justice; mais le vrai mérite est modeste. Edmond retourne près d'Agathe transporté de joie, et fier de l'avancement qu'il vient d'obtenir. Il est si doux de pouvoir se dire : C'est à mon travail que je dois mon bonheur; c'est beaucoup plus flatteur qu'une fortune que nous donne le hasard ou la naissance, et en général, les biens les plus durables sont ceux que l'on acquiert par son seul mérite.

Mademoiselle Agathe reçoit avec assez d'indifférence la nouvelle de ce changement

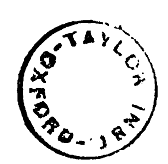
dans leur position. Depuis quelque temps elle est entièrement rétablie, et passe toutes ses journées contre sa fenêtre; mais ce n'est point pour travailler, c'est pour regarder, ou au moins pour se faire regarder par un beau monsieur qui habite dans la maison qui est en face de ses croisées. Edmond ignore cette circonstance; il ne revient chez lui que pour dîner; le soir, il retourne à son bureau; et quand il rentre se coucher, il est nuit: on n'est plus aux fenêtres.

Edmond est d'autant plus content de l'avancement qu'il vient d'obtenir qu'il ne doute pas que son père ne l'apprenne bientôt par M. Grandpré, auquel lui-même est allé en faire part. Edmond écrit une nouvelle lettre à ses parens, il implore son pardon, et sollicite encore leur consentement pour épouser Agathe; car il croit que c'est parce qu'il n'a pas tenu jusqu'alors la promesse qu'il avait faite à sa maîtresse que celle-ci lui montre tant de froideur. Edmond reçoit enfin une réponse de son

père ; M. Rémonville le félicite d'avoir fait son chemin dans la maison de banque où il est entré, mais il n'approuve pas encore son mariage. Il l'engage à réfléchir longtemps avant de prendre mademoiselle Agathe pour épouse. Cependant le ton de cette lettre annonce que M. Rémonville, touché de la bonne conduite de son fils, ne résistera pas long-temps à ses prières, et qu'avant peu il le laissera maître de son choix.

C'est à son bureau qu'Edmond a reçu cette lettre ; elle le rend si heureux que, pour la première fois depuis qu'il est en place, il quitte un peu plus tôt son travail. Il lui tarde de montrer à Agathe la lettre de son père ; il est persuadé que cela va dissiper son humeur, et lui rendre sa maîtresse aussi aimante, aussi aimable qu'autrefois.

Edmond se rend en toute hâte à sa demeure ; il a toujours une clef de chez lui, précaution nécessaire pour ne point déranger Agathe quand elle repose. Edmond entre, appelle Agathe, visite les deux pièces



qui composent tout leur logement. Agathe n'y est point.

« Elle sera allée se promener, » se dit-il en se jetant sur un siége. « C'est pourtant » l'heure de notre dîner... Elle ne m'avait » pas dit qu'elle eût à sortir. »

Edmond attend, avec ennui d'abord, puis avec inquiétude. Plus d'une heure se passe, et Agathe ne revient pas. Il se lève, se promène dans la chambre, se met à sa croisée; n'y tenant plus, il descend enfin pour s'informer à la portière à laquelle il n'a pas l'habitude de parler.

Avant qu'il ait eu le temps de l'interroger, la portière lui présente une lettre, en lui disant : « Voilà ce que madame m'a dit » de remettre à monsieur. Mais monsieur » passe toujours si vite... il ne s'arrête ja- » mais, on n'a pas le temps de le voir.... » ni même de l'appeler. »

Edmond prend la lettre : un tremblement soudain parcourt son corps, un triste pressentiment l'agite; il n'écoute plus la portière, il est déjà remonté chez lui. Il

brise le cachet, et lit avidement ce billet d'Agathe :

« Monsieur, nous ne nous convenons » plus ; vous ne m'offrez pas la position qui « me plaît ; il est plus sage de se quitter » que de se rendre malheureux. Je sais que » vous faites votre possible pour que je » ne manque de rien, mais j'aime mieux » trouver une fortune toute faite que de » passer ma jeunesse à attendre la vôtre. » Du reste, je ne vous en veux pas, et je » suis toujours votre amie. »

Cette lettre est tombée des mains d'Edmond ; il reste comme pétrifié, il étouffe... Tout-à-coup il se lève, il veut courir sur les traces de la perfide... Mais ce projet est bien vite abandonné, Edmond retombe sur sa chaise, en disant :

« Non, je n'aurai pas la lâcheté de cou- » rir après elle... Je ne puis pas la forcer à » m'aimer... Mais après tout ce que j'ai fait » pour elle !... Me quitter ainsi !... C'est » donc là le prix de mes sacrifices !... de mes » soins !... de mon amour !... »

Et de grosses larmes coulent le long des joues d'Edmond ; car on a des larmes pour une première trahison !

CHAPITRE V.

Les inconvéniens du postiche.

Pendant qu'Edmond travaillait et s'efforçait par une meilleure conduite de faire oublier sa première faute, Adam se livrait avec plus d'ardeur que jamais à son goût pour les plaisirs ; ou plutôt il cherchait chaque jour quelque nouvelle distraction, quelque amourette, pour chasser l'ennui que traîne toujours après soi une vie oisive et dissipée.

Depuis qu'il habite Paris, Adam n'est plus ce jeune homme frais et vermeil dont le seul aspect annonçait la force et la santé, il est pâle, maigre ; ses yeux, gonflés par les veilles, ont perdu de leur éclat ; ses

traits, fatigués par les excès en tous genres, ont vieilli sa figure avant le temps.

Depuis le départ de Tourterelle, Adam a reçu deux fois de l'argent de son père; les envois étaient accompagnés de lettres sévères, dans lesquelles M. Adrien disait à son fils que sa conduite avait dérangé sa fortune, qui n'était que suffisante pour exister honorablement. Et en effet, pour satisfaire aux demandes de son fils, M. Adrien a diminué sa maison : il a renvoyé son jardinier, et Rongin est maintenant obligé de cumuler cet emploi avec celui de concierge; ce qui ajoute beaucoup à sa mauvaise humeur.

M. Adrien a vendu en secret une ferme qui lui rapportait mille écus de rente. Le produit de cette vente a été absorbé par les envois faits à Paris. M. Adrien cache à sa femme, et surtout à son frère, le dérangement de sa fortune. Il affecte encore de dire que son fils obtient à Paris les plus grands succès par son aimable naturel; mais comme ce naturel commence à lui

coûter fort cher, dans chacune de ses lettres M. Adrien supplie son fils de quitter Paris.

Mais Adam ne lit point les lettres de son père, il se contente de regarder si elles contiennent des lettres de change. Depuis qu'il n'a plus madame Phanor pour secrétaire, c'est son ami Montgry qui se charge de sa correspondance.

M. Montgry, qui serait très-fâché qu'Adam quittât Paris, se garde bien de lui dire ce que son père lui écrit; ainsi que madame Phanor, il arrange à sa convenance les lettres de M. Adrien, et Adam continue de dépenser son argent comme un fou et comme un sot, persuadé que son père doit être content de lui.

Une lettre de M. Adrien contient la nouvelle de la mort de son épouse. Céleste n'est plus; elle a terminé son existence comme elle a passé toute sa vie : en rêvant à une nouvelle manière d'arranger ses cheveux.

Cependant cette perte a été sensible pour

M. Adrien : sans avoir de l'amour pour les gens, on s'habitue à eux, et l'on a plus de peine à perdre une habitude qu'à remplacer un attachement. M. Adrien a donc instamment prié son fils de venir, au moins pendant quelque temps, lui aider à supporter cette perte. Mais c'est Montgry qui a, comme de coutume, lu la lettre; craignant que la nouvelle qu'elle contenait ne décidât Adam à partir, il a trouvé tout simple de ne point lui en dire un mot.

Blessé de l'indifférence de son fils, M. Adrien pense que le meilleur moyen de le forcer à revenir près de lui est de ne plus lui envoyer d'argent. Mais, grâce à l'usurier Moïse, Adam peut encore se passer de son père. L'élève de la nature approche de sa vingt-et-unième année. On lui fait signer des lettres de change en blanc, parce qu'on sait que plus tard on en obtiendra le remboursement. M. Moïse a pris des informations avant d'avancer ses fonds : Adam ne sachant point calculer, lisant à peine, ne se méfiant de personne, et croyant

à la bonne foi de ceux qui l'entourent, signe sa ruine future, en remerciant les misérables qui abusent de sa confiance et de sa crédulité.

Chaque jour Adam augmente ses dépenses, et fait de nouvelles dettes; non-seulement son ami Montgry puise dans sa bourse et vit à ses dépens, mais les connaissances qu'il lui fait faire hâtent encore sa perte. Adam se trouve, il est vrai, avec des femmes jolies, séduisantes, et de meilleur ton que madame Phanor : mais, pour plaire à ces dames il faut leur procurer mille plaisirs, et, pour obtenir leurs faveurs, il faut être magnifique.

Quelquefois Adam dit à Montgry : « Mon » ami, c'est singulier; tu dis que je plais à » toutes les femmes : et cependant en voilà » beaucoup qui, pour m'écouter, me deman- » dent, l'une un collier, l'autre des boucles » d'oreilles, celle-ci un cachemire, celle-là » une bague... Ha ça! si je ne leur donnais » pas ce qu'elles veulent, je ne leur plairais » donc plus. »

» — Si, mon ami, répond Montgry, si ;
» vous leur plairiez... Mais elles ne vous cé-
» deraient pas.... Que voulez-vous ? c'est
» caprice, c'est bizarrerie !.... On veut met-
» tre votre attachement à l'épreuve.... —
» Oh ! du reste, tu sais que je ne recule pas
» pour faire un cadeau !.... L'argent ne me
» coûte rien, à moi !.... — C'est une jus-
» tice à vous rendre : vous êtes fort géné-
» reux. Mais aussi, mon cher Adam, vous
» êtes un peu volage ; dès que vous voyez
» une jolie femme, vous voulez la pos-
» séder. — Que veux-tu, c'est dans ma na-
» ture.... — Tiens, maintenant, je suis
» amoureux de cette jolie dame en plumes
» rouges, qui était hier chez ta maîtresse....
» — Madame Dorsay ?... — C'est ça même.
» — Vous n'avez pas mauvais goût.... Une
» des plus jolies femmes de Paris ! — C'est
» pour ça qu'elle me plaît.... Crois-tu que je
» puisse aussi lui plaire... en lui offrant des
» cadeaux comme aux autres ?... — Mais
» ce sera difficile : madame Dorsay est
» très-bien entretenue par un gros finan-

» cier.... Lui offrir mieux serait difficile...
» même impossible!... avec cela, votre père
» est fort en retard avec vous.... — C'est
» vrai; mais il faudra bien qu'il réponde.
» En attendant, nous avons le papa Moïse,
» qui est si obligeant. — Oui, mais.... —
» Mon ami, je n'aime pas les mais. Cette
» Dame m'a enflammé, charmé, j'en suis
» amoureux,.... je la veux, il me la faut....
» — Il vous la faut!... Savez-vous que vous
» parlez comme un sultan? — C'est qu'ap-
» paremment il y a du sultan dans ma na-
» ture. Voyons, Montgry : aide-moi à
» faire la conquête de cette dame... A quoi
» diable rêves-tu ?—Je pense qu'il vaudrait
» bien mieux tâcher de lui plaire sans vous
» ruiner. D'ailleurs madame Dorsay est une
» femme singulière : elle est capable de re-
» fuser vos présens, tandis que, si vous
» lui plaisiez, cela irait tout seul!..... — Eh
» bien! tâchons que ça aille tout seul; je le
» veux bien, moi. C'est entendu, je ne lui
» ferai pas de cadeaux, et je lui plairai la
» même chose... — Oh! un moment... vous

» allez vite. Vous a-t-elle remarqué hier ?...
» — Je ne sais pas trop... Il y avait tant de
» monde !.... Ah !.... si.... Comme je dansais
» en face d'elle, je crois qu'elle a dit :
» Voilà un monsieur qui ne va jamais en
» mesure. — Ah! c'est toujours quelque
» chose. Voyons, permettez que je vous
» examine.... — Est-ce que tu veux faire
» mon portrait? — Non, ce n'est pas cela...
» Oui, vous êtes bien... vous êtes fort bien !..
» — Oh! mon père m'a dit cent fois que
» j'étais superbe... — Mais vous avez une
» cicatrice à la joue.... — Ça ne se voit pas
» de l'autre côté. — Il vous manque quel-
» que chose cependant... — Non, je t'as-
» sure qu'il ne me manque rien... — Si...
» si... Ah! c'est cela.... Ce sont des dents
» par devant.... — Qu'est-ce que ça fait ?
» j'en ai assez pour manger. — Oh! cela
» fait beaucoup, mon cher ami, cela fait
» immensément, surtout avec madame Dor-
» say; je sais qu'elle aime les belles dents....
» — Je tiendrai ma bouche fermée quand
» elle me regardera. — Oui, mais pour

» lui faire votre cour, pour lui déclarer
» votre amour, vous ne pourrez pas tenir
» votre bouche fermée! — C'est vrai, ce se-
» rait assez difficile.... A moins de faire le
» muet. — Eh non! mon cher; il y a un
» moyen bien plus facile, et auquel vous
» auriez dû songer plus tôt. C'est de vous
» faire mettre des dents..... — Comment!
» on met des dents! Je croyais qu'on ne
» pouvait que nous en ôter! — Détrompez-
» vous; à Paris, il y a des personnes qui
» ont du postiche depuis la tête jusqu'aux
» pieds! — Ah! que c'est drôle!.... Et ça
» ressemble au naturel? — On s'y trompe.
» Mais en fait des dents, c'est la chose la
» plus ordinaire.—Et tu crois que je serais
» mieux avec du postiche dans la bouche?
» — Cela vous épargnera beaucoup de ca-
» deaux; cela vous complètera, enfin.—En
» ce cas, mon ami, allons vite chez le
» dentiste; je veux qu'il me complète sur-le-
» champ. »

Les deux amis se rendent chez un des premiers dentistes de la capitale. Adam

ouvre sa bouche et se tient ainsi devant l'homme de l'art, persuadé qu'il doit avoir la bouche ouverte tant qu'il sera chez lui. Ce n'est pas sans peine que le dentiste l'engage à ne pas se fatiguer d'avance. On le fait asseoir, on examine sa mâchoire, et le dentiste lui dit : « Ma foi! monsieur, vous
» êtes bien heureux.—Pourquoi? parce que
» j'ai eu trois dents de cassées ? — Parce
» qu'en se cassant, les racines vous sont
» restées, et c'est l'essentiel. Le reste n'est
» rien. — Ah! vous trouvez que le reste
» n'est rien; moi, comme je trouve que
» je ne fais pas assez de conquêtes avec mes
» racines, je veux que vous me mettiez
» des dents. — Rien de plus aisé, Mon-
» sieur; du moment que vous avez les ra-
» cines, cela ira tout seul! — Et si je n'en
» avais plus ? — Cela irait également ; mais
» le procédé offrirait moins de solidité. Je
» vais vous mettre des dents à pivots; c'est
» ce qu'il y a de mieux.—Mettez-moi cela
» à pivots, à ciseaux, à tout ce que vous
» voudrez, mais mettez-moi des dents qui

» tiennent ! — Oh ! monsieur, cela tiendra
» parfaitement ; vous pourrez casser des
» noisettes avec... — Que je fasse des con-
» quêtes, c'est tout ce que je demande...
» — Monsieur veut-il cela aujourd'hui ?
» — Certainement, tout de suite... J'ai une
» passion dans le cœur, et, pour lui plaire,
» il faut que je sois complet. —Alors, mon-
» sieur, asseyez-vous là. — Ça me fera-t-il
» mal ?—Pas du tout !—Ça sera-t-il long ?—
» Deux petites heures !... — Deux heures !..
» Et vous ne pouvez pas me les mettre sans
» que je reste là ? — C'est impossible .. —
» Allons ! il faut avoir de la patience, quand
» on veut plaire ; je penserai à ma belle, et
» je tâcherai que ça m'amuse.

» — Moi, mon cher ami, dit Montgry,
» je ne vois pas qu'il soit nécessaire que je
» reste à vous regarder. Je vais tâcher d'ar-
» ranger une partie de plaisir dont madame
» Dorsay, sera. Alors vous pousserez votre
» pointe auprès d'elle. — C'est ça ; tâche
» que je pousse ma pointe... Ce cher Mont-
» gry, est-il complaisant !...—Je vous atten-

» drai, comme à l'ordinaire, à cinq heures,
» à la Rotonde, pour dîner ensemble. —
» C'est convenu. »

Montgry s'est éloigné, et Adam livre sa mâchoire au dentiste. Quoiqu'on lui ait assuré que cela ne lui ferait aucun mal, le pauvre garçon pousse de temps à autre des gémissemens qui ne semblent pas causés par le plaisir. Deux heures s'écoulent; Adam, qui a la figure violette, et tous les nerfs de la tête agacés, demande si c'est bientôt fini. « Encore un petit moment, » lui dit-on.

Le petit moment a duré une heure, et l'homme de l'art continue de limer, de mesurer, d'essayer les dents. Le patient murmure : « Est-ce bientôt fini ? » et on lui répond : « Encore un petit moment. »

Il y a cinq heures qu'Adam est sur le fauteuil; lorsque, n'y tenant plus, il fait un saut en l'air, renverse la cuvette qui est à côté de lui, et marche dans la chambre, en s'écriant : « Sacré mille coloquin-
» tes!... j'aimerais mieux recevoir tous les

» jours cent coups de pieds au derrière,
» que de faire ce métier-là! »

Ce n'est pas sans peine que le dentiste le décide à reprendre sa place. Enfin, après une séance qui a duré près de six heures, l'opération est terminée; on présente un miroir à Adam, qui se voit trois dents de plus dans la bouche.

« J'espère que vous êtes content, mon-
» sieur, lui dit le dentiste; il est impossi-
» ble d'avoir des dents qui jouent mieux
» le naturel. — Oui, mais elles ne sont
» pas de la même couleur que les autres.
» — C'est l'affaire d'un jour ou deux. —
» Ça me gêne un peu. — Cela se fera...
» — Il me semble que j'ai trois maisons
» dans la bouche. — Demain, vous n'y pen-
» serez plus. — Ainsi-soit-il. Et combien
» vous dois-je ? — C'est cent vingt francs...
» pour les trois. — Diable! c'est heureux
» que ce ne soit pas la pièce. On aurait une
» mâchoire d'or à ce prix-là!... — Jadis,
» Monsieur, c'était beaucoup plus cher.
» — Il paraît qu'il faut être à son aise pour
» avoir du postiche!... C'est égal, pour être

» beau on ne doit pas marchander. Mais
» vous me répondez de la solidité de mes
» dents? — Oh! monsieur, vous pouvez
» déchirer des côtelettes avec. »

Adam a payé. Il sort de chez le dentiste en faisant une drôle de grimace, il n'ose plus ni rire ni ouvrir la bouche. Il va trouver Montgry, qui l'attendait depuis plus d'une heure.

« Eh! arrivez donc, mon cher! dit Mont-
» gry; vous êtes en retard. — Parbleu! le
» damné dentiste n'en finissait pas... il ne
» voulait pas quitter ma bouche.—Voyons,
» mon ami : regardez-moi... souriez un
» peu... C'est bien, c'est très-bien... Vous
» n'êtes plus le même; cela vous fait une
» toute autre figure. — Je crois bien que
» je ne suis plus le même... Je n'ose plus ou-
» vrir la bouche ni la fermer, de peur de
» perdre mes dents. — Bon! vous vous y
» ferez... Allons dîner. Est-ce que vous
» n'avez pas faim? — Si vraiment; j'ai une
» faim de tous les diables! »

On se rend chez le traiteur; on se met

à table : Montgry mange comme quatre, tandis qu'Adam soupire, fait des grimaces, et ne glisse que quelques mies de pain dans sa bouche.

« Eh bien! mon cher, il me semble » que cela ne va pas ? dit Montgry.—Non, » ça ne va pas du tout.... — Vous n'avez » pas d'appétit ? — Au contraire, j'ai une » faim dévorante !... — Pourquoi donc ne » mangez-vous pas ? — Parce que cela ne » m'est pas du tout commode. Mon pos» tiche me gêne horriblement; à chaque » bouchée que je risque, il me semble que » je vais avaler mes dents. Ah! mon ami, » je crois que j'ai fait une bêtise de me faire » embellir : moi qui suis pour le natu» rel, je n'aurais pas dû donner dans le » postiche!

» — Allons, mon cher! songez donc à la » femme charmante que vous aimez, et » dont vous ferez maintenant la conquête! » — Mon ami, j'ai beau y songer, ça ne » me remplit pas le ventre; je veux bien » être amoureux, mais je ne veux pas me

» mettre au régime des caniches et ne vivre
» que de *boulettes*. — Vous vous habitue-
» rez à vos dents. Allons ! allons ! mangez
» hardiment... N'ayez pas peur... J'ai ar-
» rangé pour demain une partie délicieuse
» avec ces dames... une cavalcade. Madame
» Dorsay monte très-bien à cheval, vous
» aussi ; vous serez son chevalier. J'ai re-
» tenu pour vous un cheval superbe......
» un anglais qui trotte supérieurement.
» — A la bonne heure.... Oh ! à cheval je
» suis solide. Dieu ! comme je vais faire le
» gentil, et sourire... et trotter !... En at-
» tendant, je vais tremper mon pain dans
» la sauce. »

Adam achève de dîner tant bien que mal. Toute la soirée il ne cesse de faire jouer sa mâchoire, et de se regarder dans une glace ; mais quoique Montgry ne fasse que lui répéter qu'il est charmant, il se trouve beaucoup moins bien que lorsqu'il n'avait rien de faux : il lui semble que ses nouvelles dents lui donnent l'air d'un sanglier.

Le lendemain Adam, un peu plus accoutumé à ses supplémens, se rend avec Montgry chez la maîtresse de ce dernier. Là se trouve madame Dorsay, ainsi que plusieurs autres petites maîtresses, et des jeunes gens mis à la dernière mode, et qui, à cause de cela, se croient beaucoup de mérite, et ne disent pas une parole sans paraître enchantés des jolies choses qui leur sont échappées.

Adam est un peu rustique au milieu de ces messieurs; mais comme il a toujours l'argent à la main, et que sa bourse est constamment ouverte à chacun, on daigne le trouver d'une originalité et d'un naturel très-agréables.

Adam fait le gentil près de madame Dorsay. Cette dame rit beaucoup de la déclaration d'amour qu'il lui adresse. Un autre pourrait penser qu'on se moque de lui, mais Adam prend les choses du bon côté: il se persuade qu'il a plu.

L'heure de monter à cheval est venue; tout le monde est au rendez-vous. Les da-

mes, amazones élégantes, montent de jolis chevaux qu'elles dirigent avec grâce. On amène à Adam un grand cheval anglais qui semble plein de feu.

« Vous en serez content, dit l'écuyer ; » il a le trot un peu dur, mais il allonge » supérieurement : d'ailleurs montez-le à » l'anglaise. — Qu'il ait le trot dur tant » qu'il voudra, » dit Adam en s'élançant sur le cheval ; « je ne fais rien à l'anglaise, » mais je monterais un cerf sans tomber ! »

La cavalcade se met en route ; c'est vers le bois de Boulogne qu'on se dirige. Adam s'élance et caracole près de madame Dorsay. On admire la manière aisée dont il conduit son coursier, la facilité avec laquelle il le dompte ; et l'homme de la nature, enchanté des complimens qu'on lui adresse, trotte et caracole de plus belle.

Mais tout à coup Adam a pâli, il s'est arrêté, il rapproche son cheval de celui de Montgry.

« Bravo ! mon cher, bravo ! s'écrie Mont» gry, vous allez comme un ange ! comme

» un diable même !... Vous faites des merveilles ! — Ah ! oui, je fais de belles choses !... Vous ne savez pas ce qui vient de m'arriver, en trottant si bien !... — Vous m'effrayez.... Auriez-vous perdu votre porte-feuille ?...... — Eh non !..... C'est bien pis, ma foi !..... Une de mes dents,... de mon postiche, qui est tombée !... Probablement le trot l'aura détachée. — Ah ! diable !... En effet, vous en avez une de moins... — De quoi vais-je avoir l'air ?..... Moi qui étais complet tout à l'heure ! — Il faut la remettre. — Puisque je vous dis que je l'ai perdue. Quarante francs de fichus !.... — Ah ! pour une.... C'est un peu de côté ;.... cela ne se remarquera pas..... — Vous croyez ?..... — Oui,..... vous rirez un peu moins..... Mais nous sommes en arrière... Madame Dorsay vous fait signe... Allons, mon ami, vite, un temps de galop... »

Adam pousse un soupir et lance son cheval ; il arrive près de madame Dorsay

qui lui dit : « Commènt, monsieur, vous » êtes en arrière, vous !..... si excellent » écuyer ! Venez près de moi, dépassons » ces dames. »

En disant cela, l'amazone pousse son coursier ; Adam en fait autant. Au milieu de la carrière, une autre de ses dents se détache ; il la voit tomber aux pieds de son cheval. Il est pétrifié, il ne sait s'il doit arrêter sa monture et descendre, ou continuer de trotter ; mais son cheval l'emporte ; madame Dorsay l'appelle ; déjà il est loin, et son regard dit un dernier adieu à sa dent. Il jure comme un damné. Cependant madame Dorsay lui parle ; il faut qu'il lui réponde, et il ne faut pas qu'elle voie ce qui lui manque. Adam est au supplice.

« Ne trouvez-vous pas que nous faisons » une promenade charmante, monsieur ? » dit la dame en retenant son coursier pour attendre Adam.

« — Oui, madame ; oui, charmante !... » (Gredin de dentiste !) — Un temps déli- » cieux ! — Oui, madame, un beau temps !

» (Ça devait tenir si bien!) — Une com-
» pagnie aimable!... — Ah! madame! cer-
» tainement que la compagnie... (Encore
» quarante francs de tombés! — Et des
» chevaux excellens... — Oui, les chevaux
» sont assez bons... (Jolie partie de plaisir!
» perdre sa mâchoire en route!...) Mais,
» monsieur, vous n'allez plus!... Poussez
» donc votre cheval!... Est-ce que vous
» avez déjà jeté tout votre feu? — Ah! ma-
» dame,... j'ai jeté bien autre chose;.....
» je veux dire j'ai perdu... Non, je n'ai
» pas perdu.... c'est mon cheval qui..... —
» Allons, monsieur! un peu de courage;
» rattrapons ces messieurs. — Oui, ma-
» dame, rattrapons ces... Ah! sacrées mille
» bombes... — Qu'avez-vous donc, mon-
» sieur?... — Voilà la dernière qui f... le
» camp!... — Est-ce que votre cheval a fait
» un écart? — Que la peste étouffe le
» postiche!... J'ai tout perdu! Voilà ma
» beauté par terre!... »

Heureusement pour Adam, madame Dorsay est en avant, et le bruit des che-

vaux l'empêche d'entendre ce qu'il dit. On est arrivé au lieu où l'on doit faire halte et déjeûner. Le pauvre Adam fait une mine horrible, il se tient à l'écart et ne veut plus ouvrir la bouche.

Il faut pourtant descendre de cheval pour entrer chez le restaurateur où la compagnie se rassemble. Montgry s'approche d'Adam qui est resté sur son coursier, et lui dit : « Pourquoi donc ne descendez-» vous pas ? — Ah ! mon ami !... Je suis au » désespoir !... — Qu'y a-t-il, encore ? — » J'ai tout perdu... — Comment ?... — Oui, » j'ai perdu toutes mes dents..... Tiens, » vois... — Quoi ? les autres sont tombées » aussi !..... Ah ! diable ! c'est fâcheux ! — » De quoi vais-je avoir l'air près de ma-» dame Dorsay qui m'a vu complet ce ma-» tin ?... — Tenez votre mouchoir sur vo-» tre figure ;... plaignez-vous des dents. — » Je crois, f....! bien, que je m'en plain-» drai... J'ai assez sujet de m'en plaindre !.. » — Ne parlez guère, et ne mangez pas... » — C'est ça ! comme c'est amusant !... —

» Demain, vous vous en ferez mettre d'au-
» tres. — Non, de par tous les diables, je
» n'en ferai pas mettre d'autres; j'en ai bien
» assez comme cela. »

Adam se décide à aller rejoindre la société en tenant son mouchoir sur sa bouche, et pendant que les autres déjeûnent, il se tient à l'écart en pestant et en jurant après sa sotte coquetterie. Pour revenir à Paris, il se venge sur son cheval de sa mésaventure; ne craignant plus de rien perdre, il va comme le vent; aussi laisse-t-il bien loin derrière lui toute la société et revient-il seul à Paris, où, à peine arrivé, il va se jeter sur son lit pour tâcher d'oublier, dans le sommeil, les accidens arrivés à sa mâchoire.

Quelques jours après cette partie, Adam se décide à se présenter devant madame Dorsay, et, malgré ce qui lui manque, à tenter de faire sa conquête; mais soit que la petite maîtresse s'aperçoive du changement qui s'est opéré dans la figure d'Adam, soit qu'elle tienne peu à le séduire, elle lui

rit au nez encore plus positivement qu'avant la partie de cheval.

Adam est entêté, il pense que, pour séduire cette belle rieuse, il doit employer les mêmes moyens qu'avec les autres : il prodigue les cadeaux. On reçoit ses présens, mais on continue de rire de son amour.

« Je ne lui ai encore rien envoyé d'assez » beau, se dit Adam, j'ai fait les choses » mesquinement, et ce n'est pas ainsi qu'on » plaît aux belles. Je veux maintenant l'é- » blouir, l'étonner! mais pour l'éblouir, il » me faut de l'argent, et je n'en ai plus.... » Mon père qui se donne le ton de ne plus » rien envoyer!... Je vois bien qu'il faudra » que je me fâche... Mais j'en ai prêté cent » fois à Montgry... Parbleu!... je suis bien » sot de n'avoir pas songé plus tôt à lui en » demander. »

Adam court chez son ami Montgry; celui-ci n'était jamais chez lui. C'est chez le traiteur qu'il le rencontre.

« Mon cher Montgry, j'ai été chez toi

» ce matin, dit Adam. — Mon ami, je n'y » suis jamais le matin, on me trouve rare» ment dans la journée, et je sors tous les » soirs... Mais vous savez que je vais chez » vous tous les jours. Que me voulez-vous ? » — Mon ami, je n'ai plus d'argent; en » attendant que mon père m'envoie des » fonds, j'ai pensé que tu pourrais m'en » prêter... à ton tour. — Mon cher ami, » vous m'avez bien jugé... Tout ce que j'ai » est à vous! — Ce cher Montgry !... J'en » étais bien sûr! — Malheureusement je » ne possède pas moi-même une obole! — » Tu n'as pas d'argent ? — Pas du tout. — » Diable! c'est malheureux ! Alors il faut » avoir recours au vieux Moïse, quoique » je lui doive déjà beaucoup, à ce que je » crois !... Tu lui écriras de passer chez » moi. — Je l'ai rencontré aujourd'hui, » et je sais que son intention est justement » d'aller vous voir demain. — Alors ça se » trouve bien. »

M. Moïse se rend chez l'élève de la nature; mais ce n'est plus pour prêter, c'est

pour demander qu'il se présente. Le moment que l'on attendait est arrivé. Adam a depuis quelques semaines dépassé ses vingt-et-un ans. Il faut qu'il paie ses lettres de change ou qu'il aille en prison ; et on l'y fera mettre, parce qu'on sait fort bien que son père ne l'y laissera pas.

Quand Adam ouvre la bouche pour emprunter encore, le vieil usurier l'interrompt en lui disant : — « Che suis désolé, mais » vos lettres de change sont échues depuis » six semaines. Che vous ai sommé de » payer... vous n'ayez pas répondu... Che » me suis mis en règle. — Que diable me » chantez-vous là ? — Il faut me payer » soixante-six mille francs que vous me de- » vez. — Que je vous doive soixante-six » mille francs ou soixante francs, dit Adam, » c'est la même chose ; car je ne peux » rien vous donner. — Alors monsieur » ira en prison jusqu'à ce que son père » paie pour lui. »

Adam ne conçoit pas qu'il faille aller en prison parce qu'on a mis sa signature sur

un petit morceau de papier; mais M. Moïse a amené avec lui des gens qui sont chargés de le lui faire comprendre.

Adam cherche des yeux son ami Montgry. Le petit-maître n'est pas pas là; c'est un homme qui disparaît avec les plaisirs. Bien heureux encore quand ces amis-là, après avoir mangé vos dîners et bu votre vin, ne vous font pas des semonces et de la morale au moment où vous n'avez plus rien. On trouve tant de gens comme cela! toujours disposés à manger votre bien et à censurer vos actions.

Adam crie, jure, s'emporte; il veut battre M. Moïse et les gardes du commerce. Le vieil usurier parvient à l'apaiser en lui disant: — « Che n'ai pas envie de vous » garder en prison; votre père paiera pour » vous tout de suite... C'est seulement pour » qu'il se presse que nous faisons cela; c'est » dans votre intérêt; aussitôt qu'il aura » payé, che reprêterai à vous très-volon- » tiers. — Mais que fait-on en prison? — » Tout ce qu'on veut, depuis le matin

» chisqu'au soir. Il n'y a pas d'endroit où
» l'on s'amuse autant.

» — Puisqu'on fait tout ce qu'on veut,
» ça me va, dit Adam. Quand je ne m'y
» amuserai plus je m'en irai; n'est-ce pas ?
» — Ya, ce n'est qu'une petite formalité! »

On a eu l'honnêteté de faire venir une voiture; Adam y monte avec M. Moïse et deux particuliers fort polis, et il se rend en prison, aussi gaiement que s'il allait au spectacle.

CHAPITRE VI.

Résultat inévitable.

M. Rémonville et la bonne Amélie ont revu leur fils; ils l'ont, de nouveau, pressé contre leur cœur. C'est dans les bras de ses parens qu'Edmond a été chercher du soulagement à la douleur que lui a causée l'abandon d'Agathe. Bienheureux lorsque, dans nos peines, nous avons encore le sein d'une mère pour écouter nos plaintes, pour répondre à nos soupirs.

On avait reçu Edmond comme un enfant chéri, impatiemment attendu. Du reste, nul reproche, pas un mot sur le passé n'avait été prononcé. Les gens d'esprit ne reviennent pas sur ce qui est fait :

les cœurs généreux pardonnent entièrement.

Pour aller voir ses parens, Edmond avait demandé à son chef la permission de s'absenter une quinzaine de jours. Cette permission lui avait été sur-le-champ accordée. On ne refuse pas une légère faveur à celui dont la conduite et le travail méritent constamment des éloges.

En pressant son fils dans ses bras, M. Rémonville lui dit : « Ma fortune est suffisante » pour que tu puisses te passer de place. » Si la vie des bureaux te fatigue ou t'en» nuie, reste avec nous, et envoie ta démis» sion à ton chef.

» — Non, mon père, dit Edmond. Si » vous me le permettez, je resterai dans la » carrière où je suis entré. Il me semble » que l'oisiveté est une honte, tant qu'on » est en état de travailler; et je ne suis pas » encore d'âge à me reposer. Je vous re» mercie de votre bienveillance, et des sa» crifices que vous feriez pour moi; mais » laissez-moi tirer parti de l'éducation que

» vous m'avez donnée. La fortune que l'on
» a acquise par son travail est bien plus
» douce que celle que nos parens nous
» donnent. »

La bonne mère fait un peu la moue en songeant que son fils ne restera pas encore près d'elle. Mais M. Rémonville presse la main d'Edmond en lui disant « Je t'ap-
» prouve, mon ami. Continue, par ta con-
» duite, de mériter l'approbation de tes
» chefs. Viens passer près de nous tous les
» momens dont tu pourras disposer, et je
» ne doute pas qu'un heureux avenir ne soit
» le prix de tes travaux. »

On est tout au bonheur, tout à la joie pendant les quinze jours qu'Edmond passe chez ses parens. Il n'en est pas de même dans la maison voisine. M. Adrien, qui a déjà mangé près de la moitié de sa fortune pour payer les dépenses de son fils à Paris, est assis sur son grand fauteuil, dans son salon du rez-de-chaussée. Il est seul; car Céleste n'est plus; et, depuis son voyage à Paris, l'ami Tourterelle, dont la santé ne

s'est jamais bien rétablie, ne quitte plus que rarement Gisors.

M. Adrien pense à son fils, dont il ne reçoit des nouvelles que par des étrangers qui ne savent que lui demander de l'argent. M. Adrien est affecté de l'indifférence qu'Adam a montrée pour la mort de sa mère : et ses réflexions ne sont pas gaies. En ce moment, des éclats de rire, des chants joyeux parviennent à son oreille. Il sonne Rongin pour en connaître la cause.

Au bout de dix minutes, Rongin arrive. Sa mine est encore plus renfrognée depuis qu'il est jandinier et concierge. Il ressemble à un vieux dogue qu'on ne peut plus approcher sans qu'il grogne.

« Qu'est-ce donc, Rongin? Que se passe-
» t-il par ici, et d'où partent ces chants
» joyeux ? » dit le vieillard goutteux en se soulevant un peu sur son fauteuil.

« — Ce que c'est..... Parbleu!.... ce que
» c'est!.... Vous ne le savez donc pas? —
» Si je le savais, Rongin, il me semble que
» je n'aurais pas besoin de vous le deman-

» der: — Ah! vous m'avez souvent dé-
» rangé pour rien dans mes occupations!
» Et à présent qu'il faut que je travaille
» double...... moi qui n'aurais pas dû servir.
» — Rongin, je vous ai demandé d'où par-
» taient les chants que j'ai entendus tout à
» l'heure. — Ils partent!.... ils partent de
» chez votre frère!.... On est tout en fête
» chez lui depuis que leur fils est revenu.
» — Mon neveu est revenu chez son père?
» — Eh oui!..... il y a déjà quatre jours.....
» Oh! le père et la mère ont l'air d'en être
» enchantés. Il parait que le jeune homme
» se conduit maintenant très-proprement
» à Paris. On dit qu'il travaille comme un
» nègre, et qu'il a déjà une place de vingt
» mille francs dans un bureau de tabac. —
» Allons, vous êtes fou, Rongin! — Non,
» monsieur; je dis la vérité. Ce sont les
» domestiques de monsieur votre frère qui
» me l'ont dit : ils me l'ont répété tous les
» quatre; car on a encore quatre domesti-
» ques à côté, tandis qu'ici nous ne som-
» mes plus que deux..... C'est gentil!.... —

» Mais cette Agathe qu'Edmond avait en-
» levée ? — Oh ! il paraît qu'il est parfaite-
» ment guéri de son amour. Il a chassé la
» demoiselle de chez lui à coups de manche
» à balai, et lui a défendu, sous peine de
» mort, de jamais lui reparler. C'est un
» jeune homme qui paraît maintenant bien
» sage, bien rangé, et qui gagne de l'ar-
» gent!.... On dit qu'il a apporté à sa mère
» un diamant gros comme un œuf!... A la
» bonne heure, il ne renie pas ses parens,
» celui- là. — C'est bon, en voilà assez.
» Laissez-moi. »

M. Adrien renvoie Rongin. Ce qu'il apprend de son neveu ajoute au chagrin qu'il ressent de la conduite de son fils. Il ne voudrait pas laisser voir son humeur, et il n'est pas maître de la cacher; il désire être seul; il craint même la présence de Tourterelle. Rongin, qui sait cela, revient » bientôt d'un air joyeux annoncer à son maître que M. Rémonville et son fils désirent le voir.

M. Rémonvillle a pensé qu'après une si

longue absence son fils devait aller présenter ses devoirs à son oncle. Peut-être aussi est-il bien aise de se venger un peu des épigrammes de son frère, en montrant Edmond, dont il n'a plus que des éloges à faire. Il se présente donc avec son fils chez M. Adrien, qui n'ose pas refuser leur visite.

M. Adrien fait ses efforts pour sourire, pour paraître content en présence de son frère et de son neveu. Ceux-ci ont assez de discrétion pour ne point prononcer le nom d'Adam. Mais M. Adrien croit mieux cacher la vérité en étant le premier à en parler.

« Vous revenez de Paris, dit-il à Edmond.
» Vous vous y êtes amusé...... C'est bien.
» Adam y est encore, lui. Il parait qu'il s'y
» amuse toujours beaucoup ; il va dans le
» grand monde... il obtient des succès par-
» tout.... Mais, quand il en aura assez, il re-
» viendra. Je le laisse libre... Il faut que jeu-
» nesse se passe !....

» — Oui !.... et tout ce qui est ici y passe

» aussi! » murmure Rongin, qui a l'air de ranger quelque chose dans un coin du salon.

« Mon fils va retourner à Paris, dit » M. Rémonville. Il a une place honora- » ble et lucrative dans une maison de ban- » que. Il me récompense maintenant des » soins que j'ai pris pour son éducation en » se distinguant par son travail et ses ta- » lens.

» — C'est fort bien. Chacun fait comme » il veut. Il ne faut contrarier les penchans » de personne. Adam va revenir gros et » gras comme un moine. Il plantera des » choux avec moi en me contant ses aven- » tures de Paris. »

M. Rémonville voit bien que sa présence et celle de son fils ne sont pas agréables à son frère; il abrége sa visite, et retourne chez lui. Là le bonheur est véritable : on ne grimace point en voulant paraître joyeux; de même que, dans les jours de la souffrance, on n'a pas cherché à dissimuler ses larmes.

Les quinze jours écoulés, Edmond a embrassé ses parens; il est reparti pour Paris, où il se livre avec ardeur au travail. C'est pendant ce temps que son cousin achève sa ruine, et qu'il est conduit en prison.

M Adrien était depuis quelque temps sans nouvelles de son fils; il se flattait que las de ne plus recevoir d'argent pour continuer ses folies, Adam allait revenir au toit paternel; lorsqu'un matin Rongin lui apporte une lettre qui vient de Paris. M. Adrien croit reconnaître l'écriture, et il lit le billet suivant :

« Votre fils m'a fait des traits ignobles.
» C'est égal; je l'ai adoré : je l'adore peut-
» être encore (une femme n'est jamais sûre
» de ça); et à présent que tous les chena-
» pans qui l'ont grugé le laissent là, moi,
» je prends la plume pour vous apprendre
» que votre bijou est en prison pour la somme
» de soixante et quelques mille francs, qu'il
» doit à l'usurier Moïse. C'est désagréable;
» mais enfin l'enfant est votre fils, et il

» prétend qu'il n'a fait que suivre vos con-
» seils. Ce qu'il y a de certain c'est que, s'il
» ne m'eût pas quittée, nous n'aurions encore
» mangé que le quart de cette somme. Tirez-le
» de là bien vite. Votre servante.

» PHANOR. »

Cette lettre a foudroyé le vieillard; il reste quelques instans sans pouvoir proférer une parole, les yeux fixés sur le fatal papier. Rongin, qui est resté dans la chambre par curiosité, se rapproche de son maître, en disant : — « Est-ce que la goutte de mon-
» sieur lui remonte?... Est-ce que ce sont
» encore de mauvaises nouvelles de l'enfant
» de la nature?.... Ah! dame! on lui a lâché
» la bride, et, alors...

» — Taisez-vous, » s'écrie M. Adrien d'une voix forte et avec une expression qui impose au concierge. « Laissez-moi; sortez, et n'en-
» trez ici que quand je vous sonnerai. »

Rongin n'ose pas même murmurer; car il n'a jamais vu son maître lui parler sur ce ton. Il s'éloigne la tête basse; mais il se

dit : « Ce polisson d'Adam aura encore tout » mangé. »

M. Adrien reste plusieurs heures livré à ses réflexions. Pour tirer son fils de prison, pour payer une somme qui dépasse soixante mille francs, il faut qu'il donne à peu près tout ce qui lui reste ; et, après avoir toujours vécu dans l'aisance, il est dur d'être, sur le déclin de ses jours, réduit au plus stricte nécessaire. Cependant M. Adrien ne peut se dissimuler que la conduite de son fils ne soit le résultat de la manière dont il l'a élevé. *Il n'a fait que suivre vos conseils,* a écrit madame Phanor. Cette phrase est sa condamnation.

« Oui, je lui ai appris à ne faire que ses volontés... à suivre ses penchans ! » se dit M. Adrien en relisant la lettre. « C'est donc » ma faute s'il est en prison à présent... Et » je ne puis l'y laisser..... Je donnerai ce qui » me reste... Je vendrai cette maison... Avec » le produit de cette vente j'aurai encore de » quoi vivre avec économie... Je n'irai pas » demeurer à Gisors... Non, on m'y a connu

» riche... J'achèterai quelque petite maison-
» nette... quelque chaumière isolée... là-bas...
» près du tombeau de ma pauvre femme!...
» Ah ! elle a aussi bien fait de mourir... elle
» n'a pas vu le résultat des folies de notre
» fils. »

M. Adrien aurait pu conserver encore sa demeure. Pour cela il n'aurait fallu que s'adresser à son frère, lui confier son embarras, et avoir recours à sa bourse. M. Adrien sait très-bien que M. Rémonville s'empresserait de lui être utile. Mais loin de vouloir avouer à son frère la position ou il se trouve, par suite de l'inconduite de son fils, M Adrien espère encore pouvoir la lui cacher. Ce maudit amour-propre, qui nous empêche de convenir que nous avons fait des sottises, est encore la seule compagnie que nous laisse l'adversité.

Avant tout, M. Adrien écrit à un homme de loi de Paris, pour savoir si madame Phanor lui a dit la vérité. La réponse qu'il reçoit lui apprend qu'on ne l'a pas trompé. Alors il ne s'occupe plus que de réaliser l'argent né-

cessaire pour rendre son fils à la liberté. M. Adrien a vu un homme d'affaires de Gisors; il l'a chargé de vendre sa maison le plus promptement et le plus secrètement possible. Pour que son frère ignore cette vente jusqu'au dernier moment, M. Adrien préfère s'imposer encore quelques sacrifices.

Malgré les peines qu'il se donne pour terminer promptement toutes ces affaires, ce n'est qu'au bout de deux mois que M. Adrien est parvenu à compléter la somme nécessaire pour son fils. Il l'envoie à l'homme de loi de Paris; le charge de remettre douze cents francs à Adam lorsqu'il sortira de prison, et de lui dire que c'est le dernier argent qu'il doit attendre de son père.

Quelques jours après avoir terminé cette affaire, M. Adrien reçoit une lettre de Gisors, qui lui apprend que sa maison est vendue; qu'il n'a plus qu'à venir signer les actes nécessaires pour en toucher le montant. Malgré sa goutte, M. Adrien monte à cheval, et va à la ville. Après avoir vendu sa maison, il achète une maisonnette située à un demi-

quart de lieue de son ancienne demeure, dans un endroit écarté et éloigné de la route. Puis il place chez un honnête négociant la somme qui lui reste : elle lui produira neuf cents francs de revenu. C'est avec cela qu'il faut qu'il vive maintenant. Il se trouverait encore assez riche, s'il pouvait cacher à son frère que c'est Adam qui l'a réduit à cet état.

M. Adrien revient chez lui, où l'on a été fort étonné de son absence qui a duré deux jours. Il congédie sa cuisinière, et fait venir Rongin devant lui.

« Mon pauvre Rongin, dit M. Adrien, je » vais t'apprendre une triste nouvelle : je » viens de vendre ma maison ! — Vous avez » vendu votre maison... Par exemple !... » Qu'est-ce que cela signifie ?... Une maison » à laquelle j'étais accoutumé... où je me » plaisais... Pourquoi donc l'avez-vous ven» due ? — Pourquoi ?... parce qu'il le fallait, » apparemment ! Parce que je n'avais plus » le moyen de la garder... — Eh bien ! » c'est du propre ! Et probablement, c'est » votre satané fils qui est cause de... — Si-

» lence, Rongin! Point de réflexions; elles » sont inutiles maintenant. J'ai acheté une » petite maisonnette dans les environs... Je » n'ai plus qu'un revenu très-médiocre. Cependant je puis encore vous garder... Nous » vivrons tous les deux frugalement... Vous » cultiverez le petit jardin qui dépend de » ma nouvelle demeure, et nous pourrons » finir nos jours en paix. Voyez, Rongin, si » cela vous convient, et si vous voulez m'accompagner dans la maisonnette que je vais » habiter. — Ça ne laisse pas que d'être » gentil... Servez donc des maîtres pendant » vingt-cinq ans, pour être récompensé » comme ça... Au lieu de monter en grade, » il faudra que je fasse tout à présent. — » Rongin, rien ne vous oblige à me suivre : » faites ce qui vous conviendra! — Pardi!... » où diable voulez-vous que j'aille à présent? » A soixante-cinq ans je ne vais pas aller me » faire jockey. Et quand ferons-nous cette » belle retraite? — Quand le nouveau propriétaire viendra prendre possession de » cette maison. »

Quinze jours plus tard (c'était par une belle matinée d'automne), M. Adrien reçoit l'avis que le nouveau propriétaire va arriver. Cette nouvelle lui est transmise par un homme à jambe de bois, qui doit remplacer Rongin dans ses fonctions de concierge: celui-ci est stupéfait en reconnaissant Dumont dans son remplaçant.

L'invalide frappe doucement sur l'épaule de Rongin en lui disant : « Il me paraît que » je vais prendre votre place, mon vieux... — » Oui... C'est ce que je vois.... Est-ce que » c'est vous qui achetez la maison ?— Non, » vraiment; mais M. Solange qui en est » l'acquéreur, est mon ancien capitaine; il » s'est souvenu de moi, et m'a nommé son » concierge... Ma foi! cette demeure est » fort bien située... On doit être agréable- » ment ici; je sens que je m'y plairai.... Me » voilà avec une douce retraite pour mes vieux » jours... Mais je ne m'attendais pas à vous » remplacer... Et vous... vous ne vous dou- » tiez pas, il y a trente et quelques années, » qu'un jour je prendrais aussi votre

» place... Mais, celle-ci, je puis l'accepter » sans rougir, je m'en flatte... Le vieux sol- » dat d'Austerlitz n'a point fait de bassesses » pour l'obtenir. Tenez, mon ancien, j'ai » toujours pensé, moi, qu'il y avait une » providence, qui se chargeait de nous » venger de certaines choses que, nous » autres, nous oublions quelquefois, tan- » dis que là-haut rien ne s'oublie; et, tôt » ou tard, on fait le compte de chacun. »

Rongin ne souffle pas un mot. Il salue humblement le nouveau concierge, et va rejoindre son maître, auquel il dit : « Par- » tons, monsieur; croyez-moi, n'attendons » pas l'arrivée de ces nouveau-venus... » Vos paquets sont faits; on nous les por- » tera là-bas; partons sur-le-champ. »

Rongin a hâte de s'éloigner de l'invalide, qui est sa bête noire. Mais M. Adrien ne peut pas aller vite; il souffre beaucoup de sa goutte; et, d'ailleurs, on ne quitte pas si lestement et pour n'y jamais revenir, une demeure dont on a été le maître et où l'on a passé la moitié de sa vie.

Cependant M. Adrien se résigne; il jette encore quelques regards sur son cabinet, son grand fauteuil, son jardin; puis il prend sa canne, et, en s'appuyant sur le bras de Rongin, quitte cette maison, dont les folies de son fils l'ont chassé.

Le pauvre goutteux n'avait pas fait encore vingt pas sur la pelouse, car il n'allait pas vite, lorsqu'il se sent arrêté, pressé par le bras de quelqu'un. C'est M. Rémonville, qui a couru après son frère et qui veut le retenir. « Que viens-je d'apprendre? lui » dit-il. Vous avez vendu votre maison..... » Vous la quittez, et je n'ai rien su de tout » cela... Est-ce un revers de fortune, le » besoin d'argent, qui vous aurait forcé » d'agir ainsi?... Et vous ne m'avez rien » dit!... Vous ne vous êtes point adressé à » moi. Adrien, ne suis-je donc plus votre » frère?... Où allez-vous?... De grâce, venez » chez moi... Vous y serez chez vous... Vous » serez entouré de soins... d'amis.

» — Je vous remercie, mon frère, » répond M. Adrien en pressant la main de

M. Rémonville, et en détournant les yeux pour cacher son émotion. « Je vous remer-
» cie de vos offres amicales... mais je n'ai
» nul besoin de secours. J'ai vendu cette
» maison parce que... depuis la mort de ma
» femme, je ne m'y plais plus... Elle est
» trop grande pour moi... J'en ai acheté
» une... qui me convient mieux, et je vais
» m'y retirer. Mais, je vous le répète, je
» n'ai aucun besoin d'argent.

» —Ainsi donc, mon frère, vous refusez
» de venir habiter avec nous... Pourriez-
» vous vous rappeler encore quelque dif-
» férence dans notre manière de voir? Pen-
» sez-vous donc que jamais je vous dirais un
» mot à ce sujet?...

» — Non, mon cher Rémonville; mais
» je vous assure que je serai très-bien dans
» ma nouvelle propriété... Soyez heureux...
» Nous nous verrons quelquefois... J'irai
» vous voir... mais ne me retenez plus...
» Adieu. »

M. Rémonville voit que ses instances seraient inutiles. Il serre encore une fois la

main de M. Adrien, et le regarde tristement s'éloigner, tandis que le vieillard goutteux, s'appuyant sur sa canne et le bras de Rongin, fait de pénibles efforts pour hâter sa marche, afin de dérober son émotion à son frère, et surtout pour lui cacher deux grosses larmes qui sont tombées sur ses joues lorsqu'il a jeté un dernier regard sur la maison où son fils est né.

CHAPITRE VII.

L'homme de la nature en prison.

Adam était depuis long-temps en prison. Pendant les premiers jours, il avait trouvé drôle d'habiter une maison où il y a si nombreuse société; il avait ri, bu, chanté avec ses compagnons, il possédait encore quelques pièces d'or et les avait facilement dépensées; alors Sainte-Pélagie lui semblait un endroit agréable où l'on s'amusait autant, plus même que dans beaucoup de réunions où l'avait mené Montgry; il croyait que le vieux Moïse ne l'avait pas trompé et que dans une prison on était libre de faire toutes ses volontés. Il est vrai que jusqu'alors il n'avait pas eu la volonté de sortir, parce

qu'il ne s'était pas ennuyé; mais lorsqu'il n'eut plus d'argent pour se divertir avec les autres détenus, il trouva le temps long et la prison moins gaie. Un matin, il voulut sortir, en disant : « Décidément j'ai assez » de prison comme cela; le vieux Moïse » m'a dit que ce n'était qu'une formalité : » voilà huit jours que je suis ici, c'est bien » assez. Je veux m'en aller parce que je ne » m'y amuse plus. »

Cette demande singulière n'eut point de succès. On fit entendre difficilement à Adam qu'il ne sortirait que quand son créancier serait soldé, ou consentirait à le laisser libre. Alors seulement le pauvre Adam comprit ce que c'est qu'une prison; il sentit qu'il n'avait plus sa liberté, ce bien si précieux, ce bien contre lequel on échangerait volontiers tous les autres. Il s'emporta, cria, voulut s'en aller malgré tout le monde; disant qu'il n'est pas dans la nature d'empêcher un homme de sortir quand il en a envie, et que nous ne sommes pas nés avec des jambes pour qu'un de nos semblables ait le droit

de nous priver d'en faire usage. On se contenta d'abord de rire au nez d'Adam; il donna quelques coups de poing aux gardiens, et voulut s'échapper; alors on le resserra, on l'enferma plus étroitement, il fut l'objet d'une surveillance particulière, et il fallut bien, cette fois, que l'homme de la nature cessât de faire ses volontés : mais aussi dès cet instant sa prison lui devint odieuse, et la captivité fut cent fois plus cruelle pour lui que pour les autres prisonniers.

L'usurier Moïse n'avait pas fait savoir au père d'Adam que son fils était en prison, parce que, ne se doutant pas que son débiteur était incapable d'écrire lui-même, il était persuadé que le jeune homme avait sur-le-champ appris cette nouvelle à ses parens. De son côté, Adam pensait que son ami Montgry continuait d'écrire pour lui à son père; il est donc probable que le fils de M. Adrien serait resté long-temps en prison, si un jour madame Phanor n'eût accompagné à Sainte-Pélagie une de ses

amies qui allait y voir son amant, lequel passait régulièrement neuf mois de l'année sous les verroux.

Là, madame Phanor avait aperçu Adam, pâle, amaigri, triste et malade. Le pauvre garçon était assis dans la cour sur un banc de pierre. Pendant qu'à quelques pas de lui les prisonniers riaient et s'amusaient entre eux, il avait la tête baissée sur sa poitrine et ne la relevait que pour regarder le ciel; alors il poussait un gros soupir, en murmurant : « Ne pas être libre..... quel » supplice!..... Et mon père me laisse » ici!... »

En reconnaissant Adam, madame Phanor crie, pleure, a des attaques de nerfs; elle attire tous les prisonniers autour d'elle; enfin on l'a calmée, et elle supplie elle-même la société de la laisser causer à part avec Adam. Celui-ci éprouve un sentiment de plaisir en revoyant cette femme avec laquelle il a fait mille folies, il lui tend la main, mais elle lui saute au cou, elle l'étouffe de caresses, en lui disant :

« Pour combien es-tu ici? Imbécile, qui
» ne m'écrit pas! qui ne me fait pas au
» moins prévenir!.. Parle... Je vas vendre
» mon schall..... il est tout neuf..... mon
» voile.... mes chemises s'il le faut.... Parle
» donc!

» — Je dois soixante et quelques mille
» francs.... à ce que je crois!.... » répond
tristement Adam.

« — Soixante mille francs!.. Dieu! quelle
» boule de loto!... J'aurais beau vendre
» mes nippes et moi avec, ça ne ferait jamais
» ta somme!.... Mais ton père, comment se
» fait-il qu'il te laisse ici?

» — Je n'y comprends rien! Cependant
» Montgry a dû lui écrire que j'étais en
» prison...

» — Montgry!... Tu comptes encore sur
» Montgry!... Pauvre poulet!... quand donc
» cesseras-tu de te laisser plumer?.. Est-il
» venu te voir, ton cher ami, depuis que
» tu es ici? — Non... Il est sans doute ma-
» lade.... Cependant depuis si long-temps
» que je suis prisonnier, il aurait dû venir

» en effet... — Mon bon ami, tu as un joli
» naturel, c'est vrai; mais ton naturel te
» bouche l'œil tu crois tout ce qu'on te
» dit, tu te fies à tout ce que tu vois !.. Ce
» n'est pas ça du tout, mon petit : on te
» fait la queue depuis le matin jusqu'au
» soir! Ton Montgry, auquel tu fourrais
» sans cesse de l'argent, ne songe plus à
» toi, maintenant que tu n'as plus rien;
» tes dames si pimpantes, qui daignaient
» recevoir tes cadeaux, feront semblant de
» ne pas te reconnaître quand tu auras un
» habit râpé. Tâche donc de ne plus être
» si bête !... Moi, je t'aimais pour toi. Tu
» m'as donné une fois cinq cents francs,
» c'est vrai; mais alors je te croyais riche
» comme un lingot... et si j'avais à présent
» un million, je le partagerais avec toi. En
» attendant, prends toujours ces sept livres
» dix sous... c'est tout ce que j'ai sur moi...
» — Non... je n'ai pas besoin de... — prends
» vite! ou je te fiche des soufflets. Sois
» calme...... ne fais plus des yeux jaunes
» comme ça. Je vais écrire à ton père, et de

» la bonne encre; et s'il ne t'envoie pas de » quoi sortir d'ici, j'irai le chercher moi- » même, avec un parapluie à canne. »

Madame Phanor a encore embrassé Adam, et elle est partie. Elle avait tenu sa parole. Bientôt, l'homme de loi, auquel M. Adrien avait remis le soin de terminer les affaires de son fils, avait été voir Adam à Sainte-Pélagie, en lui annonçant que son père s'occupait de payer ses dettes. Enfin, après cinq mois, qui lui ont semblé cinq siècles, ont vient annoncer à l'élève de la nature qu'il est libre.

Adam était assis sur un banc de pierre, dans la cour de la prison, lorsque le concierge vint lui apporter cette heureuse nouvelle.

En apprenant qu'il est en liberté, un feu nouveau brille dans les yeux d'Adam; ses esprits abattus, absorbés par la captivité, semblent renaître à la vie : car la liberté, si précieuse pour tous, était l'existence pour cet homme qui depuis sa naissance n'avait connu aucun obstacle à ses vœux.

Il se lève, saute au cou du concierge un

balbutiant ; « Je suis libre, dites-vous ?....
» je ne suis plus forcé de rester ici !... je
» puis sortir enfin ? — Oui, monsieur, quand
» vous voudrez. — Quand je voudrai !... Ah !
» tout de suite, sur-le-champ !.... Ouvrez-
» moi la porte. — Mais monsieur, vous
» n'avez pas votre chapeau.... votre cra-
» vate, vos... — Je n'ai pas besoin de cha-
» peau pour m'en aller... je vous abandonne
» ce que j'ai ici... ouvrez-moi... — Mais !
» monsieur.... — Ouvrez-moi, s'acrebleu,
» ouvrez-moi... »

Adam est comme un fou, il n'écoute plus rien, et le concierge se hâte de le mettre dehors. L'homme de loi qui est venu délivrer Adam, et qui sort avec lui, espère qu'il s'arrêtera lorsqu'ils seront dans la rue : mais à peine se voit-il hors de la prison que l'homme de la nature se met à courir de toutes ses forces, craignant de ne jamais pouvoir s'éloigner assez vite de Sainte-Pélagie.

Comme, s'il le perdait de vue, il ne saurait plus où le retrouver, L'homme d'af-

faires est obligé de courir après son client, auquel il a des fonds à remettre : mais Adam se souvient des exercices de sa jeunesse, il court vite et long-temps sans se fatiguer.

Il n'en est pas de même de l'homme de loi ; c'est un monsieur d'une cinquantaine d'années, qui depuis long-temps passe les trois quarts de sa vie dans son cabinet ; ses jambes sont bientôt fatiguées de l'exercice forcé que son client lui fait faire ; à chaque instant il voit s'augmenter la distance qui le sépare d'Adam, et c'est en vain qu'il lui crie : « Monsieur..... monsieur.... arrêtez-» vous donc..... écoutez-moi donc.... j'ai à » vous parler. »

Adam n'écoute pas, n'entend rien, et court toujours.

Et voyant un jeune homme pâle, mal habillé, sans chapeau et sa cravate, qui court de toutes ses forces, puis un monsieur d'un extérieur honnête qui essaie de l'atteindre, en criant : « Arrêtez donc! »

les passans ne doutent point que le premier ne soit un voleur.

Ce bruit se répand de bouche en bouche : « C'est un voleur!.... » se disent les curieux; et bientôt quelques-uns courent aussi après Adam; les petits polissons des rues se joignent à ceux qui ont couru les premiers. Adam entend beaucoup de monde courir derrière lui, il distingue enfin les cris : « Arrêtez! Arrêtez! » et il n'en court que plus fort.

Mais quelques hommes, qui viennent du côté opposé, se dévouent pour saisir le voleur; quatre d'entre eux barrent le passage à Adam; d'autres lui mettent la main sur le collet, en s'écriant d'un air de triomphe : « Nous le tenons!.... » Adam se débat et veut taper ceux qui s'opposent à ce qu'il passe, en disant : « Je suis libre....
» je vous dis encore une fois que l'on m'a
» rendu ma liberté, laissez-moi donc en
» user.

» — Il paraît que vous en usez trop bien,
» mon gaillard, » dit un de ceux qui tien-

nent Adam. « Allons! allons au corps-de-
» garde puis en prison. — Comment! vous
» voulez que j'aille encore en prison?... J'en
» sors... — Oh! nous nous en doutions bien.
» C'est donc pour se moquer de moi qu'on
» m'a dit que j'étais libre... mais j'aime
» mieux me faire éreinter que de rentrer en
» prison. »

Et Adam se met à jouer des pieds et des poings. Enfin l'homme de loi parvient à percer la foule. « Voilà votre voleur, mon-
» sieur, » disent les officieux qui ont arrêté Adam. — « Mon voleur! » dit l'homme d'affaires en s'essuyant le front. « Qui dia-
» ble vous a dit que ce jeune homme fût
» un voleur! C'est un prisonnier pour det-
» tes que je viens de faire sortir de Sainte-
» Pélagie. »

Ce n'est pas sans peine que l'on fait comprendre aux badauds qu'ils se sont trompés. Les gens qui jugent sur l'apparence ne veulent jamais avoir tort.

L'homme de loi parvient à retirer Adam des mains de ceux qui voulaient le faire

rentrer en prison. Il s'éloigne avec lui de la foule; mais il passe son bras sous le sien, et le force à marcher sans courir, en lui disant : « Monsieur, si c'est ainsi que » vous usez de votre liberté. vous la per» drez bien vite. — Comment, monsieur, » je ne suis pas le maître de courir dans » les rues si ça me fait plaisir ? — Pardon» nez-moi... mais alors il faudrait être ha» billé décemment; sinon, on vous prendra » pour un fou ou un voleur, et on vous » arrêtera. — Belle f..... liberté que celle » qui m'empêche de jouer des jambes quand » ça me fait plaisir!... Ah! mon père avait » bien raison de se plaindre des hommes... » Me prendre pour un voleur parce que je » cours sans chapeau... Si ça me plaît d'être » sans chapeau?... Si j'aime mieux cela ? si » je veux que mes cheveux voltigent en » liberté ? »

Pendant qu'Adam parlait, le temps s'était mis à l'orage. Bientôt une pluie violente tombe sur l'homme de la nature qui a toujours la tête nue. Cela met fin à sa

déclamation contre les chapeaux, et il accepte la proposition de l'homme d'affaires, qui lui offre de monter dans un fiacre pour se rendre chez lui.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

L'HOMME DE LA NATURE ET L'HOMME POLICÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Le monde de tous les temps.

L'HOMME de loi a remis à Adam douze cents francs de la part de son père, en lui annonçant que c'est le dernier secours qu'il recevra de lui ; il lui a ensuite fait une belle morale pour l'engager à changer de conduite et à retourner dans ses foyers.

Adam a pris l'argent et n'a pas écouté la morale : il songe à se dédommager, au sein

des plaisirs, de ses cinq mois de détention; mais il se promet de ne plus mettre sa signature sur aucun papier; et comme le malheur donne toujours un peu d'expérience, il ne retourne pas au magnifique hôtel de la rue de Rivoli, mais à celui, beaucoup plus modeste, de la rue d'Angoulême.

Adam voudrait aller remercier madame Phanor; elle lui a donné son adresse, mais il l'a perdue. En attendant qu'il rencontre son ancienne amie, il se rend à la demeure de Montgry; le petit-maître a changé de logement, et l'on ignore où il est allé demeurer.

Adam ne croit pas à tout ce que madame Phanor lui a dit sur le compte de Montgry, et il voudrait le retrouver. « Il ne doit » pas être toujours sans argent, se dit-il; » il faudra qu'il m'en donne, à son tour. » Avec mes douze cents francs je n'irai pas » loin, quoique je ne fasse plus de cadeaux » au beau sexe. Ce sont ces diables de re- » pas qui ruinent!... Mais j'y songe... tous » ces bons amis, que je régalais avant d'al-

» ler en prison, me répétaient sans cesse :
» Venez donc dîner, venez donc déjeûner
» avec nous : votre couvert est toujours
» mis, vous nous ferez plaisir. Parbleu ! il
» me semble que voilà le moment de leur
» faire plaisir; et en allant tous les jours
» déjeûner chez l'un, dîner chez l'autre,
» je n'aurai rien à dépenser. Dès demain
» je vais vivre comme cela. »

Adam ne songe pas que sa mise n'est plus élégante, que son habit est râpé, sale et usé; que son pantalon n'a pas la coupe à la mode. Il n'a plus la garde-robe brillante de la rue de Rivoli; elle a été vendue pour payer une partie de ce qu'il devait à son hôtel. Depuis qu'il est libre, Adam ne s'est point occupé de sa mise; il croit qu'il vaut mieux garder son argent pour manger et se divertir, et que la toilette n'est pas une chose essentielle. Madame Phanor a raison : son naturel l'empêche d'y bien voir.

Adam se présente donc avec confiance chez une de ses brillantes connaissances;

un valet fait une légère grimace en le toisant; sans remarquer cela, Adam pénètre dans l'appartement, et se jette dans un fauteuil, avec autant de familiarité que lorsqu'il était l'amphytrion.

Le monsieur chez lequel il agit ainsi l'examine avec surprise, mais lui dit d'un air assez gracieux : « C'est vous, monsieur » Adam! On m'avait assuré que vous étiez » en prison... Je suis enchanté que cela ne » soit point!...

» — J'y ai été cinq mois, c'est bien assez. Savez-vous ce que je viens faire chez » vous?.... — Non, en vérité. — Je viens » vous demander à déjeûner. — Ah! vous » venez.... — Oui; je me suis rappelé vos » invitations; oh! maintenant j'en profiterai. Je viendrai souvent... deux ou trois » fois par semaine... peut-être plus! C'est » selon... »

Le monsieur a froncé le sourcil, et le bout de son nez est devenu blanc. Cependant il s'efforce encore de sourire en répondant : « Vous me ferez grand plaisir...

» C'est fort aimable de votre part.... Mais
» nous ne commencerons pas à déjeûner
» ensemble aujourd'hui, car je déjeûne en
» ville, on m'attend, et je vais sortir. —
» Ah!.... Alors ce sera pour demain. —
» Oui.... Oh! demain très-volontiers. — En
» ce cas, adieu. Je vais déjeûner chez un
» autre ami. »

Adam sort, et le monsieur, après l'avoir reconduit, dit à son domestique : « Prévenez le portier pour qu'il ne laisse plus monter ce malôtru qui vient sans façon s'installer chez moi ; qu'il me dise toujours à la campagne. »

Adam va chez une autre personne, et y déclare aussi franchement le but de sa visite et ses intentions pour l'avenir. Là on fait semblant d'avoir déjeûné, et d'être désolé de ne pouvoir plus rien lui offrir. En le reconduisant, on donne les mêmes ordres au domestique.

Adam ne se décourage pas : il va chez un troisième ami : celui-là se dit malade et au régime de la tisane. Chez un quatrième,

on est obligé de sortir pour affaire majeure. Le cinquième lui répond : « Je ne » déjeûne jamais ; je ne fais qu'un repas » par jour, c'est le dîner. — En ce cas, dit » Adam, je viendrai dîner. Mais sacre- » bleu ! c'est ennuyant, cela ; il faut pour- » tant que je déjeûne... Allons ! pour au- » jourd'hui je me paierai encore ce re- » pas-là. »

Adam se décide à se donner lui-même à déjeûner. A l'heure du dîner il espère être plus heureux, et il se met en course de bonne heure, pour ne pas trouver encore les gens au moment de leur digestion.

Il se rend d'abord chez l'ami qui lui a dit qu'il ne faisait qu'un repas par jour. Mais l'ami est parti pour la campagne ; on ne sait pas quand il reviendra.

« Tiens ! il va à la campagne en hiver... » et il ne m'en a rien dit ce matin, mur- » mure Adam. Il me semble que ce n'est » pas très-honnête..... Ah ça ! est-ce que » Phanor m'aurait dit vrai ?.... est-ce que » dans le monde on se ferait continuelle-

» ment des complimens dont on ne pense
» pas un mot, et des offres de services
» qu'on ne veut pas tenir ?... »

Adam se présente dans une autre maison en annonçant, avec sa bonhomie ordinaire, qu'il vient dîner, et qu'il viendra souvent. On se regarde, on chuchote, on se fait des mines, et on lui dit enfin d'un ton glacial : « Nous avons dîné, et toute la semaine
» nous dînons dehors.

» — Vous avez déjà dîné! s'écrie Adam.
» Vous avez donc changé vos heures d'ha-
» bitude ? — Nous n'avons pas d'heure. —
» Cependant, quand vous dîniez avec moi,
» ce n'était jamais avant cinq heures ! —
» Autres temps, autres soins... — Autres
» soins... Est-ce que vous avez d'autres
» estomacs aussi ?.... Mais écoutez, je suis
» sans façon, moi : puisque vous avez
» dîné, je dînerai seul... Faites-moi ser-
» vir ce qui est resté, je m'en accommo-
» derai. »

On se regarde de nouveau; on trouve la proposition non-seulement inconvenante,

mais encore très-impertinente ; la maîtresse de la maison court dire à sa cuisinière : « Fermez bien la porte de votre cuisine, » jusqu'à ce que ce manant qui vient d'ar- » river soit parti ; il serait homme à nous » prendre de force notre dîner. »

Pendant que madame fait barricader cuisine et office, monsieur répond à Adam en se pinçant le nez et les lèvres : « Nous n'a- » vons pas pour habitude, monsieur, de » faire manger nos restes aux personnes » que *nous invitons* à dîner avec nous ; et » quant à celles que *nous n'invitons pas*, » il est beaucoup plus convenable qu'elles » dînent ailleurs...

» — Ça veut dire que vous n'avez rien » à me donner, n'est-ce pas ? dit Adam en » prenant son chapeau. — Mais..... mon- » sieur.... il me semble..... qu'avec de l'usage » on doit...... — Mais, mais... Pas tant de » phrases ! Je ne vous demande pas de » l'usage, je vous demande à dîner. Vous » n'avez rien à me donner ?.... Bonjour. »

Adam se remet en course. Mais il hoche-

la tête et se dit : « Ça va mal !.... ça se » gâte.... Je crois que tous ces drôles-là se » sont moqués de moi quand ils m'ont » offert leur table : et pourtant, moi, c'est » de bon cœur que je leur ai bien souvent » donné d'excellens dîners !... »

Adam veut essayer encore de l'amitié des gens du monde. Il se rend chez un beau parleur qui était souvent de ses parties avec Montgry, et qui était un de ceux qui admiraient le plus le charmant naturel d'Adam.

« M. Belleprose va se mettre à table, » dit le domestique en cherchant à empêcher que l'homme de la nature ne pénètre chez son maître. — « Il va se mettre à ta» ble, s'écrie Adam : ah ! pardieu ! c'est » bien heureux !... au moins en voilà un » que je ne manquerai pas. » Et, repoussant le valet, Adam entre brusquement dans la salle à manger, où il trouve en effet son ami Belleprose qui est assis devant un couvert élégant et qui s'apprête à se servir du potage.

Adam commence par prendre une chaise et se placer à table en face de M. Belleprose, puis il lui dit :

« Mon cher ami, je viens dîner avec » vous... J'arrive au beau moment, puis» que vous alliez commencer...

» — Oui, ma foi ! Allons, mon cher, » placez-vous là... Germain, un couvert, » vite, un couvert pour M. Adam Rémon» ville. »

M. Belleprose a donné cet ordre d'une manière fort aimable. Adam se dit : « A » la bonne heure ! au moins en voilà un » qui ne m'a pas trompé, et qui est de » bon cœur... »

Mais, tout en mangeant le potage, M. Belleprose examine Adam, et lui dit : « Mon cher, d'où vient que vous, jadis » si élégant, négligiez autant votre toi» lette ? d'honneur, si je ne vous connaissais » pas, je vous prendrais pour un échappé » de prison.

» — Vous ne vous tromperiez pas ;... je » viens de prison en effet. Vous ne saviez

» pas cela?... — Non, ma foi! J'arrive de
» la terre de la belle Henriette, où j'ai
» passé quatre mois. — Et moi, j'arrive de
» Sainte-Pélagie, où j'en ai passé cinq. —
» Vous aviez donc des dettes? — Comme
» vous dites. — Vous les avez payées, puis-
» que vous êtes libre? — C'est mon père
» qui les a payées. Je suis libre; mais mon
» cher père m'a fait prévenir qu'il ne paie-
» rait plus rien pour moi; c'est pour cela
» que, voulant économiser, je me mets
» sur le pied de dîner en ville, de déjeûner
» en ville... Je souperais même en ville, si
» c'était possible. Figurez-vous que, depuis
» ce matin, je cours pour cela. Eh bien!
» croiriez-vous que vous êtes le seul chez
» qui j'aie pu attraper à dîner? les autres
» m'ont dit des choses!..... des raisons!.....
» qui n'avaient ni queue ni tête!.... Mais
» qu'ils aillent au diable! c'est chez vous
» que je dînerai. Vous êtes un bon enfant,
» un bon garçon, vous; aussi je viendrai
» tous les jours vous tenir compagnie aux
» heures des repas... »

Pendant qu'Adam parlait, il s'opérait un grand changement dans la physionomie de M. Belleprose : ses sourcils se fronçaient, son front se rembrunissait, son regard perdait son expression aimable pour en prendre une inquiète et embarrassée. Le moindre observateur aurait remarqué ce changement; mais Adam n'est nullement observateur. Dans ce moment, d'ailleurs, il ne s'occupe que de son potage; et comme il voit que son ami ne lui en offre pas de nouveau, il en prend lui-même une seconde assiettée.

Tout à coup M. Belleprose se lève et quitte la table comme frappé d'une idée subite.

« Où donc allez-vous? » lui crie Adam. Mais on ne lui répond pas. Après avoir fini son potage, celui-ci appelle encore, en disant : « Eh bien! vous me laissez seul......
» Envoyez-moi du vin au moins..... Ça me
» fera prendre patience. »

M. Belleprose revient au bout de dix minutes, et va se remettre à table, en s'es-

suyant la bouche. « Mille pardons ! dit-il ;
» j'avais quelques ordres à donner..... une
» lettre pressée à écrire.... Maintenant je
» suis tout à vous.... — Ah ! tant mieux.
» Mais faites-nous donc apporter à boire....
» — Comment !... Est-ce que la carafe n'est
» pas là ?...... — La carafe !..... Est-ce que
» vous buvez du vin dans une carafe ? —
» Mon ami, je ne bois pas de vin, moi ;
» jamais de vin... De l'eau, toujours de
» l'eau c'est plus sain et plus tonique. —
» Que diable me contez-vous là !..... J'ai
» assez souvent dîné avec vous, je vous ai
» vu boire du vin... et très-joliment ; je me
« rappelle même que vous étiez grand ama-
» teur !...... — Oh ! je ne vous dis pas que
» je ne sois pas amateur ; je l'aime toujours,
» mais je n'en bois plus. Vous n'en trou-
» verez jamais chez moi ; depuis mon in-
» flammation de poitrine, il m'est défendu.
» — Ah ! vous avez été enflammé ? C'est
fâcheux. »

Adam ne dit plus rien, mais il fronce le sourcil. Au bout d'un moment, le domes-

tique vient enlever le potage, et apporte un morceau de bœuf gros comme un œuf et sec comme du parchemin, qu'il place avec un grand sérieux sur la table.

M. Belleprose coupe une tranche de son bœuf et la présente à Adam; celui-ci repousse l'assiette en disant :

« Je n'aime pas le bouilli; chez mon père » je n'en mangeais jamais : celui-ci me fait » l'effet d'une semelle de soulier. Qu'est-ce » que vous avez pour dîner après cela?

» — Ma foi! mon cher ami.... je n'ai pas » autre chose..... C'est là mon ordinaire; » depuis mon inflammation, je suis réglé » comme un papier de musique....

» — Vous dînez avec de la soupe et ce » petit rogaton de bouilli? — On ne dit pas » bouilli, on dit bœuf... — Bœuf.... bœuf!.. » Et il n'y aurait pas de quoi nourrir un » chat!... — Je me contente de cette table » frugale, je m'en trouve même très-bien...

— Et quand vous veniez dîner avec moi, » vous étiez le plus gourmand de la com- » pagnie!... Il vous fallait les mets les plus

» friands, les plus recherchés. — C'est
» justement l'abus que j'en faisais qui m'a
» rendu malade; je préfère une nourriture
» moins épicée et plus saine... Le potage,
» le bœuf, et une pomme cuite; je ne sors
» pas de là. — Ah! vous ne sortez pas de
» là! Et c'est tout ce que vous contez offrir
» à un ami qui vous a cent fois bourré de
» truffes et enivré de champagne. — On
» ne s'enivre jamais chez moi! — Mon-
» sieur Belleprose! — Monsieur Adam Ré-
» monville? — Vous êtes un ladre, un fesse-
» mathieu, et vous vous conduisez comme
» un cuistre!... — Monsieur..... voilà des
» propos bien inconvenans; et si je n'étais
» pas chez moi.... — Oh! je vous les dirais
» dehors la même chose!..... Vous croyez
» que je ne devine pas votre vilenie!......
» C'est de peur que je ne revienne dîner
» chez vous, que vous me traitez ainsi.....
» Mais tranquillisez-vous!..... j'ai assez de
» vous et de votre table. Je suis franc et de
» bon cœur, moi; je n'aime pas les gens à
» deux faces. Tenez, voilà votre bœuf!....

» Mettez-le dans vos bottes : ça vous garan-
» tira de l'humidité. »

Et Adam lance le petit morceau honteux au visage de M. Belleprose. Celui-ci devient pourpre, il ferme les poings, il a l'air de vouloir sauter aux yeux d'Adam : mais cependant il ne bouge pas de sa place, et laisse l'homme de la nature sortir tranquillement de chez lui.

« Phanor avait raison ! » se dit Adam en allant dîner chez un traiteur. « Les hom-
» mes ne disent pas du tout ce qu'ils pen-
» sent...... Ils mentent comme des charla-
» tans..... Et souvent pour le plaisir de
» mentir..... ou par habitude peut-être.
» Quelle nécessité de m'accabler d'invita-
» tions quand je n'avais pas le temps de
» les accepter, pour me tourner le dos
» quand je veux bien y répondre ? Je com-
» mence à concevoir que c'est une sottise
» de dépenser son argent pour amuser les
» autres. A la vérité, je me suis amusé
» aussi, et on ne peut guère s'amuser seul.
» Il y a des gens que la musique, que la

» peinture amusent; moi, je n'y connais » rien.... D'autres font des vers... des chan- » sons... Je ne comprends rien à tout cela. » Mon père m'a élevé pour que je ne fasse » que mes volontés, et il se fâche de ce que » je les fais... Mon père n'a pas le sens com- » mun; si je retourne jamais chez nous, » je lui ferai bien voir qu'il est dans son » tort. »

Adam ne va plus chez ses anciennes connaissances; il continue de manger à ses frais; il trouve que c'est le meilleur moyen de manger à sa volonté, à son appétit; il a raison : le morceau de pain que nous achetons a meilleur goût qu'un mets délicat qu'on nous servirait d'un air dédaigneux. Les parasites ne sont pas de cet avis; mais ces gens-là n'ont ni cœur, ni ame, ni fierté ; ils n'ont que de l'estomac.

Adam voit chaque jour ses fonds diminuer. Il sait qu'il ne doit plus compter sur M. Moïse; d'ailleurs, il est bien décidé à ne plus mettre son nom sur des lettres de change. L'homme de la nature aime sa li-

berté. Mais comment vivre à Paris? Et pourtant il ne peut se décider à retourner chez son père; la maison paternelle lui semble devoir être maintenant un séjour fort ennuyeux : depuis qu'il habite Paris, les plaisirs champêtres n'ont plus d'attraits pour lui.

« Si je pouvais rencontrer Montgry, se » dit Adam, je suis persuadé qu'il m'ai» derait; je l'ai aidé assez souvent, moi!... » Il puisait dans ma bourse comme dans la » sienne, en me disant : Mon ami, entre » nous tout doit être commun. D'après » cela, il me semble que je devrais main» tenant prendre dans sa caisse sans comp» ter. »

Un soir, Adam voit enfin ses désirs satisfaits; en se promenant au Palais-Royal, il aperçoit Montgry, toujours élégant, brillant, parfumé et mis à la dernière mode. Adam court après lui, et lui prend le bras, en s'écriant : « Je te retrouve enfin; ce » n'est pas malheureux !... »

Le petit-maître fait un mouvement ré-

trograde et pâlit; mais il se remet presque aussitôt, et répond en reprenant son air aimable :

« Comment; c'est vous, mon cher Adam?
» Ah! pardon, je ne vous avais pas re-
» connu d'abord .... Je suis tellement dis-
» trait.... — Moi, je t'ai reconnu tout de
» suite.... Il y a long-temps que je te cher-
» che.... — Passons dans le jardin, nous y
» causerons plus à notre aise. »

Adam entre avec Montgry dans le jardin, où il fait nuit, il continue de tenir le bras du petit-maître. — « Mon ami, depuis que
» je ne t'ai vu, j'ai été cinq mois en pri-
» son.... — Se pourrait-il! Ah! mon Dieu!
» je n'ai pas su cela: j'aurais été vous y
» voir tous les jours! .... — C'est ce que j'ai
» pensé... Sans cette pauvre Phanor, je
» crois que j'y serais encore...... C'est ce
» vieux scélérat de Moïse qui m'a joué ce
» tour-là, en me disant que ce n'était
» qu'une formalité, que je m'amuserais
» beaucoup en prison!... — Ce vieil usu-
» rier m'a aussi ruiné, volé indignement!...

» — Il t'a ruiné? — Eh mon dieu, oui!
» C'est un infâme!.... un fripon qui m'a
» mis dedans! — Il me semble plutôt que
» c'est moi qu'il a mis dedans... — Enfin,
» votre père a payé? — Oui. — Alors vous
» pouvez recommencer à vous divertir? —
» Non, parce que mon père a dit qu'il ne
» paierait plus...... — Eh! mon cher! les
» pères disent cela, et ils paient toujours.
» — Mais, comme je n'entends pas retour-
» ner en prison, je ne veux plus signer de
» billets, et on ne veux pas me prêter sur
» ma parole; conçois-tu cela, toi? — Oh
» je le conçois parfaitement. — Écoute: tu
» t'amuses, toi; tu vas avoir la complai-
» sance de m'amuser; je t'ai procuré des
» plaisirs tant que j'ai pu; c'est à ton tour:
» tout était commun entre nous; ça doit
» toujours être la même chose. A dater
» d'aujourd'hui, je puise dans ta bourse, et
» j'espère que ça te fera plaisir. »

Montgry part d'un éclat de rire, et cet accès de gaîté dure fort long-temps. Adam, impatienté, lui quitte le bras en s'écriant:

» Pourquoi ris-tu ?.... Je n'aime pas qu'on
» me rie au nez, sans que je sache pour-
» quoi.

» — Pardon, mon cher, mais.... Ah! ah!
» ah!.. Vous êtes vraiment si drôle... Ah! ah!
» ah!..... — Je suis si drôle ? — Je veux dire
» si naïf... D'honneur, vous êtes bien l'hom-
» me de la nature!.. — Eh bien! après,..
» quand je serais l'homme de la nature...
» Est-ce que nous n'en sommes pas tous, de
» la nature ? Est-ce que tu as été pétri dans
» un mortier avec du miel et du sucre, toi ?
» —Non, mon cher! mais je veux dire par
» là que vous êtes en arrière; que vous
» n'entendez pas du tout la vie de Paris.
» Vous croyez à tout ce qu'on dit, à tout ce
» qu'on promet!... C'est un échange de com-
» plimens qui n'engage à rien.... — Moi,
» c'est un échange d'argent que je demande
» à présent. — Mon ami, est-ce qu'on re-
» vient sur le passé ?... Vous avez eu de l'or :
» vous vous êtes amusé, on s'est amusé
» avec vous;... c'est tout simple. Vous n'en
» avez plus : on s'amuse sans vous; eh,

» mon dieu!... c'est l'histoire de tout le » monde.

» — Je ne veux pas que ce soit mon his- » toire. — Vous ne referez pas les hommes, » mon cher! — Non, mais je donnerai des » coups de poings à ceux qui me feront » des sottises, comme j'ai fait à ce polisson » de Belleprose qui voulait me faire dîner » avec de l'eau et de la savate. — Mon cher, » des coups de poings ne sont pas des rai- » sons; et c'est d'ailleurs de très-mauvais » genre. Mais écoutez : Je vous aime,... je » vous aime beaucoup... Je ne ferai pas » maintenant comme ceux qui vous ont » tourné le dos, parce que vous n'avez plus » rien. Fi donc! Je veux vous former,.... » vous dresser... Je sais qu'il y a de l'étoffe » chez vous; et, loin de vous abandonner, » je veux vous mettre en état de faire bientôt » une figure encore plus brillante qu'autre- » fois!

» — Ah! à la bonne heure! c'est parler » cela! Je t'avais bien jugé... Que je t'em- » brasse!... »

Montgry se dégage, non sans peine, des bras d'Adam, et lui dit : « J'ai affaire à la » Chaussée-d'Antin, rue de Clichy. Venez » avec moi jusque-là. En route, je vous » instruirai de mes intentions. »

On se met en marche. Adam est tout oreille, et Mongry reprend son discours.

« Mon cher Adam, vous ne connaissez » rien à la société ; vous avez quitté le giron » maternel sans rien savoir; vous avez » dépensé votre argent avec les autres : c'est » dans l'ordre. Maintenant il s'agit de » prendre rang parmi ceux qui s'amusent » aux dépens des autres; après avoir été » dupe il faut devenir adroit... — J'ai donc » été dupe, moi ? — On appelle dupes ceux » qui traitent, et adroits ceux qui se font » traiter... Comprenez-vous ? — Je com- » prends que je n'ai pas pu me faire trai- » ter, puisque personne n'a voulu me » donner à déjeûner ni à dîner. — Mais, » mon cher, il ne faut pas prendre les » choses à la lettre : on se fait traiter en » gagnant adroitement l'argent des novi-

» ces... — Comment veux-tu que je gagne
» de l'argent ? je ne sais rien faire. — Vous
» en saurez bientôt assez. Vous n'êtes pas
» très-fort au jeu, c'est vrai, mais votre
» air franc, rond, vous servira à merveille,
» en éloignant tout soupçon de malice....
» — Ha ça ! je ne comprends pas du tout.
» Vous voulez me donner de la malice ? —
» Je veux vous rendre heureux au jeu. —
» Comment voulez-vous que j'y sois heu-
» reux, si le sort m'est contraire ? — Le
» sort !... Le sort est un mot que ne con-
» naissent pas les gens adroits... Je vous
» apprendrai à corriger le sort, à le maî-
» triser ; enfin, par différens moyens, à
» gagner toujours vos adversaires. Compre-
» nez-vous à présent ? »

Adam s'est arrêté : ils sont rue Saint-Lazare ; mais il y a près d'eux une boutique ouverte : il se remet à marcher, en disant : « Oui, je comprends, je vous le prouverai
» tout à l'heure... Vous voulez m'appren-
» dre à tricher au jeu... à voler l'argent
» des personnes avec qui je jouerai. — Fi

» donc mon cher! ce n'est pas voler; c'est
» corriger la fortune... c'est faire ressource
» de ses talens et de son industrie. — Ah!
» c'est une industrie ? — Tout comme une
» autre. Tant pis pour ceux qui ne savent
» pas s'en garantir.... Il faut que les sots
» paient leur dette aux gens d'esprit. —
» Comme ça, lorsque j'ai joué avec vous et
» vos amis, on a fait de l'industrie avec moi.
» — Eh! mais, mon cher, c'était dans
» l'ordre. »

On est arrivé dans un endroit fort sombre de la rue de Clichy.

Adam s'arrête de nouveau devant Montgry; il commence par lui appliquer deux soufflets vigoureux; puis lui prend fortement l'oreille, en lui disant : « Ah! gredin,
» après m'avoir volé, tu veux me faire voleur... — Mon cher Adam... vous n'entendez pas... je... — Tu es un drôle, un
» misérable... Si tu en valais la peine, je
» t'assommerais; mais je veux bien te lâcher, à condition que tu me donneras
» ta bourse en restitution de ce que tu

» m'as emprunté et volé : ce sera toujours
» autant de rattrapé. — Monsieur, je vais
» crier à la garde, à l'assassin... — Et moi,
» je vais t'appliquer du mauvais genre. —
» Aïe!.... aïe!.... — Allons, vite un à-
» compte... — C'est une horreur... une...
» Aïe!... aïe... Tenez, voilà vingt louis...
» — Ce n'est pas le demi-quart de ce que tu
» me dois, mais c'est égal. A présent ton ha-
» bit... Tu auras le mien en échange... -
» Ah! par exemple... — Et ton chapeau... —
» C'est une infamie... c'est un cas penda-
» ble.... Aïe!... aïe!... — Dépêchons, ou je
» cogne! »

Montgry se décide à donner son bel habit et son chapeau; Adam lui jette au nez sa vieille défroque; il passe le frac neuf, met sur la tête le chapeau à la mode, puis s'éloigne du petit-maître, en lui criant : Tu
» es bien heureux que je te fasse grâce du
» reste. »

CHAPITRE II.

Secondes amours.

Edmond est à Paris : il a repris le cours de ses occupations. La visite qu'il a faite à ses parens a beaucoup diminué le chagrin qu'il éprouvait de la trahison d'Agathe, et lorsqu'il revient à Paris, le souvenir de sa première maîtresse ne lui cause plus qu'un vague sentiment de regret, où l'amour-propre est peut-être pour beaucoup plus que l'amour.

Edmond est joli garçon ; sa tournure est distinguée sans avoir rien qui dénote de la fatuité; il s'exprime avec grâce, il est aimable et modeste : il doit trouver facilement des occasions qui lui feront perdre entiè-

rement le souvenir de sa perfide; et quoique Edmond se livre avec ardeur au travail, quoique sa conduite ne mérite que des éloges, cela ne veut pas dire qu'il évite les occasions de se distraire de son premier amour.

Faut d'la sagesse : pas trop n'en faut;
L'excès en tout est un défaut.

Plusieurs mois se sont écoulés. Le banquier chez lequel Edmond travaille est de plus en plus satisfait de son jeune commis. Connaissant la famille d'Edmond, il ne donne pas un bal, pas une soirée sans que le jeune homme y soit invité. Dans ces réunions brillantes, mais, choisies, Edmond se forme aux manières du grand monde, à cette politesse de bon ton, à cette aisance de la bonne société. Là il cause avec des dames aimables, spirituelles; il y a toujours quelque chose à gagner dans la conversation d'une femme de bonne compagnie; Edmond le sent maintenant, car, loin de gagner avec Agathe, il avait beaucoup perdu.

Plusieurs fois, quoique sans l'avoir cherché, Edmond a eu l'occasion de faire connaître ses talens. On a fait de la musique; il a tenu le piano, ou accompagné une dame sur le violon; quelquefois sa voix douce et juste s'est mêlée à celle plus mâle de quelque amateur. « Ce jeune homme a » tous les talens! disent les dames. — Et » c'est un excellent sujet, ajoute le maître » de la maison; il est fort instruit, parle plu» sieurs langues, et comprend très-bien les » affaires. »

Alors tous les yeux se portent sur Edmond, qui tient les siens baissés et fait semblant de ne pas entendre; mais en secret son cœur bat de plaisir, et il se dit : « O mon père!.... combien je vous remer» cie des soins que vous avez donnés à mon » éducation! C'est à vous que je suis re» devable du bonheur que je goûte en ce » moment! »

A une grand soirée que donne le banquier, on annonce le général Desparmont et sa fille, et l'on voit entrer dans le salon

un homme d'une cinquantaine d'années, d'une figure agréable quoique un peu sévère, et une jeune personne fort jolie qui peut avoir seize ans.

Le général et la fille arrivaient d'une campagne éloignée; c'était la première fois de l'hiver qu'ils venaient aux soirées du banquier. Edmond ne les avait donc pas encore vus. Ses yeux se sont arrêtés sur mademoiselle Desparmont : il l'examine, la détaille avec cette curiosité qu'un jeune homme ressent à l'aspect d'une jolie personne. Edmond voit beaucoup de jolies femmes dans la société : il n'en a pas encore rencontré une qui lui ait paru réunir autant de grâces que la fille du général. Ce qui n'était que simple curiosité est déjà devenu un attrait irrésistible; il ne peut plus porter ses regards d'un autre côté, il ne voit plus dans le salon qu'une seule femme.

Edmond s'est placé dans un coin du salon; là, sans être obligé de causer, d'être galant, il peut tout à son aise contempler la jolie demoiselle; mais il prête l'oreille

lorsqu'on dit près de lui : « Voilà le gé-
» néral avec sa fille ; mademoiselle Céline.
» Elle est fort bien, cette jeune personne ;
» on la dit aussi douce, aussi bonne que
» jolie. »

Edmond regarde la dame qui vient de dire cela ; il la remercierait presque, quoiqu'il ne sache pas pourquoi. Mais une autre dame lui répond : « Le général est fou
» de sa fille !.... C'est naturel ; il n'a qu'elle
» d'enfant, et sa femme est morte il y a
» cinq ou six ans. Cette jeune personne
» fera un fort bon parti : elle aura au moins
» trente mille francs de rente en se ma-
» riant. »

Edmond n'éprouve plus autant de plaisir ; son cœur se serre, et il détourne pendant un moment ses regards de dessus la fille du général. Mais bientôt il ne peut résister au désir de regarder ces yeux bleus, si grands et si doux ; cette bouche aimable, dont le sourire est si vrai, le parler si timide ; et ce front noble que couvrent sans le cacher, de beaux cheveux blonds cen-

drés. Edmond admire jusqu'au moindre mouvement de mademoiselle Céline. Dès qu'une femme nous plaît, tout en elle nous paraît charmant, et la fille du général avait sur-le-champ captivé le cœur du jeune homme.

Edmond était resté dans son petit coin ; il ne s'occupait pas du reste de la société, et il espérait qu'on ne le remarquerait point ; mais on va faire de la musique, et on a besoin de lui au piano. Edmond voudrait en ce moment avoir un talent supérieur ; mais, au lieu de se distinguer, il ne peut pas faire aller ses doigts ; il ne voit plus ses notes, il passe des mesures. On rit, les dames le plaisantent sur ses distractions. Son trouble, son embarras, augmentent lorsqu'on amène la jolie Céline près du piano. Elle va chanter, et c'est Edmond qui doit l'accompagner ; il ne sait plus où il en est : heureusement on fait beaucoup plus attention à la chanteuse qu'à l'accompagnateur. La fille du général chante bien : on l'applaudit, et on ne remarque point les accords barbares que fait le jeune homme.

La danse succède bientôt à la musique ; Edmond attend pour danser que la fille du général ne soit pas engagée. Enfin, il est son cavalier, il peut toucher sa main et lui adresser quelques mots. Edmond n'est pas assez audacieux pour faire sur-le-champ une déclaration d'amour ; d'ailleurs, il sait que ce n'est pas avec une jeune personne bien élevée que l'on mène l'amour aussi vite. Mais il a causé avec Céline ; ses yeux ont rencontré les siens : c'est déjà quelque chose pour un amoureux.

Cette soirée a fini bien vite pour Edmond ; il en attend avec impatience une autre où il espère revoir Céline. Mais l'amour ne lui fait pas négliger son travail : il redouble de zèle pour continuer de mériter les marques de distinction flatteuses qu'il reçoit de son chef.

L'occasion de se retrouver avec la fille du général Desparmont ne tarde pas à se présenter. Elle est bientôt suivie de plusieurs autres, car Edmond reçoit des invitations de tous côtés. Le talent est toujours recher-

ché, mais bien plus encore lorsqu'il est modeste. Edmond a pris sa revanche, il a fait plus d'une fois la musique avec Céline; il n'est plus un étranger pour elle. Le général lui-même remarque Edmond, que ses talens agréables font rechercher partout; et l'éloge qu'en fait le banquier chez lequel il travaille, décide le général à engager le jeune Rémonville à venir aussi à ses réunions.

Edmond est dans le ravissement d'être engagé par le général. Cependant à ces transports de joie succèdent parfois des momens de tristesse. Il pense que Céline est trop riche pour qu'il puisse jamais espérer l'obtenir.

Malgré cela, Edmond continue de faire ce qu'il peut pour lui plaire, et surtout pour la mériter. En songeant à Céline, ce qu'il fait toute la journée, il pense que, cette fois, ses parens ne blâmeraient pas son choix, et son plus ardent désir serait qu'ils pussent voir la fille du général.

Edmond revenait un jour de son bu-

reau, tout préoccupé de ses amours, lorsqu'un homme l'arrête en lui disant : « Est-» ce que tu ne me reconnais pas non plus, » toi ? »

Edmond lève les yeux : il voit devant lui Adam, non plus brillant et tel qu'il était rue de Rivoli, mais sale, défait sans tenue, et vieilli avant le temps. Edmond avait totalement oublié son cousin, que d'ailleurs il avait peu fréquenté à Paris. Son aspect subit, les changemens qu'il remarque dans sa personne, lui font éprouver une sensation pénible. Il lui tend la main.

« — C'est toi, Adam !.... Mon pauvre » Adam !... Comme tu es changé.... Est-ce » que tu as été malade !....

» — Non.... Ce n'est pas moi, c'est ma » bourse qui est malade. Mais je vois avec » plaisir que tu me reconnais, au moins.... » En effet, je suis un peu changé... Toi » aussi, tu es changé, mais en beau, depuis » que nous ne nous sommes vus.... te rap-» pelles-tu ?... à mon hôtel...

» — Oui, je me souviens aussi que tu » m'as plusieurs fois obligé et de bien bon » cœur. Viens avec moi, Adam, viens, il me » sera doux de t'être utile à mon tour.

» — Ah! bravo! c'est parler, cela.... Eh » ben! regarde comme on se trompe : je » te croyais un sournois, parce que tu es » un savant; et j'avais confiance entière » dans Montgry, Ah! Phanor a raison, je » suis d'un naturel bien bête! Ce coquin » de Montgry, qui voulait m'apprendre à » escroquer le monde au jeu!..... Tiens, » c'est son habit et son chapeau que j'ai » là.... Ils ne sont déjà plus propres.... J'ai » rattrapé un peu de son argent aussi; mais » je l'ai dépensé.... Je vais te conter tout » cela. »

Adam suit Edmond à sa demeure, en lui racontant toutes ses aventures. Quand il en est à sa dernière scène avec Montgry, Edmond lui dit : « Tu as eu tort d'agir » ainsi, Adam; on ne doit pas se faire jus- » tice soi-même. — Et qui voulais-tu donc » qui me la fît? — On s'adresse aux gens

» de loi. — C'est ça.... j'aurais dit à Mont-
» gry, tu ne veux pas me rendre mon ar-
» argent : eh ben ! attends-moi là; je vais
» chercher la justice pour te faire payer;
» il m'aurait attendu aussi, va, il n'a eu
» que ce qu'il méritait. Mais maintenant
» me voilà de nouveau sans le sou!... Et
» mon père qui devient entêté comme une
» mule!... qui ne m'envoie plus rien! n'est-
» ce pas indigne de sa part ?....—Adam!
» on ne doit pas parler ainsi de ses pa-
» rens!....—Ah! est-ce que tu vas aussi me
» faire des phrases, de la morale, toi!
» alors, bonjour... Je n'aime pas les remon-
» trances.... »

Adam s'éloignait déjà; Edmond court à lui, le retient et le ramène, en lui disant : « Tu as toujours une mauvaise tête!... Mais
» ne te fâche pas; je n'ai jamais eu l'inten-
» tion de te faire des remontrances, et en
» t'obligeant aujourd'hui je ne me croirai
» pas encore quitte avec toi. — A la bonne
» heure, c'est que, vois-tu, dans le com-
» mencement de mon séjour à Paris, tout

» le monde me trouvait aimable, drôle, ori-
» rignal!.... A présent, chacun se permet de
» trouver que je ne connais pas les usages,
» et cela m'ennuie. »

On arrive chez Edmond; il prend dans son secrétaire un billet de cinq cents francs, et le présente à son cousin en lui disant: « Tiens, mon cher Adam, accepte cela. Mon
» seul regret est de ne pouvoir t'offrir plus;
» mais je n'ai pas de bien forts appointe-
» mens, et dans le monde où je vais, il faut
» de la toilette;.... on est forcé à quelques
» dépenses : je n'ai encore pu mettre que
» cela de côté.

» — Donne, mon ami. Oh! je ne t'en
» veux pas!.... J'accepte de bon cœur ce
» qu'on m'offre de même.... D'ailleurs, j'es-
» père pouvoir te rendre... Le cher papa ne
» sera pas toujours cruel. A la vérité, je
» ne lui écris pas.... parce que je ne sais pas
» tourner une lettre; mais il doit savoir,
» lui, que je ne suis pas un gaillard à vivre
» douze ans avec douze cents francs!.... Il
» a y longtemps que je serais sec comme

» un coucou si je n'avais pas fait regor-
» ger Montgry.... et quelques autres bons
» amis du temps de ma fortune. Tous ces
» gaillards-là, auxquels j'avais prêté de
» l'argent comme à des frères, ne vou-
» laient plus même me reconnaître, ou
» refusaient de me donner la main... Quand
» j'ai vu ça, je me suis dit : Attendez, mes
» chers amis, je vous forcerai bien à me voir
» et à vous souvenir de moi. Et toutes les
» fois que je rencontrais un de mes débi-
» teurs de ce genre-là, je l'abordais à coups
» de pieds et à coups de poings.... Oh! cela
» m'a attiré quelques scènes au corps-de-
» garde, c'est vrai; mais, le plus souvent,
» cela m'a fait recevoir des à-compte. Et je
» t'assure que, si l'on traitait ainsi tous ces
» insolens débiteurs qui ont l'air de rire au
» nez de ceux qu'ils ont ruiné on les ren-
» drait au moins plus polis avec leurs
» créanciers. Mais je te laisse, mon cousin...
» Adieu, tu as à travailler, je ne veux pas
» te gêner..., et puis ça ne m'amuserait pas
» de te regarder écrire. Embrasse-moi : tu
» es un bon garçon. »

Adam embrasse son cousin et le quitte. Il a cinq cents francs dans sa poche, il ne pense plus qu'à se divertir. Adam est ce que bien des gens appellent philosophe : ne songeant qu'au présent, oubliant le passé, ne s'inquiétant pas de l'avenir. C'est plutôt de l'insouciance que de la philosophie.

Tant qu'il a de l'argent, l'élève de la nature fait bonne chère et se divertit. Son séjour en prison ne lui a pas fait perdre son penchant pour le beau sexe; mais, comme il n'a plus le moyen de faire de brillans cadeaux, ce n'est pas vers les Laïs à la mode qu'il tourne ses regards; il faut qu'il se contente de la simple grisette; encore celles-ci ne cèdent-elles pas toujours aux désirs d'Adam, car les grisettes veulent qu'on leur plaise, et Adam n'est plus séduisant.

Un nouveau défaut est venu augmenter le nombre de ceux qu'Adam avait déjà, et ne contribue pas peu à lui faire perdre les faveurs des belles : dans les petits cabarets

que la nécessité l'a forcé de fréquenter, Adam a pris l'habitude de boire outre mesure, souvent même de se griser complètement; des ivrognes lui ont persuadé qu'on trouvait au fond de la bouteille la richesse, l'amour et le bonheur. Adam s'est adonné au vin; il n'en est pas devenu plus riche et n'en a pas fait plus de conquêtes, bien au contraire; mais son nez est devenu plus rouge et son esprit plus lourd.

Possesseur des cinq cents francs que lui a donnés son cousin, Adam s'informe encore de madame Phanor; il voudrait manger avec elle cet argent. Il n'a pas oublié l'amitié qu'elle lui a témoignée lorsqu'il était en prison. Mais ses recherches sont infructueuses, et cela ne l'empêche pas de mener lestement l'argent du cousin: trois mois ne sont pas encore écoulés lorsqu'il voit la fin de ses fonds. Alors Adam trouve tout naturel de retourner chez Edmond. Il se dit: « C'est un bon garçon, qui m'a juré que » ça lui faisait plaisir de m'obliger... Je lui » procurerai souvent ce plaisir-là. »

Edmond n'est pas encore revenu de son bureau lorsque Adam se présente chez lui. « Monsieur Rémonville ne tardera guère, » dit le portier. — Eh bien! je vais l'at- » tendre chez vous, » répond Adam qui est entre deux vins et, alors, aime beaucoup à parler. « Je suis M. Rémonville » aussi, car je suis le cousin-germain d'Ed- » mond. »

Le portier fait asseoir Adam, en lui faisant de grands saluts, et celui-ci s'installe dans la loge, et se met à conter ses aventures à M. Finot, c'est le nom du portier. M. Finot écoute tout cela avec respect et considération, quoiqu'il y ait des aventures qui lui semblent fort drôles. Après avoir parlé une demi-heure, Adam demande à se rafraîchir, parce qu'il a la bouche sèche; M. Finot s'empresse d'aller chercher une bouteille à quinze, en priant le cousin de M. Rémonville de vouloir bien garder sa loge; ce qu'Adam fait avec grand plaisir.

M. Finot est revenu avec du vin; Adam boit et recommence à conter. La bouteille

tire à sa fin, lorsque Edmond rentre chez lui. Il est fort surpris de trouver son cousin trinquant avec son portier.

« Je t'attendais, mon cher Edmond, » dit Adam en se levant; « je t'attendais gaie-
» ment... Je n'ai plus le sou; je viens te
» demander de l'argent... Je sais que ça
» t'obligera... Je causais avec M. Finot....
» Adieu, M. Finot.... Vous êtes un por-
» tier comme je les aime... — Monsieur,
» j'ai bien l'honneur... — Oh! nous nous
» reverrons... »

Edmond n'a rien dit; il a poussé un profond soupir, et s'est contenté d'engager son cousin à monter; ce que celui-ci fait après avoir serré la main de M. Finot.

« Tu n'as déjà plus rien? » dit Edmond à Adam quand ils sont chez lui.

« — Non, mon cousin, plus rien du tout;
» car c'est M. Finot qui a payé la bouteille.
» — Je la lui rembourserai; il n'est pas con-
» venable que tu te fasses régaler par mon
» portier. — Moi, je ne suis pas fier; j'ai
» trouvé cela tout naturel... — Sais-tu, mon

» cher Adam, que tu mènes l'argent un
» peu vite !... Ce que j'en dis... ce n'est pas
» pour t'en faire reproche.... mais... — Oh !
» je sais que tu es un bon enfant... Je ne
» me fâcherai pas... Mais je t'assure que
» j'aurais pu manger tes cinq cents francs
» bien plus vite si j'avais voulu !... j'y ai mis
» de la modération... Maintenant, je ne
» donne plus de cachemires aux belles !...
» pas si bête !... je paie à dîner, et encore
» pas toujours... — Mais, Adam, il me
» semble que la vie que tu mènes doit bien
» t'ennuyer... — M'ennuyer ? pas du tout !..
» Je m'amuse tant que je peux !... — Tu
» perdras ta santé... — Bath !... est-ce qu'à
» notre âge on peut perdre sa santé ?... Je
» dis notre âge, car je suis né en même
» temps que toi... Nous sommes jumeaux
» de naissance, et nous sommes venus en
» même temps à Paris... Nous avions dix-
» neuf ans alors... Il s'est déjà écoulé près
» de quatre années depuis... Te rappelles-
» tu, Edmond, que j'enlevais Tronquette...
» et toi Agathe ?... — Oui, oui... je m'en

» souviens parfaitement..... — A propos
» d'Agathe... qu'est-ce que tu en as fait?
» qu'est-elle donc devenue?... — Oh! je
» t'en prie, ne me parle plus d'Agathe....
» Il y a long-temps que j'ai cessé de la voir...
» — Ah! c'est différent... C'est que j'ai
» comme une idée de l'avoir rencontrée
» l'autre soir avec un particulier sous le
» bras..., et ce n'était pas toi... Je me suis
» dit : La demoiselle au bon motif m'a tout
» l'air de faire des traits à mon cousin...
» Comme j'étais un peu *pompette*, j'avais
» envie de lui faire une scène à ton inten-
» tion... — Ah! ne vas pas faire jamais une
» chose semblable!... je ne te le pardonne-
» rais pas!... Mais c'est assez parler d'une
» personne qui, depuis long-temps, m'est
» devenu totalement étrangère. Dis-moi,
» Adam : pourquoi donc ne vas-tu pas pas-
» ser quelque temps près de ton père?....
» Il y a bien long-temps que tu ne l'as vu...
» Est-ce que tu n'as pas envie de l'embras-
» ser? — Ma foi! non... Je n'y pense pas
» du tout... Tu sais bien que, chez nous,

» j'étais quelquefois quinze jours sans voir
» mes parens... — Oui! malheureusement
» pour toi!... — Ce n'est pas de ça qu'il
» s'agit... Tu vas me donner de l'argent,
» n'est-ce pas? »

Edmond fouille dans son secrétaire; il en tire cent écus en or, et les donne à son cousin, en lui disant: « Voilà tout ce dont
» je puis disposer...

» — Eh bien! c'est bon, mon petit, ne
» te gêne pas; une autre fois, tu me don-
» neras davantage, voilà tout. — Mais
» Adam, je t'en prie, ne va plus boire
» chez mon portier... Cela n'est pas dans
» les convenances... — Va te promener,
» avec tes convenances; ce sont elles qui
» m'ont ruiné dans la rue de Rivoli. La
» nature! je ne connais que ça! — Mais...
» — Ne t'inquiète donc pas de moi!....
» Donne-moi de l'argent quand j'en aurai
» besoin, c'est tout ce que je te demande...
» Pour le reste, ça me regarde; je suis as-
» sez formé pour me gouverner... Depuis
» que j'ai quitté ma nourrice, je fais mes

» volontés ; il me semble qu'il serait un peu » tard maintenant pour me repétrir le ca» ractère... — Hélas !... — Ne soupire pas » comme ça, mon cousin : tu te fais de la » peine mal à propos... Je me trouve très» bien, très-gentil, très-aimable... il me » semble que c'est suffisant. Adieu, porte» toi bien. A une autre fois. »

Adam a mis l'or dans son gousset, il donne une poignée de main à son cousin, et le quitte. Edmond le regarde tristement s'éloigner, en se disant : « Pauvre Adam !... » Quel avenir se prépare-t-il !... Il fait un » bien mauvais usage de l'argent que je lui » donne !... Mais puis-je lui refuser ?... Il » m'a obligé autrefois. Maintenant, je n'ai » plus rien... me voilà gêné moi-même.... » Mais qu'importe !... Je n'ai pas besoin » d'argent pour être heureux, pour pen» ser à Céline. Si j'en voulais, je sais très» bien que mes parens m'en enverraient » sur-le-champ... Mais comme je ne veux » pas leur dire ce que j'ai fait pour Adam, » je ne leur en demanderai point. »

Les cinq cents francs avaient duré trois mois à Adam ; les cent écus ne le menèrent que six semaines. Au bout de ce temps, il va de nouveau s'installer dans la loge de M. Finot, pour y attendre que son cousin rentre se coucher ; et il arrive complètement gris, parce qu'avant d'aller chercher de l'argent chez son cousin, il a voulu boire le peu qui lui restait.

M. Finot est un portier très-poli, qui ne se grise jamais dans la semaine ; c'est donc avec peine qu'il entend le cousin de son locataire lui demander du vin, lorsqu'il peut à peine se tenir. Mais M. Finot est trop respectueux pour désobéir aux ordres du monsieur ; et quoique le monsieur soit dans les vignes, il va lui chercher du vin, et a la complaisance de prêter l'oreille aux histoires qui lui débite.

Edmond ne rentre qu'après minuit. Il a passé la soirée chez le général. Il a été près de Céline ; ses yeux et ceux de la jolie demoiselle se sont souvent rencontrés : il est dans l'ivresse ; ses espérances le trans-

portent au troisième ciel, à ce ciel où les amans et les poètes se voient si vite.... et d'où ils descendent de même.

Au moment où il va monter son escalier, il entend une voix enrouée crier : « Eh!...
» pas si vite, cousin!... Nous sommes là
» qui te guettons, mon vieux! Eh! eh!...
» Tu rentres un peu... un peu dans le
» tard, cher ami... Ah! ah! tu viens de
» faire tes farces... libertin... C'est comme
» moi hier!... J'ai joliment été aimable! »

Edmond a reconnu la voix d'Adam; il s'approche, et rougit de honte, en voyant son cousin qui peut à peine articuler et porte encore son verre à ses lèvres, tandis que M. Finot se tient respectueusement debout, en faisant une figure à la fois triste et comique.

« Comment, c'est vous, Adam! vous...
» aussi tard? » dit Edmond en tâchant de cacher le dégoût que lui inspire l'état de son cousin.

« — Aussi tard!... Qu'est-ce que tu dis?...
» C'est toi qui es en retard... Demande à

» ce brave portier... au respectable M. Fi-
» not... Il y a plus de trois heures que je
» suis ici !... Mais c'est égal, je ne t'en veux
» pas... Je ne veux pas que tu te gênes...
» D'ailleurs je suis chez Finot comme chez
» moi !...

» — Pourquoi lui avez-vous donné du
» vin ? » dit tout bas Edmond à son portier. Celui-ci répond d'un air contrit : « Mon-
» sieur votre cousin l'a voulu : je n'ai pas
» osé désobéir à monsieur votre cousin...
» Il avait pourtant déjà sa suffisance quand
» il est arrivé.

» — Il me semble que vous n'avez pas été
» raisonnable ce soir, » dit Edmond en se rapprochant d'Adam.

« — Raisonnable !.. Qu'est-ce que tu me
» chantes, mon cousin ? — Je dis, Adam,
» que tu as tort de boire plus qu'il ne con-
» vient... — Plus... de boire plus qu'il ne
» convient !... Ah! ah !.... ce pauvre Ed-
» mond !.. qui croit que j'ai... que j'ai trop
» bu... Tiens, je te parie que je bois encore
» mes trois bouteilles sans que... sans qu'il

» y paraisse..... Finot va aller chercher du » vin... ou ben, non..., nous allons monter » tous les trois chez toi..... avec Finot..... » Viens, Finot!... Et si je renonce d'un » verre, je veux être un sans cœur!.. »

Edmond voit qu'il est inutile de parler raison en ce moment. Il aide Adam à se lever, et, aidé du portier, le fait monter chez lui. Arrivé là, Adam commence par se jeter dans un fauteuil, en disant : « Allons, buvons..., rions..., chantons... Où » est donc Finot ?.. J'aime beaucoup Finot, » moi.

» — Il n'est pas l'heure de boire, ni de » faire du bruit, dit Edmond. Couchez-vous, » ou mettez-vous sur mon lit : car vous n'êtes » pas en état de retourner chez vous à pré» sent. Demain, nous causerons.

» — Tiens, c'est.... c'est vrai, cousin : » je peux bien coucher chez toi... Oh! par» bleu!.. c'est juste... j'aurai dû y penser » plus tôt!.... C'est ça!... à présent, c'est » fini.... je coucherai chez toi tous les » jours! »

Cette résolution ne convient nullement à Edmond; mais il ne juge pas même nécessaire d'y répondre. Il aide Adam à gagner son lit. A peine celui-ci est-il dessus que le sommeil s'empare de lui. Alors Edmond va se placer dans un fauteuil, où il tâche de prendre un peu de repos, tout en faisant de fort tristes réflexions sur la vie que mène son cousin, et ne pouvant s'empêcher de penser aussi qu'il serait bien désagréable que ses épargnes et le fruit de son travaille ne servissent qu'à entrenir les vices de M. Adam.

La nuit s'est écoulée. Edmond a peu dormi: Adam n'a fait qu'un somme. Sur les sept heures il s'éveille, et voit Edmond qui travaille à son bureau.

« Tiens! où diable ai-je donc couché? » dit Adam en se frottant les yeux.

« — Chez moi, répond Edmond. — Chez » toi.... Par quel hasard?.. Ah! oui.... je » crois me rappeler... mais c'est comme un » rêve... — Adam, écoute-moi; mais, je » t'en prie, ne prends pas en mal les con-

» seils que je vais te donner. Rappelle-toi » que c'est ton ami qui te parle; que c'est » pour ton bien que je veux te rendre » sage... — Qu'est-ce que tu vas donc me » dire? — Hier, à minuit passé, je t'ai » trouvé chez mon portier... mais dans » quel état!... Tu étais ivre... complète- » ment ivre!... — Bath!.. Vraiment?.. Ma » foi! c'est possible!... Que veux-tu?... il » faut bien se distraire... — Appelles-tu se » distraire, se mettre au rang de la brute; » se priver de l'usage de toutes ses facultés? » Je conçois qu'au milieu d'une réunion » joyeuse on se livre à quelques excès de » folie; mais je ne conçois pas cette ivresse » froide, cette débauche dégoûtante qui se » renouvelle chaque jour, et avilit, dégrade » l'être qui s'y abandonne. Au sein même de » ses plaisirs, on doit se rappeler qu'on est » homme, et ne point se mettre dans le cas » d'être la risée d'un enfant. »

Adam a froncé le sourcil pendant le commencement du discours de son cousin. A la fin, cependant, il semble entendre la

raison ; il va prendre la main d'Edmond, et lui dit : « Eh bien ! oui... j'ai eu tort... ; » j'avais trop bu... Je conviens que cela » m'arrive quelquefois. Que veux-tu ?.... » L'ennui !... le désœuvrement !.. Et puis, » les femmes nous font souvent des perfi- » dies... Alors je bois, parce que le vin fait » oublier bien vite une infidèle... Mais, dis » donc, tout cela n'empêche pas que je » n'aie plus d'argent.... Tu vas m'en don- » ner, n'est-ce pas ?...

» — Quoi ! tu as déjà dépensé les trois » cents francs que je t'ai remis il y si peu » de temps ? — Oui, mon petit ! — Mais » Adam.... — Mais, que veux-tu ?... J'ai » beau vouloir ménager ; je ne sais pas » comment cela se fait, l'argent fond dans » mes mains. Ensuite j'ai du malheur : je » tombe sur des princesses qui m'escroquent » ou me font des farces. Tiens, par exem- » ple, il y a deux jours j'étais chez une jolie » femme... Oh ! une superbe femme... d'un » très-bon genre..... Je n'avais plus qu'un » napoléon dans ma poche, et certaine-

» ment mon intention était de le faire du-
» rer plusieurs jours. Mais voilà la belle
» femme qui me dit, après que nous eûmes
» causé sentiment : C'est drôle, je pren-
» drais bien quelque chose... Là dessus,
» moi, je lui réponds naturellement : Et
» que prendriez-vous bien ?.. Mais, me dit-
» elle, j'ai comme une envie de prendre un
» petit verre de rhum... Voulez-vous m'en
» régaler ? Tu penses bien que je ne refu-
» sai pas, d'autant plus que deux petits
» verres de rhum, ça ne devait pas me rui-
» ner. Ma belle femme appelle sa bonne.
» Moi, qui n'avais pas de monnaie, je
» donne mon napoléon à la domestique,
» en lui disant : Allez nous chercher deux
» verres de rhum. C'est très-bien ; la do-
» mestique est partie. Nous causons encore
» sentiment. Je trouvais seulement que la
» bonne était un peu long-temps à nous
» apporter le rhum et le restant de ma
» pièce de vingt francs. Enfin elle arrive ;
» mais chargée comme un baudet !... rap-
» portant un gigot, un pot-au-feu, un

» volaille ; une salade, jusqu'à un pain de » quatre livres!.... Bref, mon napoléon y » avait passé ; et quand je demandai ma » monnaie, on me répondit très-sèchement : » Il ne reste rien... J'ai cru que je devais » faire mon marché pendant que j'étais de » hors. Que veux-tu qu'on dise à cela?.. Et » voilà comment j'ai vu disparaître ma der- » nière pièce d'or.

» — Mon pauvre Adam! tu vois main- » tenant bien mauvaise société!.. Crois-moi, » quitte Paris. Dans une grande ville il » faut s'occuper ; sinon, on y fait des sot- » tises. A la campagne il est mille manières » de passer le temps ; l'oisiveté y est moins » dangereuse ; les distractions moins chè- » res....

» — Ah! laisse-moi tranquille avec ta » campagne!.... Voyons : me donnes-tu de » l'argent?.... — Je n'ai que cent francs.... » C'est tout ce qui me reste jusqu'a ce que » je touche mon mois.... Les voici. — Ça » n'est pas grand' chose!... Mais enfin, » puisque tu n'as que ça?...—Mais, Adam,

» promets-moi, jure-moi que tu ne te grise-
» ras plus! — Oh! sois tranquille!... je vais
» me conduire comme une vierge!... Adieu...
» A une autre fois. »

Adam sort de chez Edmond. Il a en ce moment l'intention de s'amender et d'être plus économe, mais les mauvaises habitudes se prennent facilement, et on ne s'en corrige pas de même. La société qu'il voit maintenant lui fait perdre le peu de bonnes manières qu'il avait contractées chez ses parens; il se livre de nouveau à son penchant pour le vice, et les cent francs de son cousin sont bientôt dépensés.

Adam retourne chez Edmond. Il ne sent pas qu'il abuse de sa bonté et qu'il lui fait payer bien cher l'avantage de l'avoir obligé le premier. Mais il y a des gens qui, pour nous avoir rendu un service, se croient en droit d'en exiger sans cesse; il y en a d'autres qui trouvent tout naturel de vivre sans rien faire, aux dépends de parens qui, par leur travail, jouissent d'une honnête fortune. C'est une grande calamité d'avoir de

tels parens!.... C'est un plus grand malheur encore d'avoir été obligé par quelqu'un de peu délicat!

Edmond n'est pas chez lui lorsque Adam se présente pour le voir. Cette fois l'homme de la nature n'est point gris; car il n'a plus d'argent depuis la veille. il entre dans la loge de M. Finot. Mais le portier se tient sur la réserve; il a promis à Edmond de ne plus aller chercher du vin quand son cousin reviendrait le voir.

« Bonjour, papa Finot, dit Adam. — » Monsieur, je suis bien votre serviteur, » répond le portier en ôtant respectueusement son bonnet grec. — « Edmond n'est » pas chez lui? — Non, monsieur. — Rentrera-t-il bientôt? — Mais je ne le pense » pas.... Il n'est que midi : M. Rémonville » ne rentre pas ordinairement avant son » dîner.... à moins que ce ne soit pour » changer de toilette.... Mais alors il est » toujours au moins cinq heures et demie. » —Ah! diable!... c'est contrariant cela!...»

Adam se jette sur une chaise; et M. Finot

reste debout à regarder la pointe de ses souliers, en s'appuyant sur son balai de bouleau pour cacher son embarras; car le portier dit en lui-même : « Il va me prier d'aller » chercher du vin : comment ferai-je pour » lui refuser ?... »

Après avoir gardé quelque temps le silence, Adam s'écrie : « Je suis très-fâché » de ne pas trouver Edmond : car je n'ai » plus d'argent.... Et Edmond est mon caissier, comme vous savez, M. Finot.... — » Oui, monsieur.... je sais.... c'est à-dire, » vous m'avez dit que.... — Oui, mon cou» sin me donne de l'argent quand j'en veux. » Dame! il en gagne; je n'en gagne pas : » n'est-il pas tout naturel qu'il m'en donne ? » — Certainement, monsieur; je suis loin » de blâmer monsieur votre cousin. — » Aujourd'hui j'aurais voulu.... J'avais un » rendez-vous avec une... avec un ami.... et » à un rendez-vous il faut toujours prendre » quelque chose; n'est-ce pas M. Finot ? » — Monsieur, il a si long-temps que je » n'ai eu de rendez-vous!.... — Que vous

» ne savez plus ce qu'on y fait..... Je com-
» prends.... Sacıedié! je suis vexé!..... je
» suis.... Eh! mais... nous pourrions arran-
» ger cela.... Papa Finot, est-ce que vous ne
» pourriez pas me prêter une vingtaine
» de francs? mon cousin vous les ren-
» drait. »

M. Finot n'est pas très-satisfait de la proposition; il répond en hésitant un peu : « Monsieur.... sans doute.... D'ailleurs, je
» suis bien sûr que monsieur n'est pas ca-
» pable de me faire du tort.... et je sais que
» son cousin est un garçon qui, certaine-
» ment.... — Oui, comme vous dites. Eh
» bien! alors vous me prêtez vingt francs;
» n'est-ce pas? — Monsieur, cela me serait
» difficile.... je n'en ai que dix chez moi....
» — Dix! On ne boit pas trois bouteilles de
» champagne avec cela... Enfin, c'est égal...
» donnez-moi vos dix francs, et faites-vous
» les rendre par mon cousin. »

M, Finot fouille dans une vieille commode; il parvient, en réunissant quelques pièces blanches à des gros sous, à faire dix

francs, qu'il présente d'un air pénétré au cousin de son locataire; Adam prend la somme et s'en va, en disant : « Vous pré-
» viendrez mon cousin pour qu'il me mette
» des sonnettes de côté.... il m'en faudra, »

Le lendemain matin, en montant à Edmond ses bottes bien cirées et son habit battu et brossé, M. Finot tournait et retournait autour du jeune homme; il ne savait comment entamer l'entretien. Après avoir toussé plusieurs fois, le portier dit « Je
» crois que j'ai oublié de faire savoir à
» monsieur que son cousin est venu hier...
» — Mon cousin ? » dit Edmond, qui frémit maintenant dès qu'on lui parle d'Adam. » Ah! il est venu ?.... — Oui, mon-
» sieur.... dans la journée.... — Et... était-il
» gris encore ?... — Non, monsieur.... Oh !
» il est de la justice de dire qu'il était à
» jeun ... — S'il pouvait se corriger de ce
» vilain défaut !... Ah ! M. Finot ! ce garçon-
» là m'inquiète beaucoup.... — Oui.... je
» crains... Il venait demander de l'argent à
» monsieur son cousin. — De l'argent !...

» mais je n'en ai plus!... Il n'y a pas moyen
» d'y suffire!.... Je me prive de tout.... Je
» sais bien que je pourrais en demander
» à mon père, qui ne m'en refuserait pas...
» mais que penserait-il de moi?... Il fau-
» drait donc lui dire l'emploi que j'en fais,
» et c'est ce que je voudrais éviter.—Oui...
» c'est bien embarrassant.... d'autant que....
» hum!... hier... il paraît que c'était pressé;
» et monsieur va peut-être me blâmer de
» ce que... — Quoi donc, M. Finot?.... —
» C'est que j'ai eu l'honneur de prêter dix
» francs au cousin de monsieur.... qui en
» aurait voulu plus.... mais je n'avais que
» cela. »

Edmond rougit jusqu'au blanc des yeux, mais il fouille bien vite à sa poche et y prend dix francs qu'il remet à son portier. « Te-
» nez, M. Finot.... Que ne le disiez-vous
» plus tôt! Ah! je ne puis vous blâmer.... au
» contraire..... mais mon cousin!.... le mal-
» heureux! — S'il m'en demande encore...
» faudra-t-il? — Je ne sais que vous dire....
» En tous cas, soyez certain que je vous

» tiendrai exactement compte de ce que
» vous lui prêterez! »

Le portier s'est retiré, en plaignant le pauvre Edmond d'avoir pour cousin un ivrogne et un paresseux. Edmond va à son bureau chercher, en travaillant et en pensant à ses amours, l'oubli des contrariétés que lui cause Adam, et celui-ci mange dans un cabaret les dix francs que lui a prêtés M. Finot.

Adam trouve commode d'aller emprunter au portier; car il sent qu'il se conduit mal, et il est bien aise d'éviter les remontrances de son cousin. Il va trois fois par semaine tirer de M. Finot le plus d'argent possible. Le portier est remboursé le lendemain par Edmond, et celui-ci s'impose mille privations pour payer les sottises d'Adam.

Mais un soir en revenant d'une réunion brillante qu'a donnée son banquier, Edmond trouve la porte cochère de sa maison ouverte; il entend des cris : il entre, et voit Adam, ivre mort dans sa cour, et tenant au

collet l'honnête Finot, qui est pâle et tremblant.

« Ah! monsieur! s'écrie le portier, venez » me délivrer de votre cousin : il veut me » rosser, parce que je ne peux pas lui prê» ter d'argent... Et je vous jure que ce soir » je n'ai pas un sou...

» — Tu mens, Finot!... Sacré Finot!.... » tu as des sous dans ta vieille commode! » répond Adam en secouant le portier. « Je » veux des fonds... drôle! coquin... ou je » te pulvérise!...

» — C'est vous qui êtes un drôle! » s'écrie Edmond en courant délivrer le portier, et en repoussant Adam avec une telle violence qu'il va rouler contre le mur de la cour. « Non content d'abuser de ma » bonté, de celle de ce brave homme, dont » vous n'êtes pas honteux d'emprunter les » épargnes, vous osez lever la main sur « lui... Vous venez la nuit faire du scan« dale dans une maison honnête!... Sortez » d'ici, monsieur, sortez sur-le-champ, et » n'y rentrez jamais... »

Il semble que la présence d'Edmond, que son action, sa voix qui est menaçante, aient dégrisé le malheureux Adam : il se relève, ramasse son chapeau, tient ses yeux baissés, puis enfin gagne la porte, en murmurant : « Je ne reviendrai plus ! »

CHAPITRE III.

Retour d'Adam chez son père.

M. Adrien est installé depuis long-temps dans sa nouvelle demeure. C'est une maisonnette bien modeste, composée de deux pièces au rez-de-chaussée, et autant au seul étage qui soit au dessus. Mais il y a une petite cour avec deux espèces d'armoires fermées par des treillages, et dans lesquelles sont parqués des lapins; il y a aussi un pigeonnier, un colombier; un jardin qui n'est pas élégant, et qui n'est ni sarclé ni sablé, mais où tout est en rapport, et qui produit beaucoup de fruits et de légumes. Enfin, ce n'est qu'une bicoque, en comparaison de la jolie maison qu'on occupait

auparavant; mais en oubliant la demeure qu'on a quittée, on peut encore se trouver bien dans la maisonnette; on peut y être plus heureux même!... Le bonheur est comme la vertu; on ne devinerait pas toujours où il va se nicher.

Rongin a fait une grimace horrible en voyant la nouvelle habitation; il a murmuré en parcourant le jardin, bougonné en visitant les chambres, et grogné en regardant la cour. C'est bien pis, lorsqu'il faut qu'il s'occupe de la cuisine, qu'il prépare le dîner de son maître et le sien; alors il a des accès de désespoir. Mais M. Adrien est habitué à l'humeur de son vieux domestique; il n'y fait plus attention, ou se contente de lui répéter froidement: « Rongin, vous êtes libre de ne point rester » avec moi. » Mais le désespoir de Rongin s'apaise car tout s'apaise dans ce monde: les ouragans et les grandes colères, les tempêtes et les sanglots. Rongin s'habitue à sa nouvelle demeure, aux lapins et aux poules qui lui fournissent des gibelottes et des

omelettes, au petit jardin qui donne des légumes et des fruits; et comme la nécessité est le meilleur maître, il se forme même dans l'art de la cuisine, quoiqu'en épluchant ses oignons il répète encore : « Je n'étais pas » né pour cela. »

Lorsque sa goutte le lui permet, M. Adrien va quelquefois voir son frère; mais il ne l'engage point à venir le visiter : son amour-propre souffrirait de le recevoir dans sa maisonnette. Il ne séjourne jamais long-temps chez M. Rémonville, car les heureux parens ne peuvent s'empêcher de parler souvent de leur fils, de leur cher Edmond, qui vient les voir quelquefois, et dont on n'a plus que des éloges à faire; et ces éloges font mal à celui qui a été ruiné par son fils.

L'ami Tourterelle est mort, et il y a tout lieu de croire que c'est des suites de son voyage d'agrément à Paris. M. Adrien a cru que son fils reviendrait près de lui en sortant de prison : mais le temps se passe, on ne voit pas Adam, on n'en entend plus

parler. Le vieillard pense sans cesse à son fils, dont il est très-inquiet; mais il n'a plus que Rongin avec qui il puisse en parler, et le ci-devant concierge est loin d'être sur ce sujet du même avis que son maître.

« Que fait mon fils maintenant? » dit M. Adrien en se promenant dans son jardin, appuyé sur le bras de Rongin. — « Des » sottises probablement, et suivant son » habitude... — Je sais bien qu'en lui fai- » sant rendre sa liberté, Je lui ai fait re- » mettre douze cents francs... — Avec ça » un garçon sage se serait établi!... — Mais » il y a déjà plus de neuf mois!... Adam ne » doit plus avoir d'argent. — Est-ce que » vous êtes fâché qu'il ne vous en demande « plus? est-ce que vous n'êtes pas content » de vous être ruiné pour lui?... Voulez- » vous encore vendre cette bicoque, qui » est tout ce qui vous reste, vous mettre » sur la paille... et moi aussi par contre- » coup, pour que votre fils fasse le marquis » et enlève des meunières? — Non, Ron- » gin, mais je veux revoir mon Adam.

» Qui vous dit qu'il n'est point corrigé? Et » puis il doit avoir si bon air, si belle tour» nure.... car enfin, s'il a mangé de l'ar» gent c'est dans la haute société.... — » C'est ce que nous ne savons pas. — Par» donnez-moi, puisque Tourterelle, qui a » logé avec lui à Paris, m'a dit qu'Adam » menait un train de prince. — Oui; c'est » ce train-là qui l'a fait aller en prison. — » Rongin, vous n'avez jamais aimé Adam; » vous le jugez trop sévèrement. — Mon» sieur, je dis seulement que ce qui peut » vous arriver de plus heureux, c'est de » n'en plus entendre parler. — Et moi je » vous dis qu'Adam reviendra sage, cor» rigé, las de faire des folies, qu'il tiendra » compagnie à son père et fera encore l'ad» miration du pays, comme à dix-sept ans! »

Ces conversations se renouvelaient souvent entre M. Adrien et son domestique. Mais Adam ne donnait pas de ses nouvelles cela désolait l'un; cela enchantait l'autre.

La belle saison était revenue, et monsieur Adrien allait souvent s'asseoir sur un

banc de bois, placé au pied d'un chêne qui ombrageait sa demeure. De là, sa vue pouvait plonger dans les environs; il apercevait un petit mur au dessus duquel se dessinaient quelques urnes, quelques colonnes funéraires : c'était le cimetière; c'était là que reposaient les restes de sa femme. Cette vue n'était pas gaie, mais le vieillard la préférait à celle de son ancienne demeure et de la maison de son frère.

Un jour, que le goutteux était assis à cette place, tandis que Rongin, à quelques pas plus loin, donnait à manger aux lapins, un homme s'avance péniblement du côté de la maisonnette; il vient par le sentier qui conduit à l'ancienne demeure de M. Adrien. Cet homme est déguenillé : un habit sale et percé en plusieurs endroits, un mauvais pantalon de toile, un lambeau de cravate noire et un chapeau dont les bords sont cassés, annoncent sa misère et inspirent la pitié; il paraît, de plus, souffrant et faible; il s'appuie sur une branche de noyer qui lui serre de canne, et s'ar-

rête souvent, comme pour reprendre haleine et regarder avec attention le pays et le site qui l'environnent.

« Voilà un pauvre diable qui paraît bien » malheureux, » dit M. Adrien en apercevant le voyageur. « Rongin, apporte du » pain et quelque chose; nous lui donne- » rons de quoi se restaurer...

» — Un mendiant! murmure Rongin; » qu'il aille demander aux riches; nous ne » le sommes plus; nous n'avons pas de trop » pour nous. — Allons, Rongin! apporte » quelque nourriture, je le veux... Je ne » sais pourquoi la vue de ce pauvre homme » me fait mal. »

Le voyageur s'est arrêté à une trentaine de pas de la maisonnette; il la considère quelque temps, ainsi que le vieillard qui est assis devant; tout à coup il se remet en marche, et s'avance droit sur M. Adrien.

Lorsque le voyageur n'est plus qu'à quelques pas du vieillard, il s'arrête en le regardant fixement, mais sans prononcer un mot.

« Attendez, mon ami! dit M. Adrien, » attendez! on va vous donner quelques » secours. »

L'homme déguenillé s'approche encore, et répond, d'une voix sourde et d'un ton de reproche: « Comment! mon père, vous » ne reconnaissez pas votre fils? »

M. Adrien lève les yeux: il a peine à croire ce qu'il vient d'entendre; il a reconnu la voix d'Adam, mais il ne peut reconnaître son fils dans le malheureux qui est devant ses yeux : et pourtant c'est bien lui; c'est Adam qui est devant son père.

A force de le regarder, le vieillard parvient à retrouver ses traits; alors un cri de douleur lui échappe, et tout en lui tendant les bras, il peut à peine murmurer : « C'est toi! mon fils... toi... dans cet état!

» — Son fils! » s'écrie Rongin, qui s'avançait avec un morceau de pain et quelques fruits, « son fils!... Et c'est comme » cela qu'il revient!... Eh ben! c'est du » joli!... ça promet! »

Mais quoique son père lui tende les bras,

Adam est resté immobile et ne l'a pas embrassé ; cette froideur accable le vieillard. — « Pourquoi ne viens-tu pas dans mes » bras ? lui dit-il ; pourquoi n'embrasses-tu » pas ton père, après une si longue absence ? » N'en éprouves-tu pas le besoin ?... Est-ce » parce que tu es mal vêtu que tu n'oses » m'approcher ?... Ah ! ne crains rien.... » j'oublie tes folies !... Tu reviens souffrant, » malheureux ; je ne te ferai aucun repro- » che.... Je n'aperçois plus les lambeaux » qui te couvrent... Je ne vois plus que » mon fils !...

» —Vous ne me ferez aucun reproche ! » répond Adam d'un ton dur. « C'est bien » heureux !... Mais, moi, il me semble que » je puis vous en faire... Si je reviens dans » cet état, à qui la faute si ce n'est à vous ? » Vous n'avez donné aucun soin à mon » éducation, vous ne m'avez pas fait ap- » prendre les choses les plus nécessaires. » Fais tes volontés, suis tes penchans ! » voilà ce que vous m'avez dit : et vous » vous étonnez que je me ruine à Paris !

» qu'il m'y faille sans cesse de l'argent !...
» et vous vous lassez de m'en envoyer....
» Je manquais de tout... Je suis tombé ma-
» lade... Si j'étais mort de misère et de be-
» soin... dites, n'était-ce pas votre faute ?.. »

Le vieillard a laisé tomber sa tête dans ses mains ; des larmes coulent de ses yeux, et il s'écrie : « Mon fils ! ne m'accable pas...
» Je suis assez puni en te voyant malheu-
» reux ! »

Les larmes de son père ont touché le cœur d'Adam ; il prend la main du vieillard : « Allons.... ne vous affligez plus....
» Tenez,... je ne savais pas ce que je di-
» sais.... Mais que voulez-vous ?.... la fati-
» gue... et puis la faim, ça donne l'hu-
» meur.... il faut m'excuser... C'est moi qui
» ai tort... Allons, embrassez-moi, et par-
» donnez-moi. »

Et il prend son père dans ses bras, et pendant quelques momens le tient pressé contre son cœur. Enfin, leur émotion s'est calmée. M. Adrien s'empresse de faire entrer son fils dans sa demeure, il le fait asseoir devant une table, et Rongin la cou-

vre de tout ce qu'on peut trouver dans la maison.

Adam mange et boit avec avidité. Lorsque sa faim est apaisée, il dit en regardant autour de lui : « A propos, pourquoi donc » êtes-vous déménagé ?.... Pourquoi avez- » vous quitté la grande maison là-bas ?.... » J'y suis allé d'abord.... Mais un vieil in- » valide, qui garde maintenant la porte... » Tu sais, Rongin... le même qui t'a re- » connu chez ma nourrice pour un garçon » perruquier... celui qui t'a donné le coup » de bâton dont tu portes la cicatrice... »

Rongin tourne le dos, et feint de ne pas entendre. Adam continue : « Ce vieux sol- » dat m'a appris que mon père demeurait » maintenant de ce côté... Quelle idée avez- » vous eue de vendre votre maison ?.... Et » ma mère... où est-elle ? je ne l'ai pas vue... » Et l'ami Tourterelle, est-il remis des acci- » cidens qui lui sont arrivés à Paris ?

» — Ta mère !... Tu me demandes des » nouvelles de ta mère !.... Comment, mon » fils ! n'as-tu pas reçu la lettre où je t'ap-

» prenais sa mort ?... Tu m'as répondu
» pourtant... — Répondu.... Je ne vous ai
» jamais répondu.... Est-ce que je sais écrire
» une lettre ?.... à peine si je sais les lire.
» C'était Phanor ou Montgry qui me li-
» saient les vôtres, et apparemment qu'ils
» ont craint de me faire du chagrin : ils ne
» m'ont pas appris la mort de ma mère...
» Pauvre chère femme !... elle n'a pas dû
» vous rien dire pour moi ! car de son vi-
» vant elle ne s'occupait guère de son fils !...
» et je ne crois pas qu'elle m'ait embrassé
» trois fois !...

» — Nous avons eu bien des torts, ta
» mère et moi ; je le sens maintenant !.....
» Elle, en négligeant son enfant, en ne
» lui faisant jamais une de ces caresses qui
» nous gagnent le cœur, la confiance d'un
» fils ; et moi, en croyant que la nature
» seule suffisait pour former un homme,
» au moral comme au physique. Tu as fait
» des folies, des dettes ; c'est pour les payer,
» pour te tirer de prison que j'ai été forcé
» de vendre ma maison. Car déjà, pour te

» soutenir à Paris, j'avais aliéné ma fortune!
» Mais te voilà, tu es revenu près de ton
» père; tu ne le quitteras plus, j'espère.
» Cette demeure et le peu qui me reste nous
» suffiront... Tu dois être désenchanté des
» plaisirs coûteux de la ville, et dans cette
» petite maisonnette tu verras, mon ami,
» que nous pourrons vivre heureux. Mais
» dis-moi donc comment il se fait que tu te
» sois laissé venir dans cet état avant de re-
» venir trouver ton père ?

» — Ma foi! que voulez-vous?... J'aimais
» Paris... je ne pouvais plus m'en tirer!...
» — Mais tu avais des amis... tu étais re-
» cherché, goûté à Paris : tes lettres me
» l'ont dit. — Mes lettres... elles n'étaient
» pas de moi; mes secrétaires vous men-
» taient, et me mentaient... Tenez, mon
» père ; on s'est moqué de moi et de mon
» naturel... On m'a grugé... ruiné... A la
» vérité, je m'y prêtais de bonne grâce; on
» me disait que j'étais aimable, franc,
» charmant... et c'est gentil de s'entendre
» dire cela. Je conçois qu'avec de la fortune

» on entretienne autour de soi des gens
» pour nous dire de ces petites gentillesses;
» une fois ruiné, on m'a tourné le dos....
» on ne m'a plus rien offert; on m'a laissé
» en prison. Un seul de mes bons amis,
» après m'avoir avoué qu'il m'avait escro-
» qué mon argent, m'a proposé de m'ap-
» prendre à escroquer celui des autres.
» Rassurez-vous... Je lui ai donné le prix
» de sa leçon. Enfin, après avoir mangé et
» bu les douze cents francs qu'on m'a remis
» de votre part en sortant de prison, j'ai
» rencontré mon cousin Edmond... Il m'a
» secouru, et de fort bon cœur même; pen-
» dant quelque temps j'ai vécu à ses dé-
» pens....

» —Ton cousin Edmond! » dit M. Adrien en poussant un profond soupir; « ainsi,
» il t'a vu malheureux!.... et il sait.... —
» Oh! il sait que je ne suis qu'un vaurien.
» Je ne me suis pas même montré reconnais-
» sant de ses services... J'ai eu des torts en-
» vers lui... Mais quand on a bu un coup
» de trop.... C'est comme tout à l'heure;

» quand on a faim, ça fait dire des sottises!"

» — Allons! se dit tout bas Rongin, il » paraît qu'il se soûle à présent : c'est du » propre!...

» — Enfin, reprend Adam, m'étant dis» puté, fâché avec Edmond, je ne savais » plus à qui m'adresser, lorsque j'ai re» trouvé Phanor... Vous savez?... celle qui » vous a appris que j'étais en prison. C'est » une bonne enfant que Phanor : pendant » quelque temps j'ai vécu avec elle; mais » elle n'était pas non plus dans une posi» tion brillante, quoiqu'elle attende tou» jours des fonds de Normandie. Bref! » après avoir fait une maladie qui m'a bien » changé, Phanor m'a conseillé de venir » vous trouver, en me disant : Il faut pour» tant que tu saches si tu as un père ou » non. Elle m'a donné cent sous pour faire » la route : mais je ne sais comment il se » fait qne j'ai tout dépensé à la première » barrière; alors, il m'a fallu faire le che» min sans rien prendre.... C'est pour cela » que j'étais si faible en arrivant. »

M. Adrien embrasse encore son fils; il lui fait quitter les vêtemens misérables qui le couvrent, et lui en donne des siens, en attendant qu'un tailleur de Gisors l'ait rhabillé; il l'installe dans la plus jolie chambre du premier, et l'engage à se reposer de ses fatigues, de ses folies, et à tâcher de se trouver heureux près de son père.

Adam a promis à Phanor et s'est promis à lui-même de ne plus se griser, et dans les premiers jours de son arrivée chez son père il tient assez bien son serment. Lorsque le tailleur de Gisors l'a habillé convenablement, M. Adrien, qui trouve encore son fils fort bien, le mène chez son frère, et le présente à celui-ci, en disant : « Voilà l'en-
» fant prodigue revenu.... il a fait un peu le
» diable!.... mais maintenant il va vivre tran-
» quillement avec moi : il plantera nos
» choux, bêchera mon jardin, et fera ma
» partie d'écarté.... car il joue très-bien l'é-
» carté depuis qu'il a été à Paris. »

M. Rémonville reçoit fort bien son neveu : mais il lui fait une légère morale pour



l'engager à ne plus quitter son père. Adam, qui n'aime pas la morale, se promet de ne plus retourner chez son oncle.

Quoi qu'en dise son père, l'élève de la nature ne se soucie pas de bêcher le jardin de la maisonnette ni de planter des choux ; il aime mieux boire et manger. Mais comme on ne peut pas toujours être à table, ni avoir le verre à la main, surtout quand on veut devenir sobre, Adam se promène dans les environs, ou se repose en fumant sa pipe. Il bâille souvent, car le séjour des champs n'a plus d'attraits pour lui. Rongin hausse les épaules, en murmurant : « il ne » sera pas long-temps sans faire des sotti- » ses !.... Il boit comme un trou... il mange » comme un ogre !... C'est un joli pension- » naire qui nous est arrivé là ! Mes poules » et mes lapins y passeront bien vite !... »

Les prédictions de Rongin ne tardent pas à se réaliser : déjà plus d'une fois Adam a laissé sa raison au fond d'une bouteille. Lorsqu'il est en cet état, il crie, jure, s'emporte, et fait le diable. Alors son père évite

sa présence, et Rongin se sauve, en disant : « Il est gentil, l'enfant prodigue, qui de» vait revenir faire l'admiration du pays! »

Quand il est gris, ce n'est pas seulement chez son père que l'élève de la nature commet du désordre : il court la campagne, entre dans les chaumières, va demander à boire chez les paysans, puis leur cherche querelle; et cela finit toujours par des pots cassés, que M. Adrien est obligé de payer.

« Il est encore comme à seize ans, » dit le vieillard en payant les hauts faits de son fils. — « Oui, répond Rongin, il est aussi » aimable... il ne sera pas content que vous » ne soyez sur la paille.... Déjà vous vous » privez de mille petites douceurs depuis » qu'il est revenu, afin que monsieur boive » tout son soûl... — Rongin ! je te défends » de dire cela à mon fils!.... — C'est ça! il » faut se laisser plumer, et se taire!... En» core si on était né dans la servitude.... » — Rongin... tu me fais souvenir que mon » fils a parlé d'un vieil invalide qui t'a » connu garçon perruquier étant jeune... Il

» me semble que cela ne s'accorde guère
» avec les histoires que tu m'a faites sur ta
» fortune passée. — M. Adam était gris
» quand il a dit cela.... c'est un rêve qu'il a
» fait... — Il faudra que je lui en reparle...
» — Eh bien! monsieur, après? quand
» j'aurais été coiffeur.... qu'est-ce que ça
» prouve?.... Dans ce temps-là on portait
» de la poudre, et il fallait beaucoup de
» talent pour être perruquier. — Mais
» alors, Rongin, vous auriez dû vous trou-
» ver heureux lorsque vous étiez mon con-
» cierge, au lieu de vous plaindre sans
» cesse de votre sort. — Mais je crois que
» je peux bien me plaindre à présent que
» je fais tout! — Quittez-moi, Rongin, si
» cela ne vous convient pas!... — C'est ça!..
» à la porte. Jolie retraite.... Au reste, du
» train dont il y va, votre fils ne me lais-
» sera pas grand'chose à faire! »

Lorsque Adam n'est pas gris, il cherche à faire des conquêtes dans les environs; son penchant pour les femmes n'est point passé; mais il n'a plus ses joues roses qui,

à dix-sept-ans, charmaient les villageoises; il ne charme plus personne; on ne cède plus à ses doux propos : alors il rentre de mauvaise humeur, et se grise pour se consoler. Quand il est gris, il brise tout chez son père; puis, quand il a tout brisé, il sort et va se battre avec les paysans.

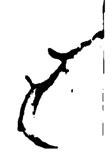
En se promenant un matin à jeun dans la campagne, Adam se trouve près du moulin qui appartenait à Bertrand. Cette vue lui rappelle ses anciennes amours : il s'approche de la maison où il a fait connaissance de Tronquette. Il s'étonne de n'avoir pas plus tôt songé à la grosse fille, et se dit : « Elle doit être ici, puisque son » père l'a emmenée... Je ne serais pas fâché » de rire avec elle, comme autrefois, sur» tout à présent que je n'ai rien de mieux » à faire. »

Adam entre dans la maison; il pénètre dans la chambre où il a pour la première fois aperçu la fille du meunier, et il pousse un cri de plaisir en y retrouvant Tron-

quette, qui est assise et travaille à la même place qu'autrefois.

Tronquette a jeté aussi un cri de surprise en reconnaissant Adam. Celui-ci court à elle, lui prend la tête, et quoiqu'elle se défende, il l'embrasse à plusieurs reprises, en disant : « Te voilà, ma petite Tron-
» quette: que je suis content de te revoir!..
» Ah! je crois vraiment que je t'aime au-
» tant que la première fois!... Tu es un peu
» grossie; c'est égal: tu es toujours bien....
» Mais laisse-moi donc t'embrasser... »

Tronquette se débat tant qu'elle peut, en disant : « Mais finissez donc... voulez-
» vous ben finir?... regardez donc... est-ce
» que vous êtes fou?... » Et elle tâche de faire apercevoir à Adam deux enfans en bas âge qui se roulent dans un coin de la chambre, et un gros homme tout couvert de farine, qui est assis près d'une table et ouvre de grands yeux en voyant qu'on serre Tronquette de si près. Mais Adam ne voit rien, n'entend rien, il veut toujours embrasser Tronquette, lorsque le gros



homme vient se mettre entre eux, en disant :

« Ah ça! quoi donc que vous avez, l'ami?..
» Qu'est- ce qui vous a permis de tâtonner
» ainsi ma femme?...

» — Votre femme! répond Adam, je ne
» sais pas si elle est votre femme à présent :
» mais je sais qu'elle a été la mienne long-
» temps; par conséquent, j'ai le droit d'an-
» cienneté..... Otez-vous de là, mon gros
» père!.... »

Et Adam veut écarter le meunier : celui-ci résiste. Tronquette, qui voit le moment où son ancien amant va rosser son mari, se jette entre eux, en s'écriant : « Voulez-
» vous nous laisser tranquille, M. Adam ?
» Si je vous avons connu.... un petit brin...
» étant fille, est-ce que ça vous donne le
» droit de vénir m'embrasser à c't' heure
» que je suis la femme de Jérôme Camus que
» v'là, qui a succédé à mon père dans son
» moulin.... et dont j'avons déjà ces deux
» gros enfans que vous voyez?.... Fi mon-
» sieur! c'est ben vilain de venir comme

» ça troubler le monde qui ne vous dit
» rien ! »

Tronquette finit ce discours en pleurant. C'est le grand argument des femmes : cela ne prouve pas qu'elles aient raison, mais cela fait souvent le même effet.

« Je ne comprends pas, dit Adam,
» pourquoi je ne peux pas faire aujour-
» d'hui ce que j'ai fait si souvent autre-
» fois. Vous ne voulez pas que je vous em-
» brasse, parce que votre mari est là ?.....
» Eh bien ! je reviendrai quand il n'y sera
» pas.

» — Moi, je vous défends de revenir,
» dit Jérôme Camus d'un air furibond. —
« Et moi, je te dis que je reviendrai tout
» de même, » répond Adam en s'éloignant tranquillement.

Et en effet, le lendemain, Adam, qui est entêté, et qui tient à embrasser Tronquette, parce qu'il y a fort-longtemps qu'il n'a embrassé personne, se dirige vers le moulin, après avoir bu sa bouteille pour se donner de la résolution.

La porte de la maison est fermée. Adam fait le tour de l'habitation; il aperçoit les deux enfans jouant dans une chambre, mais il ne voit pas Tronquette.

« Est-ce que cet impertinent Camus l'au» rait emmenée avec lui? se dit Adam. Je ne » conçois pas un homme ridicule à ce point» là! Je vous demande quel mal ça lui fera, » que j'embrasse sa femme!... »

Adam va s'éloigner, lorsqu'en passant devant un petit hangar, il aperçoit Tronquette qui charge des bottes de paille sur sa tête; il court à elle, et pour commencer la conversation plus commodément, fait choir Tronquette sur la paille. Madame Camus veut se défendre; Adam ne lui en donne pas le temps; elle veut crier, la paille l'en empêche, et Adam se dispose à lui prouver qu'il l'aime toujours, en disant : « Tu ne faisais pas tant de façons » autrefois! Comme les femmes sont ca» pricieuses! »

Tronquette s'est résignée à se laisser embrasser. Il y a un proverbe qui dit : « Il

» faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher : » elle s'en fait l'application. Ce proverbe-là est souvent mis en action. Mais des coups de balai, distribués à tort et à travers, viennent couper la conversation. C'est Jérôme Camus qui a aperçu Adam et sa femme sur les bottes de paille.

Adam trouve fort mauvais que M. Camus vienne le battre et le déranger. Il s'empare d'une fourche qui est sous sa main, et au moment où le pauvre mari revient à la charge, Adam lui enfonce dans les côtes une des dents de la fourche.

Le meunier tombe, en criant qu'il est mort ; la meunière crie en voyant tomber son mari, et Adam se sauve en jetant la fourche derrière lui.

Adam arrive chez son père. M. Adrien jouit d'un moment de sommeil après une violente attaque de goutte ; Mais Rongin est là, et l'élève de la nature lui conte ce qu'il vient de faire.

« Il ne nous manquait plus que cela, s'é-
» crie Rongin ; votre père se prive de tout

» pour vous !.... pour payer vos fredai-
» nes !... vous tuez un homme, à présent !...
» C'est le bouquet !... — Comment, Ron-
» gin ! est-ce que tu crois qu'on me fera
» quelque chose ? — Si l'on vous fera quel-
» que chose !... Oui, monsieur. D'abord,
» il n'est pas permis de chiffonner une
» femme en présence de son mari ;... atten-
» tat aux mœurs. N'est-ce pas assez de faire
» un homme cocu ? est-ce qu'il faut encore
» l'enfourcher ?.... Si on permettait cela,
» où en serions-nous ?... — Mais, Rongin,
» j'ai cru qu'il était naturel,.... ayant connu
» Tronquette.... — Vous faites de belles
» choses, avec votre naturel !... On va vous
» arrêter, vous conduire en prison.... — En
» prison !.... Oh ! je ne veux plus y aller...—
» Il faudra donner de l'argent à la veuve,
» aux enfans.... Cela va achever de ruiner
» votre père !... »

Adam sa frappe le front et s'écrie : « Tu
» as raison, Rongin : je ne fais que des sot-
» tises... Mais c'en est fait,... je veux me
» corriger... Mon pauvre père !... Il fallait

» donc me dire plns tôt que ma présence
» lui était à charge... Adieu! Je m'en vais.
» La vie que je mène ici m'ennuie... Je veux
» travailler,... gagner de l'argent;... oui,
» je le veux... Dis à mon père que je tâche-
» rai de ne plus le faire rougir. »

Adam reprend son chapeau, son bâton et quitte de nouveau la demeure de son père. Rongin le regarde aller, en se disant: « Pourvu que cette fois il ne revienne pas! »

CHAPITRE IV.

Adam veut bien faire.

Débarrassé des visites de son cousin, Edmond peut se livrer entièrement à son amour pour la fille du général. Céline est l'objet de toutes ses pensées, le but de tous ses vœux; en redoublant de zèle à son bureau, il a obtenu un nouvel avancement; il n'a point encore une fortune, mais il est fier de devoir à son travail la place honorable qu'il occupe déjà dans le monde. Cependant Edmond pense souvent à Adam; il se repent de lui avoir parlé, de l'avoir renvoyé si durement; mais ce mouvement d'indignation était alors bien naturel. La colère passée, Edmond ne se rappelle plus

que son cousin, pauvre, manquant de tout, sans ressource, sans amis dans Paris; alors son cœur saigne, et il dit à son portier : « S'il revenait, ne le renvoyez pas, » je vous en prie... Oubliez ce qu'il a » fait!..... Dites-lui que je ne lui en veux » plus.... que je ne suis plus fâché contre » lui. »

Et l'honnête Finot, qui n'a point de rancune répond au jeune homme : « Soyez » tranquille, monsieur.... Je sais ce que » c'est qu'un homme qui a bu... Je par- » donne de bon cœur à monsieur votre » cousin; je ne le crois pas méchant! Il me » serrait un peu ferme, c'est vrai; mais » c'est le vin seul qui agissait. »

Edmond avait été plusieurs fois voir ses parens, mais c'était avant qu'Adam ne revînt chez son père. Depuis cette époque ses occupations, et peut-être son amour, ne lui ont pas laissé le temps de s'absenter de Paris. M. Rémonville a écrit à son fils pour lui apprendre que son cousin est revenu au toit paternel. Edmond sent son cœur sou-

lagé ; il est tranquille sur le sort d'Adam, et il fait part de cette nouvelle à l'honnête Finot qui, de son côté, quoiqu'il n'en veuille pas à Adam, aime tout autant que le cousin de son locataire ne revienne plus, parce que le monsieur n'a pas le vin aimable.

Dans ses courtes visites chez ses parens, Edmond ne leur a point fait l'aveu de son nouvel amour; mais il n'a parlé que des bals du général Desparmont, de ses soirées, de l'agrément de ses réunions; puis de mademoiselle Céline, qui en fait l'ornement, et avec laquelle il danse, chante et fait de la musique. Edmond ne s'aperçoit pas qu'il n'ouvre la bouche que pour citer mademoiselle Céline, pour parler de mademoiselle Céline, et qu'il redit cent fois la même chose. Ses parens se regardent en souriant ; ils ont bien vite deviné le secret de leur fils. La bonne mère dit à son mari : « Cette fois il n'a pas mal placé ses affec-» tions. — Il me semble que si, » répond M. Rémonville, « car le général est beau-

» coup plus riche que nous; il voudra sans » doute pour gendre un homme qui ait une » grande fortune, ou un grade dans l'ar- » mée, ou un emploi important; et Ed- » mond en sera pour son amour. »

Mais la maman réplique : « Si cette jeune » personne aime notre fils, et si le géné- » ral aime sa fille, je ne vois pas pour- » quoi notre Edmond, qui est joli garçon » et qui maintenant se conduit si bien, » ne serait pas son époux! »

Tandis que les parens d'Edmond faisaient leurs conjectures, le père de la jeune Céline faisait ses observations; car, dès qu'une demoiselle atteint l'âge des amours, c'est l'état d'un père d'observer, de surveiller tous ceux qui entourent sa fille; et le général s'entendait fort bien à cette tactiqne. Il avait remarqué que M. Edmond Rémonville aimait beaucoup à danser avec sa fille, à faire de la musique avec sa fille, et que mademoiselle Céline, qui était gaie et paraissait s'amuser lorsque Edmond était là, devenait au contraire triste et rêveuse quand

le jeune homme ne faisait pas partie de la réunion.

Ces remarques donnaient à penser au général. Céline était la candeur même; elle n'avait point de secrets pour son père, et il était bien certain qu'en la questionnant elle lui avouerait ses sentimens. Mais peut-être n'était-ce pas encore de l'amour, et n'était-ce qu'une simple préférence; peut-être Céline ignorait-elle elle-même l'état de son cœur. Le général craignait de trop se presser : sur ce chapitre un père est beaucoup plus embarrassé qu'une mère, qui a de bonne heure l'habitude de recevoir toutes les confidences de sa fille, ou qui du moins devrait en avoir l'habitude.

Le général avait pris des informations sur la famille d'Emond, et ces informations avaient été satisfaisantes. Ce que le banquier lui disait de son jeune commis ne pouvait aussi qu'être favorable au jeune homme; en apprenant le dernier avancement qu'il avait obtenu, M. Desparmont avait serré la main à Edmond, en lui disant : « C'est

» bien ! mon ami; continuez ainsi, et » vous ferez votre chemin. » Ces paroles avaient transporté Edmond; il croyait y voir l'annonce de son futur bonheur; il les répétait sans cesse, en se disant : « Le » général est content de moi; il m'a serré » la main.... et Céline !... Ah ! c'est moi qui » lui ai serré la main !.... Encore un avan- » cement, et je me déclarerai.... et j'ose- » rai avouer à M. Desparmont que j'adore » sa fille; quelque chose me dit qu'il ne s'en » fâchera pas ! »

C'est en faisant ces projets, en se livrant à ces espérances, qu'un jour, dans la rue Montmartre, Edmond aperçoit Adam vêtu d'une veste et d'un pantalon de toile, et assis sur une borne, près de plusieurs commissionnaires.

Edmond s'arrête, il croit s'être trompé; celui qu'il examine baisse la tête et semble vouloir éviter ses regards; mais Edmond s'approche, il s'assure que c'est bien son cousin qui est devant lui. Il va doucement lui frapper sur le bras; et lui dit : « C'est

» toi, Adam?.... Pourquoi donc détournes-
» tu les yeux?.... Est-ce que tu ne me re-
» connais plus?

» — Si fait, » répond Adam en levant la tête, « mais j'espérais que tu ne me recon-
» naîtrais pas, toi. — Tu es à Paris!..... Je
» te croyais vivant tranquillement près de
» ton père. — Non!.... je ne peux vivre
» tranquille nulle part; mon pauvre père
» s'est ruiné pour moi.... Si j'étais resté, je
» l'aurais mis sur la paille.... J'ai beau vou-
» loir corriger mon maudit naturel!... C'est
» plus fort que moi.... Il m'entraîne, il me
» force de céder à mes penchans... Dame!...
» on ne m'a pas appris à les maîtriser!....
» C'est égal, je suis parti. J'ai voulu tra-
» vailler, tâcher de gagner ma vie. Je suis
» revenu à Paris. Je me suis fait commis-
» sionnaire.... C'est un état comme un au-
» tre, et ça ne demande pas de grandes
» connaissances... si ce n'est celle des rues.
» Ça irait encore.... car on se fait à tout!
» malheureusement, quand j'ai fait une
» bonne journée, le lendemain je me grise

» et je ne fais rien, alors les camarades di-
» sent que je suis un mauvais sujet; et je
» me bats avec eux, pour leur prouver
» qu'ils ont tort.

» — Mon pauvre Adam!.... toi, faire des
» commissions!.... — Que veux-tu! puisque
» je ne suis bon qu'à ça! — Et pourquoi
» n'es-tu pas venu me voir en revenant à
» Paris? — Te voir!.... Non.... Tu m'avais
» chassé.... et au fait, tu avais bien fait....
» Je m'étais si mal conduit!.... — Ne parle
» plus de cela, Adam, j'ai eu tort aussi....
» Ne m'en veux pas.... Oublie le passé...
» Donne-moi la main, pour me prouver
» que tu n'es plus fâché.... — Fâché!....
» Quand c'est moi qui ai fait toutes les sot-
» tises... Tiens, tu es trop bon pour moi!...
» — Allons!... donne-moi la main, te dis-
» je, donne donc.... »

Adam donne la main à Edmond en détournant la tête; car pour la première fois, il sent des pleurs mouiller ses yeux, et il en est honteux, sans se douter que ces larmes qu'il répand alors, effacent une partie des fautes de sa vie.

« — Tu vas venir chez moi, dit Ed-
» mond. — Chez toi!.... Je le veux. Je de-
» meure toujours dans la même maison....
» Vas-y sur-le-champ, je vais faire une
» course, et je reviens te trouver. — Mais...
» Point d'observation, va; tu diras au
» portier de te donner mes clefs; tu m'at-
» tendras chez moi.... Tu entends? — Oui,
» mon cousin. »

Edmond s'éloigne, et Adam se dirige vers la demeure où jadis il allait si souvent. Il trouve M. Finot balayant sa cour; le portier ne peut réprimer un mouvement d'effroi en reconnaissant le cousin de son locataire. Il se hâte de dire : « M. Rémon-
» ville n'est pas chez lui.

» — Je le sais, M. Finot, répond Adam,
» je viens de rencontrer Edmond, il m'a
» dit de venir l'attendre chez lui. — Ah!
» c'est différent, monsieur!.... M. Finot,
» je vous ai un peu bousculé, ce certain
» soir où.... Mais je n'avais pas ma raison...
» Malheureusement il m'arrive souvent de
» la perdre!... — Ne parlons pas de cela,

» monsieur, je vous en prie.... — En effet,
» ça vaudra mieux.... Voulez-vous me con-
» duire chez mon cousin ? — Oui, mon-
» sieur.... C'est maintenant un étage au
» dessous.... Dame ! M. Rémonville a pris un
» plus beau logement, il fait bien ses affai-
» res; mais aussi c'est un jeune homme
» bien *méritoire !* — Oui ! » dit Adam en
soupirant. « Il va bien, et moi je vais mal !....
» Nous avions pourtant commencé de
» même ! »

Le portier ouvre la porte du logement d'Edmond, et y laisse Adam, dont il craint encore la société, quoique celui-ci paraisse fort doux pour le moment.

Adam examine l'appartement d'Emond; la vue de ces pièces élégamment meublées et fraîchement décorées lui rappelle l'hôtel de la rue de Rivoli. « J'ai eu un
» beau logement comme cela, se dit-il,
» et aujourd'hui je suis dans un galetas !....
» Mais enfin.... je ne pouvais plus rester
» chez mon père... Ce mari de Tronquette
» que j'ai enfourché !.... Je n'ai pas non

» plus voulu aller chez Phanor.... Elle
» n'en a pas trop pour elle.... Je ne veux
» plus qu'elle vende ses robes pour me
» nourrir.... Ah, si je pouvais redevenir
» riche... Malheureusement je ne crois pas
» qu'on fasse fortune en faisant des com-
» missions.... Et je ne sais pas faire autre
» chose! »

Edmond ne tarde pas à rentrer : il commence par prendre dans sa garde-robe des vêtemens qu'il présente à Adam, en lui disant : « Mets cela.... je ne veux pas que
» tu restes vêtu ainsi. — Mon cousin, ces
» vêtemens-là sont trop élégans pour moi
» maintenant ; c'était bon autrefois !....
» Ceux que j'ai conviennent à un commis-
» sionnaire.—Tu ne l'es plus, Adam ; crois-
» tu que je veuille te laisser dans cette
» situation !... Non... tu demeureras avec
» moi, mon logement est assez grand ; je
» paierai ta pension chez un traiteur ; ou
» tu déjeûneras et dîneras tous les jours,
» et j'aurai soin que tu ne sois pas sans ar-
» gent... Pour tout cela, je ne te demande

» qu'une promesse, qu'un serment : C'est » de ne plus te griser. »

Adam se jette dans les bras de son cousin, il l'embrasse de toutes ses forces, en lui disant : « Tu veux donc aussi te ruiner » pour moi !... Après toutes les sottises que » j'ai faites !... Je ne mérite pas tes bien- » faits... Je resterai avec toi, mais comme » ton domestique.... Je te servirai. Je bat- » trai tes habits... Enfin je tâcherai de me » rendre utile... Je ne veux pas vivre en- » core à tes dépens... Je ne trouve plus » que ce soit dans la nature, car la nature » ne m'a pas donné des bras pour que je » les tienne croisés, tandis que les autres » travaillent. Mais je te promets de ne plus » boire que de l'eau tant que je serai avec » toi !

» — Tu vas trop loin, Adam ; on peut » boire du vin, et ne pas se griser. Tu me » seras utile quand cela se pourra, mais tu » ne sera pas mon domestique, parce que » tu es le fils de mon oncle... et de plus » mon ami. Conduis-toi sagement, ce sera

» la meilleure manière de me prouver ta » reconnaissance. »

Adam se laisse persuader : on cède aisément à ce qui nous rend heureux. Edmond l'installe chez lui, lui donne une pièce de son logement, et lui met de l'argent dans sa poche.

Adam est profondément touché de la noble conduite de son cousin à son égard. Il va trouver madame Phanor et lui apprend sa nouvelle position ; madame Phanor lui dit : « Tu devrais baiser les pas ou du moins les » pieds de ton cousin... Il se conduit bien ga- » lamment avec toi !... j'espère que si l'occa- » sion se présente de lui rendre quelques ser- » vices, tu ne la rateras pas ? — Oh ! non... à » coup sûr !... — Assure-lea ussi que je suis » sa très-humble servante... Si j'avais unerobe » propre, j'irais lui présenter mes devoirs. »

Adam demeure avec Edmond ; mais il tient son serment ; il ne se grise plus, il n'emprunte plus d'argent à M. Finot, et cherche sans cesse l'occasion de se rendre utile à son cousin.

« Je suis content de toi, lui dit un jour » Edmond, tu es sage maintenant. — Et » moi je ne suis pas encore content, ré- » pond Adam, car tu travailles comme » quatre, moi, je ne fais rien que me pro- » mener.... Je voudrais tant te rendre ser- » vice aussi.... je voudrais te voir heu- » reux !.... Es-tu bien heureux ? — Oui, » sans doute, répond Edmond en souriant. » — Excuse-moi si je te demande cela, » c'est que j'ai remarqué que tu soupirais » souvent, et ça me contrarie... »

Edmond se rapproche de son cousin. Un amant est toujours satisfait quand il peut parler de celle qu'il aime.

« Si je soupire, mon ami, dit-il à Adam, » c'est que je suis amoureux.... — Ah ! tu » es amoureux... Oh ! je sais ce que c'est !... » je l'ai trop été, moi... — Cette fois, mon » cher Adam, c'est pour la vie..... j'aime » une demoiselle charmante...... un ange » enfin !... — Eh ! ben, est-ce que cet ange » ne veut pas de toi ? — Oh ! j'ai tout lieu » de croire que je suis aimé !... — Alors

» pourquoi donc soupires-tu ? quand on » s'aime tous les deux, il me semble que ça » doit aller vite ! — Tu crois toujours, » Adam, qu'il s'agit d'une amourette !.... » Cette fois c'est une épouse que je voudrais » avoir... Céline joint à sa beauté, des ver- » tus, des talens.... Elle ferait mon bon- » heur...— En ce cas épouse-la.—Épouse- » là !.... C'est bien facile à dire !.... mais » Céline a un père.... qui est riche.... qui » a été général..... — Est-ce qu'il est mé- » chant, ce père général ? — Non..... il me » témoigne même de l'amitié..... me reçoit » très-bien... Cependant je crains encore... » je n'ose me déclarer.... si le général Des- » parmont n'accueillait pas bien ma de- » mande... Ah ! mon cher Adam... s'il me » refusait sa fille, j'en mourrais !.... — Tu » en mourrais ? — Peut-être ai-je tort de » craindre... Cependant le temps s'écoule, » et chaque jour augmente mon amour. »

Edmond a quitté Adam. Celui-ci reste quelques instans à réfléchir ; tout-à-coup il se frappe le front et s'écrie : « Oui, sa-

» crédie!... voilà l'occasion de rendre ser-
» vice à mon cousin, et si je la laissais
» échapper je serais un fichu animal!... Il
» s'agit de le rendre heureux.... il n'ose pas
» parler au père de sa Céline, parce qu'il
» est amoureux; moi, qui ne le suis pas,
» je parlerais pour lui au grand turc, au
» grand mogol, si c'était nécessaire. Comme
» ça l'affaire se décidera tout de suite, et
» il est impossible qu'on refuse mon cousin. »

Adam s'habille de son mieux. Tout en faisant sa toilette, il se dit : « Il s'appelle
» le général Desparmont... je ne sais pas
» son adresse, mais Finot doit la savoir; »
et il va demander au portier l'adresse du général. M. Finot la savait, parce que plusieurs fois Edmond avait dit où il allait. Adam se met aussitôt en marche pour se rendre chez le général.

Adam est arrivé chez le père de Céline; il demande à un domestique si le général Desparmont est chez lui, et sur la réponse affirmative il dit : « Conduisez-moi. —
» Quel est votre nom, monsieur? je vais

» vous annoncer.... — Mon nom.... Adam » Rémonville, cousin d'Edmond Rémon-» ville, que vous devez voir souvent ici. »

Le domestique se hâte d'aller annoncer à son maître que le cousin de M. Edmond demande à lui parler. Le général n'a jamais entendu parler à Edmond de son cousin, mais il dit au valet d'introduire sur-le-champ ce monsieur.

Adam est vêtu assez convenablement, mais il n'a jamais eu bon ton, et, dans les dernières positions où il s'est trouvé, il a totalement perdu le peu de bonnes manières qu'il avait encore, pour en contracter d'autres qui ne sont plus celles de la bonne société. Dès son entrée dans le salon, le général est frappé de son ton et de sa tenue.

« C'est monsieur qui est le général, père » de la jeune Céline? » dit Adam en entrant d'un air délibéré, et en gardant son chapeau sur sa tête.

« — Oui, monsieur, répond le général, » et vous êtes, m'a-t-on dit, le cousin de

» M. Edmond Rémonville ? — Oui, mon-
» sieur, son propre cousin, le fils de son
» oncle Adrien..... Est-ce qu'il ne vous a
» jamais parlé de moi ? — Non, monsieur.
» — C'est étonnant, je lui ai pourtant fait
» bien des farces !... mais enfin, moi, je
» viens pour vous parler de lui. — Donnez-
» vous la peine de vous asseoir, monsieur.
» — Oh ! je parlerai bien débout..... je
» n'aime pas beaucoup rester en place.....
» asseyez-vous si vous voulez. Tenez, gé-
» néral, je n'en fais ni une ni deux, voilà
» la chose : Mon cousin Edmond aime ma-
» demoiselle votre fille, qu'il dit jolie
» comme un amour, il se flatte d'être aimé
» d'elle.... ça se conçoit ; il est bien mon
» cousin... J'étais gentil aussi, moi, jadis !...
» mais je me suis bien gâté !... — Comment,
» monsieur, votre cousin vous a dit qu'il
» aimait ma fille et qu'il en était aimé ? —
» Il faut bien qu'il me l'ait dit puisque je
» le sais.... sans cela je ne l'aurais pas de-
» viné... Je ne suis pas sorcier, moi !... je
» suis l'enfant de la nature.... et la nature

» fait de très-mauvais sujets. Mais revenons » à nos alouettes : Edmond aime donc votre » fille, il n'ose pas vous le dire, parce » qu'il est timide ; moi, qui ne le suis pas, » je viens vous le dire pour lui ; j'espère » que cela vous conviendra et que nous » marierons bientôt ces deux amans..... » Alors, je vous réponds que je danserai à » la noce !.... mais je ne me griserai pas, » parce que j'ai promis à mon cousin de ne » plus me griser, car j'ai le vin méchant, » et je rosse alors jusqu'à son portier, » M. Finot, qui est pourtant une excellente » pâte d'homme. »

Le général a fait une singulière figure pendant ce discours ; ses sourcils se froncent, ses traits se rembrunissent. Lorsque Adam a fini de parler, il le regarde quelque temps en silence, ce qui par parenthèse impatiente déjà celui-ci ; enfin le général lui dit :

« Vous êtes le cousin d'Edmond, mon» sieur ? — Mais il me semble que je vous » l'ai déjà dit. — C'est qu'à vous voir, je

» ne me serais jamais douté qu'il existât la
» moindre parenté entre vous. — Nous
» sommes pourtant nés le même jour. —
» Pourrais-je savoir ce que vous faites à
» Paris, vous, monsieur? — Ce que je
» fais? — Oui, quelle est votre profession?
» — Je ne fais rien; j'ai mangé le bien de
» mon père,... j'ai vécu long-temps aux
» dépens de mon cousin, et puis avec Pha-
» nor, une de mes anciennes maîtresses.
» J'ai voulu retourner chez nous;... mais
» mon père n'a plus qu'une bicoque,... et
» puis j'ai enfourché le mari de ma pre-
» mière maîtresse... Je suis revenu à Paris.
» Je ne sais rien faire... C'est là toute l'édu-
» cation qu'on m'a donnée..... ça n'est pas
» commode quand on n'a plus d'argent....
» Edmond m'a retrouvé au coin de la rue...
» Il m'a repris chez lui!... C'est un trait
» superbe, et dont je tiens à lui prouver
» ma reconnaissance.... Voyons, papa gé-
» néral, vous m'avez l'air d'un bon enfant. »

En disant cela, Adam frappe sur le ven-
» tre du général; celui-ci se recule en

disant : « Monsieur,... cette familiarité...
» — Ah ! vous êtes à cérémonies, vous !...
» Moi, je suis pour le naturel !... Va comme
» je te pousse... J'ai pourtant fait une figure
» brillante pendant quelque temps.... Eh
» bien ! pendant ce temps-là même j'étais
» encore plein de naturel ! C'est mon élé-
» ment.

» — Monsieur, s'il faut vous l'avouer,
» vous ne me faites pas l'effet d'être un
» très-bon sujet. — Vous avez mis le nez
» dessus, général, je suis un vaurien !....
» un mange-tout ;... et pourtant j'ai com-
» mencé à Paris, comme Edmond... ça n'a
» pas tourné de même ! — Vous avez com-
» mencé comme Edmond ? — Certainement,
» nous avons lâché nos parens, et nous
» sommes venus chacun avec une donzelle
» en croupe..... Moi, j'enlevais Tronquette,
» la fille du meunier, et lui, Agathe, la cou-
» turière !... Et allez donc !...

» — Edmond a enlevé une jeune fille ! »
s'écrie M. Desparmont en se rapprochant
d'Adam. « Êtes-vous bien sûr de ce que

» vous venez de dire, monsieur? — Tiens!
» cette question!... Si j'en suis sûr? puisque
» je vous dis que nous avons arrangé cette
» partie-là ensemble; nous devions même
» venir ensemble à Paris; mais je suis ar-
» rivé le premier, parce que j'avais un meil-
» leur cheval. — Et cette jeune fille qu'il
» a enlevée, qu'en a-t-il fait? — Parbleu!
» il en a fait..... tout ce qu'il a voulu.....
» Il voulait aussi l'épouser celle-là!... Oh!
» il en était terriblement amoureux de son
» Agathe... il est resté long-temps avec elle:
» ce n'est pas comme moi, qui n'ai gardé
» Tronquette que six semaines... Mais lui,
» comme il avait fait un enfant... — Un en-
» fant? — Peut-être deux; dame! je ne
» sais pas au juste.... Ils sont restés long-
» temps ensemble, mais il a fini par la quit-
» ter, et il a bien fait. C'était une mijaurée.
» A présent, il aime votre fille... Oh! il
» l'aime, pour le moins autant qu'il aimait
» Agathe; aussi, général, j'espère que vous
» ne serez pas un barbare, et que vous la lui
» donnerez pour femme? »

Le général ne répond pas. Les confidences d'Adam l'ont tellement saisi qu'il n'est pas encore revenu de sa surprise. Adam lui frappe sur l'épaule : — « Dites donc, mon » général... Ah ! pardon, vous n'aimez pas » qu'on vous touche... C'est égal, faites-moi » le plaisir de me répondre : Donnerez-vous » votre fille à mon cousin ?

» — Monsieur, de telles affaires demandent de la réflexion. Cependant, bientôt » votre cousin aura de mes nouvelles. — Et » je me flatte qu'elles seront bonnes, et que » je n'aurai pas fait une course inutile ? » — Non, ... je vous assure que votre visite » aura été très-utile, au contraire. — Eh » ben ! à la bonne heure ; en ce cas, adieu, » je vous tire ma révérence... Des nouvelles » le plus tôt possible ; vous entendez, gé- » néral. — Oui, monsieur, on en aura. »

Adam sort et laisse le général absorbé dans ses réflexions. Persuadé que sa démarche aura un heureux résultat, Adam revient chez Edmond à l'heure où celui-ci quitte son bureau ; il lui crie de loin :

« Eh bien ! les amours ? — Eh bien !...
» quoi ? — Est-ce qu'il n'y a pas du nou-
» veau ?... Est ce que tu n'as pas reçu des
» nouvelles du père de ta belle ? — Non....
» pourquoi cela ? — Ah ! dame !... c'est une
» idée.... un espoir que j'avais. »

Adam ne sort pas pour voir plus vite arriver la lettre. Elle vient le soir ; Edmond est absent, mais dès qu'il rentre, Adam la lui donne ; il fait un mouvement de joie en disant : « C'est du général... Je recon-
» nais son écriture.... — J'en étais sûr !
» dit Adam. C'est sans doute quelque nou-
» velle invitation pour un bal.... un dîner...
» — C'est peut-être mieux que cela ; lis
» donc vite. »

Edmond brise le cachet et lit ce billet :

« Monsieur, vous ne trouverez pas mau-
» vais que je vous prie de vouloir bien ces-
» ser les visites que vous me rendiez ; je
» n'ai jusqu'à ce moment aucun reproche
» à vous faire ; mais je suis père, monsieur,
» et vous devez apprécier les motifs de ma
» conduite. »

Edmond peut à peine achever cette lettre ; il se laisse tomber sur une chaise avec désespoir, en s'écriant : « Malheureux que » je suis !... Je ne la verrai plus. »

Alors Adam se cogne le front contre le mur, en disant : « Voilà un père qui ne » vaut pas deux sous. »

CHAPITRE V.

Adam veut encore obliger Edmond.

Edmond ne sait d'abord à quoi attribuer le changement de conduite du général à son égard ; il pense cependant que M. Desparmont s'est aperçu de son amour pour sa fille, que cet amour lui a déplu, et que c'est pour cela qu'il lui a donné son congé ; le pauvre amant se désole ; il prévoit que, ne voulant pas lui accorder Céline, on la mariera à un autre, et il ne cesse de dire : « Le jour où elle sera à un autre, je me » tuerai. »

Adam n'a pas avoué à son cousin ce qu'il a fait ; quelque chose lui dit que sa visite au général n'a pas produit un bon effet. Mais en cherchant un jour à consoler Edmond, il s'écrie : « Je ne conçois pas que le

» père de ta demoiselle se conduise ainsi
» avec toi !... surtout après tout ce que je
» lui avais dit en ta faveur. »

Edmond est frappé de ces mots ; il regarde son cousin avec anxiété : « Que viens-
» tu de dire, Adam ?.... tu avais parlé en
» ma faveur au général Desparmont ?... —
» Eh ! mon Dieu, oui !... Je ne te l'ai pas
» encore dit ?... je ne sais pas pourquoi.
» Mais, vois-tu, j'ai voulu te servir... J'ai
» voulu presser ton bonheur, ton mariage...
» Tu n'osais pas te déclarer, je me suis dit :
» Je ferai la déclaration pour lui, et je la
» ferai chaudement... et je l'ai faite. — Tu as
» été chez le général ? — Un peu ! — Tu
» l'as vu ? — Et certainement... Il m'a d'a-
» bord reçu assez poliment... Nous avions
» jasé long-temps comme une paire d'amis...
» Quoique ça, il a paru un peu offusqué
» de ce que je lui avais tapé sur le ventre,
» mais ça s'est passé... — Eh ! mon Dieu !...
» que m'apprends-tu là !... Mais de quoi as-
» tu causé avec le général ? — De moi, de
» toi... de ce que nous avons fait tous les

» deux... Tout ça, pour lui prouver que tu » es un bien meilleur sujet que moi... Oh ! » je ne me suis pas flatté, va !... — Aurais- » tu parlé d'Agathe.... de ma première fo- » lie... — Oui, je crois que j'ai dit un mot » d'Agathe... Mais j'ai eu soin de lui faire » remarquer que tu l'avais plantée là après » lui avoir fait un enfant... Oh ! j'ai bien » arrangé tout cela !...—Malheureux !.. C'est » toi qui m'as perdu !... Je comprends main- » tenant la colère du général ! — Qu'est-ce » que tu dis donc ?... Je t'ai perdu... moi !... » C'est pas possible !... Il faudrait que ton » général fût bien ridicule pour avoir pris » de travers ce que je lui ai dit ! Edmond... » mon cousin... Réponds-moi donc... Si j'ai » fait une sottise... si je t'ai nui, veux-tu que » je me pende ?... Je me pends tout de suite. »

Edmond s'est jeté sur un siége, la tête baissée sur sa poitrine ; enfin il lève les yeux sur Adam, et lui dit avec douceur, en lui tendant la main :

« Je ne t'en veux pas, tu as voulu me » servir... Mais tu ne sais pas que ce que

» tu as fait dans l'intention de m'être utile,
» est ce qui m'a perdu aux yeux du géné-
» ral... — Comment! il se serait fâché pour
» quelques espiègleries de jeunesse ?... —
» Un père ne regarde pas ces choses-là
» aussi légèrement. M. Desparmont me croit
» maintenant un libertin, un mauvais sujet,
» et il craindrait de me donner sa fille!... —
» S'il a pris la chose de travers, alors... —
» N'importe, je lui écrirai. Je lui avouerai
» franchement tout ce que j'ai fait je ne
» lui cacherai rien... Peut-être trouvera-t-il
» alors que je suis moins coupable qu'il ne
» le croit. »

Edmond écrit une longue lettre au général; il espère pendant quelques jours recevoir une réponse favorable, mais le temps s'écoule et le général ne répond pas; alors, Edmond perd toute espérance de réconquérir l'amitié de M. Desparmont, et il se livre de nouveau à sa douleur; mais il ne fait aucun reproche à son cousin, quoique celui-ci soit l'auteur de ses peines.

Adam est furieux contre le général, il

espérait que la lettre d'Edmond réparerait sa sottise; quand il voit qu'elle reste sans réponse, et que le pauvre Edmond supporte son malheur sans cesser d'être aussi bon pour lui, il jure de ne point prendre de repos qu'il ne lui ait fait posséder celle qu'il aime. Mais ne sachant pas encore comment s'y prendre pour en venir à son but, il se rend chez madame Phanor, dont il connaît l'imagination fertile en expédiens de tous les genres.

Madame Phanor occupe maintenant une petite mansarde de la rue de la Lune. Depuis quelques années, la grande femme a perdu le peu de charmes qu'elle possédait encore; cependant ses yeux sont aussi brillans qu'autrefois, c'est tout ce qui lui reste; mais cela n'a pas suffi pour retenir ou ramener des adorateurs généreux, et comme madame Phanor a, dans son beau temps, mangé ce qu'elle avait avec des Sigismond de tous les quartiers, elle s'est trouvée au dépourvu lorsque les jours d'épreuve sont arrivés. Cela n'empêche pas madame Pha-

nor d'être toujours disposée à rendre service, et d'offrir le peu qui lui reste à ses amis. Bien différente de la fourmi qui n'est pas *prêteuse*, madame Phanor s'est perdue par son trop de penchant à prêter tout ce qu'elle possédait.

Adam arrive chez son ancienne connaissance, la seule dont l'amitié ait survécu à sa ruine. Il trouve Phanor en jupon court et en corset sale, savonnant ses bas dans une terrine placée au milieu de sa chambre. Elle lui jette un tendre regard, et continue son savonnage, parce que depuis long-temps elle n'en est plus avec Adam sur la cérémonie. Adam s'asseoit près d'elle, et sans lui adresser la parole, se met à prononcer deux ou trois jurons très énergiques.

« Qu'est-ce que tu as donc, l'amour ? » Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? Comment finiras-tu ton discours, si tu le » prends si haut en commençant ? » dit madame Phanor en frottant ses bas.

« — Ce qu'il y a, » répond Adam en se donnant une claque sur le front, ce qui

annonce chez lui une profonde émotion :
« Ce qu'il y a, sacré f....! C'est que je suis
» un âne, un imbécile, un dindon !..... —
» Mon ami, ce n'était pas la peine de te
» mettre en colère pour m'apprendre cela...
» Je ne t'ai jamais pris pour un aigle, et
» ton père ne s'est pas mis en frais pour dé-
» velopper tes organes intellectuels. Mais
» c'est égal, tu as tes qualités et ton physi-
» que. Enfin, d'où vient cette fureur ?...
» Est-ce que tu as encore fait des sottises à
» ton cousin, à ce jeune homme que je
» porte dans mon cœur, parce qu'il t'hè-
» berge, t'empâte gratis, et te donne en-
» core de temps à autre la fine pièce de cent
» sous, avec laquelle nous allons dîner dans
» des cabinets particuliers où il n'y a pas
» de papier sur les murs, mais où il y a
» des canapés ! »

Après avoir encore juré deux ou trois fois pour se soulager, Adam conte à madame Phanor ce qu'il a fait dans l'intention de servir les amours de son cousin, sa visite chez le général, et ce qui en est résulté pour Edmond.

« Je ne puis pas te blâmer, » dit madame Phanor quand Adam a cessé de parler, « tu » as agi dans un bon but : ça n'a pas réussi, » mais ce n'est pas ta faute. Si ce général » s'est fâché en apprenant que ton cousin » a fait quelques fredaines, il faut qu'il soit » bien ridicule ; est-ce qu'il veut que le mari » de sa fille ait son innocence !... Ah ! ben » par exemple !... il n'a qu'à lui faire épou- » ser un lézard alors !... Dans tout cela je » ne vois pas pourquoi tu jures depuis un » quart d'heure comme un charretier, ce » qui est très-mauvais genre.

» — Je jure, parce que mon cousin est » au désespoir ; il pleure, il gémit, il se des- » sèche ; s'il n'obtient pas sa petite, il est » capable de faire quelque coup de tête.... » Et moi, je veux qu'il ait la petite, qu'il » l'épouse, et qu'il soit heureux.

» — Ah ! c'est différent. Il fallait me dire » ça tout de suite, je t'aurais compris... » —Voyons, Phanor, trouve-moi un moyen » pour marier nos amans..... pour faire » consentir le père.... Fais-moi le plaisir

» de laisser tes bas un moment, pour cher-
» cher cela. — Mon ami, je chercherai tout
» aussi bien en savonnant, et je suis bien
» aise d'avoir des bas blancs demain. —
» Dis donc, Phanor, si j'allais rosser le père
» de la demoiselle jusqu'à ce qu'il ait donné
» son consentement !.... — Non.... il ne
» faut rosser personne; fi donc!... de quoi
» aurait-on l'air?... — Si alors... je... si...
» diable!... c'est encore difficile!... At-
» tends... si nous enlevions la demoiselle?...
» — Ma foi!... ce ne serait peut-être pas si
» bête... — Nous la conduirions chez Ed-
» mond... — Non... jamais! et la décence
» donc!... On amenerait la petite ici....
» puis tu y ferais venir le cousin... comme
» par hasard; puis nous laisserions les deux
» amans causer ensemble... pendant toute
» une nuit... Nous les laisserions seuls.....
» tu entends... et deux amans ensemble....
» tu comprends qu'ils ne s'amuseront pas
» à compter les étoiles.... Après, ma foi! ce
» qu'un père peut faire de mieux, c'est de
» pardonner et de marier bien vite pour

» que ça ne s'ébruite pas. — Bravo!... Tu
» arranges cela supérieurement!... Il faut
» que je t'embrasse, Phanor... — Allons,
» polisson!... Prenez garde à ma terrine....
» — Ce pauvre Edmond!... grâce à moi,
» enfin, il sera heureux!..... On ne dira
» plus que je ne fais que des sottises....
» Voyons, Phanor, il faut tout de suite
» enlever la fille du général. — Tu en par-
» les à ton aise.... Tu crois qu'on enlève
» comme cela les demoiselles de famille!...
» — Oh! je sais enlever les filles, moi;
» est-ce que je n'ai pas enlevé Tronquette?...
» est-ce qu'elle n'avait pas une famille, celle-
» là? — Oui; mais elle voulait bien te sui-
» vre... elle était d'accord avec toi; et celle-
» ci, il faut au contraire l'enlever sans qu'elle
» s'en doute, sans quoi elle pourrait bien
» ne pas se laisser faire. — Tu crois?... —
» Tiens! si je le crois!... Oh! que ces hom-
» mes naturels sont vicieux! ils pensent
» que nous ne demandons qu'à sauter le
» pas!... A douze ans, si un homme m'a-
» vait embrassée malgré moi, je lui aurais

» mangé le nez ! — Voyons, Phanor, il
» n'est pas question de ce que tu aurais
» mangé, il s'agit d'enlever mademoiselle
» Céline de chez son père, sans que ça pa-
» raisse. — C'est ce qu'il faut chercher....
» — Eh ben, cherchons. »

Après avoir réfléchi cinq minutes, s'être gratté le front et l'oreille, Adam recommence à jurer, en disant : « Je n'entends rien
» aux malices, moi. J'ai envie d'aller tout
» bonnement chez le général, je sais où
» c'est ; je demanderai la chambre de sa
» fille. Arrivé là, je prends la petite dans
» mes bras, je me sauve avec elle en des-
» cendant quatre à quatre, et si on me dit
» quelque chose en chemin, je rosse à tort
» et à travers !

» — Ce serait du gentil ! répond madame
» Phanor : tu ne peux pas aller chez le gé-
» néral, on t'y connait ; et d'ailleurs tu gâ-
» terais tout. Attends !... les moyens les plus
» usés sont souvent les meilleurs ! — Voyons
» ton moyen usé. — Le général doit sortir
» quelquefois sans sa fille, pour aller en

» société. — Sans doute ; après ? — Après, » c'est bien simple.... Je fais une toilette dé» cente.... sans trop de recherche.... d'ail» leurs je n'ai que ma robe de jaconas à » carreaux, mais elle me va très-bien. — » Après, après ?.... — Je m'habille donc » décemment, je me présente chez made» moiselle.... Comment l'appelles-tu ? — Cé» line. — Céline, c'est bien. Je lui dis que » son père la demande.... qu'il est indis» posé.... — C'est ça.... qu'il est mort même ! » Non !.... ça la saisirait trop. Enfin, je lui » dis qu'il m'envoie la chercher ; elle me » suivra : j'ai l'air si respectable quand je » veux !.... nous aurons une citadine à la » porte.... la plus belle possible, et je con» duis la petite ici.... — Bravo !.... tu as de » l'esprit gros comme un éléphant !.... Je » n'aurais jamais trouvé cela, moi. Allons, » habille-toi ; et va chez le général voir s'il » est sorti. — C'est ça !.... J'irai demander » s'il est sorti pour ensuite me présenter de » sa part.... Ce serait bien adroit !.... Il faut » d'abord rôder autour de la maison du gé-

» néral pour voir s'il sort seul, et tâcher de
» s'informer où il va.... Ça te regarde cela,
» mon ami. Je ne suis pas faite pour rôder
» dans les rues!... — Sois tranquille! je vais
» me mettre en embuscade, et dès que j'aurai
» appris que le moment est venu; je viendrai t'avertir. »

Adam quitte madame Phanor, et va se placer contre une borne, à peu de distance de la maison de M. Desparmont. Il reste là immobile, les yeux fixés sur la porte cochère. Il passe ainsi la journée sans voir le général. Ne voulant pas s'éloigner à l'approche de la nuit, il entre dans un cabaret voisin, et comme on ne peut pas s'asseoir dans un cabaret sans rien prendre, il se fait donner un morceau de pain, du fromage et une bouteille de vin; puis se place contre une croisée d'où il voit parfaitement en face. Mais sa bouteille se vide, et la soirée n'est point passée; il en demande une seconde, pour faire quelque chose; plus tard il en prend une troisième. Enfin, à onze heures le cabaret ferme, et Adam en

sort à moitié gris, jurant contre le père de la jeune Céline qui n'est pas sorti de la soirée.

Pendant qu'Adam veillait et recommençait à se griser, le tout dans l'intention de faire le bonheur de son cousin; que celui-ci se désolait jour et nuit en soupirant le nom de Céline; voyons ce qui se passait chez le général.

M. Desparmont n'avait rien dit à sa fille de la visite qu'il avait reçue, ni de la lettre qu'il avait écrite à Edmond; mais Céline avait bien vite remarqué que le jeune Rémonville ne venait plus chez son père, et que celui-ci évitait de la conduire dans les réunions où elle aurait pu rencontrer Edmond. Céline trouvait fort singulier que ce jeune homme si aimable cessât de venir chez eux, et que son père ne s'en plaignît pas. Cependant elle n'osait en parler la première; mais vingt fois par jour le nom d'Edmond était sur le bord de ses lèvres, et sans trop se dire pourquoi, elle craignait de le prononcer. Céline devenait triste, rê-

veuse; son piano ne lui plaisait plus, son dessin ne pouvait la distraire; elle voulait bien aller dans le monde; mais lorsqu'elle y était, elle refusait de chanter, de danser, et témoignait bientôt le désir de retourner chez elle, enfin, Céline avait du chagrin; le général s'en apercevait, mais il ne voulait pas en avoir l'air. Pour tâcher de la distraire il ne quittait pas sa fille, il n'allait pas en société sans elle, et c'est pour cela qu'Adam se grisait inutilement tous les soirs devant sa porte.

M. Desparmont dit un jour à sa fille : « Nous aurons ce soir du monde, soigne ta » toilette.... on fera de la musique; étudie » un peu ton piano; depuis quelque temps » il me semble que tu le négliges. »

Céline baisse les yeux; elle tourne et retourne autour de son père; enfin elle n'y tient plus, et elle dit d'une voix tremblante : « Est-ce que M. Edmond viendra m'accompagner?

» — Non... Je ne l'ai pas invité, » répond froidement le général. Cette réponse ne sa-

tisfait pas Céline; elle reste debout devant son père, elle semble attendre qu'il en dise davantage, et comme il se tait, elle reprend timidement :

« Est-ce qu'il est malade, M. Edmond ?...
» Ordinairement vous lui disiez de venir. »

Le général voit bien qu'il faut parler; il dit à sa fille d'un air indifférent ; « Ce jeune
» homme ne viendra plus chez moi... J'au-
» rais dû peut-être ne jamais l'y recevoir...
» mais dans le monde on se laisse toujours
» tromper par les apparences... Je n'ai pas
» positivement à m'en plaindre; pourtant
» j'ai appris sur lui des choses... Enfin, je
» ne veux plus le recevoir. »

Céline a pâli; elle a posé sa main contre un meuble, car elle sent ses genoux trembler et fléchir. Elle tâche de cacher son émotion; elle veut s'éloigner pour que son père ne remarque pas son trouble; mais elle revient malgré elle, et murmure, en retenant avec peine ses larmes : « Quelles
» choses avez-vous donc apprises de lui,
» mon père? »

Le général regarde sévèrement sa fille :
— « Je ne dois pas avoir besoin de vous les
» communiquer. Mais, je vous le répète,
» M. Edmond ne viendra plus ici. »

Céline n'ose répliquer, elle se hâte de quitter le salon, mais elle ne peut le faire assez vite pour que son père ne voie pas des larmes s'échapper de ses yeux. Alors le général se fait violence pour ne point courir après sa fille, l'embrasser, la consoler, et il se jette tout ému dans un fauteuil, en disant : « Pauvre Céline!.... Edmond était
» vraiment aimable.... son banquier en est
» très-content.... mais cette jeune fille en-
» levée... Cet imbécile de cousin!.... Cepen-
» dant la lettre que m'a écrite Edmond di-
» minue beaucoup ses torts.... et s'il était
» entièrement corrigé... cela pourrait peut-
» être encore s'arranger.... car je ne veux
» pas faire le malheur de ma fille.... mais je
» le ferais si je lui donnais pour époux un
» mauvais sujet. »

Quelques jours après cette conversation, le général, qui n'a pu décider sa fille à ve-

nir en soirée avec lui, se détermine pourtant à s'y rendre sans elle.

Adam était à son poste. Depuis trois semaines il avait repris l'habitude de passer son temps dans le cabaret qui était près de la demeure de M. Desparmont, et il rentrait presque toujours gris. Edmond, tout entier à sa douleur, au souvenir de sa Céline, faisait peu d'attention à la conduite de son cousin; une fois seulement, il lui avait dit : « Je crois, Adam, que tu as oublié ton serment. Mais Adam lui avait » répondu : Ce n'est pas ma faute.... c'est » malgré moi; au reste, ne me gronde » pas... Tout ce que j'en fais c'est pour ton » bonheur... »

Edmond n'avait pas fait attention à ces mots, et n'avait plus rien dit. Le soir où le général sort seul de sa maison, Adam commençait seulement sa seconde bouteille. En apercevant M. Desparmont il vide son verre d'un trait, jette une pièce de trente sous sur le comptoir, et sort du cabaret. Il suit des yeux le général et le voit monter

en cabriolet. Aussitôt il se met à courir chez madame Phanor, et lui crie dès le bas de l'escalier : « Prépare-toi, habille-toi....
» La petite est seule.... le papa est sorti....
» Allons vivement ; voici l'instant de montrer tes talens. »

Madame Phanor procède aussitôt à sa toilette, en disant : « Tu es bien sûr que le
» général est sorti ? — Parbleu !... puisque
» je te dis que je l'ai vu... Il était en te-
» nue, en noir ; il a pris un cabriolet. —
» Et où est-il allé ? — Où il est allé ?... Ma
» foi, je n'en sais rien. — Comment, tu
» n'en sais rien !... Et de quelle part veux-
» tu que je me présente pour chercher sa
» fille... chez qui vais-je dire qu'on l'at-
» tend ? — Ah ! sacrebleu ! c'est vrai.... Je
» n'ai pas pensé à cela ! — Et ça dit que ça
» sait enlever les femmes ! Ah ! Dieu !....
» oui, des dondons comme Tronquette ;
» mais pas autre chose... C'est égal... je me
» dévoue... Il m'arrivera ce qu'il pourra...
» Quitte à me faire fouetter par les gens
» du général, je vais y aller... Mon adresse

» suppléera à ton oubli... Va vite chercher
» une citadine, et une belle...— J'y cours...
» Ah! dis donc.... as-tu de l'argent?... Je
» n'ai plus que quinze sous sur moi. —
» Non, je n'ai pas d'argent..... C'est égal :
» tu prendras le fiacre à l'heure.... Nous
» verrons après.... Puisque tu iras ensuite
» chercher ton cousin, il faudra bien qu'il
» le paie, lui. — C'est juste. — Cours cher-
» cher la voiture. »

Adam va prendre une citadine. Il dit au cocher de regarder à sa montre, et se fait conduire rue de la Lune. Il entre dans l'allée noire de la maison ; il appelle Phanor. Celle-ci descend de son quatrième, en faisant attention à ne point se chiffonner. Elle monte dans la citadine : Adam en fait autant ; et ils se font conduire à la demeure du général. Arrivés là, Phanor descend, et dit à Adam : « Tu ne resteras pas dans
» le fiacre : il ne faut pas que la petite t'y
» trouve ; ça l'effaroucherait. — Je mon-
» terai derrière. »

Madame Phanor frappe et entre brave-

ment dans la maison, et Adam, qui ne se sent plus autant de résolution et qui commence à penser que ce n'est pas une simple plaisanterie d'enlever une fille à son père, entre chez un épicier et boit ses quinze sous en petits verres pour ranimer son courage.

Cependant madame Phanor s'est présentée hardiment; elle demande à parler à mademoiselle Céline de la part de son père. On l'introduit près de la jeune personne, qui se lève et vient au-devant d'elle en disant : « Mon Dieu, madame, qu'y » a-t-il donc? Mon père serait-il indisposé? » — Non, mademoiselle, » répond madame Phanor, en serrant en même-temps son nez, sa bouche et ses fesses, pour se donner une tenue décente. « Monsieur » votre père se porte fort bien; mais ma- » dame l'a beaucoup grondé de ne pas vous » avoir amenée; toute la société comptait » sur vous. M. Edmond Rémonville espé- » rait avoir le plaisir de vous voir... — » M. Edmond est chez madame Bléval? »

dit vivement Céline en rougissant de plaisir ; et Phanor se dit : « Bon, le père » est chez madame Bléval ! puis elle re» prend : Oui, mademoiselle, M. Edmond » est chez madame.... et madame Bléval a » tant prié monsieur votre père, qu'il m'a » envoyée vous chercher ; il espère que » vous ne lui désobéirez pas. — Oh ! non, » madame, non, certainement..... Je vais » vous suivre ; mais ma toilette.... — Oh ! » vous êtes très-bien, mademoiselle ; c'est » une soirée sans façon que donne madame » Bléval..... On prendra quelque chose, » voilà tout..... La voiture vous attend » en bas. »

Céline se hâte de prendre un châle, d'arranger ses cheveux ; elle ne comprend pas très-bien comment il se fait que son père, qui ne veut plus recevoir Edmond, l'envoie chercher pour qu'elle se trouve en société avec lui ; mais elle pense que son père n'est plus fâché contre Edmond ; enfin elle songe qu'elle va le voir, et après avoir été si long-temps privée de ce plaisir,

elle sent battre bien vivement son cœur à l'approche de ce moment. Elle a bientôt terminé sa toilette.

« Je suis prête à vous suivre, madame. » dit-elle à madame Phanor. Celle-ci fait une révérence de comédie, et se hâte de gagner la porte. La jeune Céline la suit en disant aux domestiques : « Papa m'envoie cher-» cher ; je vais le retrouver. »

On est dans la rue. Madame Phanor cherche des yeux Adam ; mais il est encore chez l'épicier. Le cocher est sur son siége. Madame Phanor ouvre elle-même la portière ; elle fait monter Céline, se place à côté d'elle et crie au cocher : « Ramenez » nous où vous m'avez prise. »

En ce moment Adam qui vient d'avaler son dernier petit verre, accourt et se présente brusquement à la portière, qui n'est pas encore fermée. Il avance la tête, et comme les petits verres lui ont un peu troublé la vue, il ne voit que Phanor, et lui crie : « L'as-tu ? »

Phanor applique un vigoureux soufflet

à Adam, et ferme brusquement la portière en disant : « Ces commissionnaires demandent toujours quelque chose. Je lui ai » déjà donné en descendant. »

Céline n'a pas fait attention à tout cela ; elle n'a pas entendu la question d'Adam, ni le soufflet par lequel on y a répondu. Elle est tout au bonheur de revoir bientôt celui qu'elle aime. La voiture part. Céline ne dit pas un mot en route, et madame Phanor aime autant cela.

La citadine s'arrête. On est devant l'allée noire de madame Phanor. Adam qui, en recevant le soufflet, a compris sur-le-champ qu'il avait dit une bêtise, ne s'est nullement formalisé de cette petite vivacité de son amie, il s'est contenté de monter derrière le fiacre et arrive ainsi en même-temps que ces dames. Il est même le premier à leur ouvrir la portière et à leur donner la main pour descendre.

Céline regarde avec surprise devant elle ; madame Phanor s'empresse de lui dire : « Mademoiselle ne reconnaît sans doute

» pas la maison? C'est que nous avons pris
» par derrière... Madame a deux entrées...
» On a toujours plusieurs entrées dans les
» grandes maisons; ce chemin-ci abrége
» beaucoup... Donnez-moi la main, made-
» moiselle; je vais vous conduire. »

Céline est sans défiance. Elle donne sa main à madame Phanor, et entre avec elle dans l'allée, tandis qu'Adam se jette à son tour dans la voiture, crie au cocher l'adresse d'Edmond, et se fait mener chez son cousin.

Madame Phanor tient par la main la fille du général; elle lui fait monter un escalier noir comme un four. Céline commence à éprouver quelques craintes en se trouvant dans l'obscurité et dans une maison qu'elle ne reconnaît pas. Elle dit timidement à sa conductrice : « Mais, ma-
» dame,.... pourquoi donc n'est-ce pas
» éclairé ici? — Mon Dieu, mademoiselle,
» ne m'en parlez pas!... Ce sont ces gueu-
» sards de valets..... Ils n'en font jamais
» d'autres! Ils boivent l'huile et ils nous la

» font payer. — Mais, madame, nous mon-
» tons bien haut ;... il me semble que ma-
» dame Bléval demeure au second. — Oui,
» mademoiselle, au second par devant,
» mais son derrière est beaucoup plus haut...
» Ça se voit tous les jours. ».

On s'arrête enfin; madame Phanor ouvre une porte et fait entrer Céline devant elle. Les craintes de celle-ci augmentent en se trouvant encore dans l'obscurité, quoique sa conductrice lui dise : « Dans une
» minute, mademoiselle, nous allons avoir
» de la lumière... Allons, je ne trouve pas
» ce f.... briquet à présent,... c'est comme
» un sort !... Madame Roquet,... avez-vous
» de quoi m'allumer ? je vous serai bien
» réconnaissante. ».

La voisine ouvre sa porte en présentant sa chandelle. Madame Phanor allume la sienne et rentre près de Céline. Celle-ci jette les yeux autour d'elle; un cri d'effroi lui échappe ; elle joint les mains et dit à sa conductrice, d'un ton suppliant :

« Ah ! madame !... où m'avez-vous con

» duite !... Ne me faites pas de mal, je vous
» en prie !...

» — Moi ! vous faire du mal, mon
» cœur !.... N'ayez aucune crainte, mon
» enfant.... Vous n'êtes pas chez madame
» Bléval, c'est vrai ;... mais vous allez voir
» quelqu'un qui vous adore et qui vous
» dira de bien jolies choses... — Oh ! mon
» Dieu !... Où suis-je donc !.... Je vous en
» prie, ramenez-moi chez mon père. —
» Plus tard ; si M. Edmond le veut, il vous
» y reconduira. — M. Edmond ? — Quand
» je vous dis qu'il va venir, que vous allez
» le voir ; c'est pour vous réunir à lui que
» nous vous avons enlevée, moi et son cou-
» sin. — Vous m'avez enlevée ?... Et mon
» père, que va-t-il dire quand il ne me
» trouvera plus ?..... Madame, je vous en
» supplie, laissez-moi retourner chez mon
» père ! — Oh ! ma chère amie, j'en suis
» bien fâchée, mais ça ne se peut pas main-
» tenant... Je n'ai pas fait des frais de toi-
» lette, pris un fiacre à l'heure, pour que
» ça tourne en eau de boudin !... Pleurez,

» si vous voulez, mais il faut attendre
» M. Edmond. »

Céline se laisse aller sur une chaise, et continue de pleurer. Phanor s'assied plus loin, en se disant : « Quand elle verra le » tendre ami, elle ne pleurera plus. »

Vingt minutes s'écoulent. Céline sanglote; Phanor s'impatiente ; enfin on entend monter rapidement l'escalier.

« Voilà M. Edmond, » dit madame Phanor en courant ouvrir ; et Céline lève alors les yeux. Mais au lieu d'Edmond, c'est Adam qui entre dans la mansarde en criant comme un sourd :

« Ce sacré cocher qui commence à mar-
» ronner de ce qu'on ne le paie pas.... qui
» dit qu'il ne veut pas mener trente-six
» personnes... J'avais envie de le rosser....
» Je ne peux pas le payer, je n'ai pas le
» sou!...

» — Où est donc M. Edmond? dit ma-
» dame Phanor. Pourquoi ne l'amènes-tu
» pas? — Ah! pourquoi!... pourquoi!...
» par une raison tout simple : c'est qu'il

» n'était pas chez lui !.... J'ai dit à Finot :
» Dès qu'il rentrera, envoyez-le chez madame Phanor, où l'amour et le plaisir
» l'attendent.... Au quatrième... sur le devant..... Et puis je suis revenu, et me
» voilà... Tiens ! pourquoi donc que mademoiselle pleure !... Ne pleurez pas, joli petit
» ange..... Mon cousin va venir.... Il ne peut
» pas tarder ! »

Céline ne répond pas... La présence d'Adam, qu'elle ne connaît pas, augmente encore son effroi. Madame Phanor se rapproche d'Adam, et lui dit bas : « La petite
» se désole, je ne sais qu'en faire.... —
» Bon ! tu sais bien que les femmes pleurent
» quelquefois pour rire..... Mais tiens....
» Entends-tu le scélérat de cocher qui crie
» dans l'allée ? — Ah ! mon Dieu ! comment allons-nous faire.... Je ne voudrais
» pas qu'il amassât du monde, ça ferait un
» mauvais effet.... — Veux-tu que j'aille le
» battre ? — Et non ! encore moins.... Je
» ne vois pas d'autre moyen que de remonter dans la voiture, et de se faire

» promener jusqu'à ce que ton cousin ar-
» rive. — Fais-toi promener si tu veux,
» moi j'en ai assez. Je reste ici pour atten-
» dre les remercîmens d'Edmond. — Eh
» bien, reste! j'aime autant cela, car ça
» m'ennuie d'entendre pleurnicher cette
» petite... Tu vas la garder à ton tour; moi,
» je vais me faire rouler. Je vais profiter
» du fiacre et de ma toilette, pour faire
» des visites de cérémonie à mes connais-
» sances. »

Madame Phanor est sortie. D'abord Céline n'a point fait attention à son départ; mais en regardant autour d'elle, lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle est seule avec Adam, sa frayeur augmente, et elle dit en tremblant: « Où donc est cette dame?

» — Qui ça? Phanor?.. » répond Adam en se jetant dans un vieux fauteuil. « Elle
» profite du fiacre pour se faire rouler.....
» Moi, j'en avais assez..... Je ne sais pas
» pourquoi..... ça m'étourdissait. Je vais
» vous tenir compagnie en attendant que
» mon cousin Edmond arrive.

« — M. Edmond est votre cousin, Mon-
» sieur? — Oui, mademoiselle. — Et c'est
» lui qui vous a dit de m'enlever de chez
» mon père? — Non.... c'est une idée qui
» vient de moi... J'ai voulu lui faire plaisir.
» — Je crois qu'il ne vous en saura pas
» gré; M. Edmond doit bien penser que je
» n'approuverai pas une telle action! —
» Bath! laissez donc! Tout ça ce sont des
» mots! la nature avant tout. Edmond vous
» adore.... Je vous mets dans ses bras; s'il
» n'en profite pas, faut qu'il soit bien jo-
» bard! — Monsieur! je vous en prie en
» grâce, laissez-moi retourner chez mon
» père. — Par exemple, je ne ferai pas une
» bêtise comme ça! Il y a trop long-temps
» que je vous guette! »

Céline ne dit plus rien; elle recommence à pleurer. Adam se lève en disant : « Je
» prendrais bien quelque chose... toutes ces
» allées et venues.... ça altère... Il faut que
» je visite les armoires de Phanor..... Elle
» est *licheuse*, Phanor; elle doit avoir de
» bonnes bouteilles dans quelque coin. »

Adam ouvre un vieux buffet, où il n'y a que des assiettes cassées et du sel gris; mais dans le bas d'une armoire il trouve une bouteille encore à moitié pleine. Il la débouche, la flaire, fait un mouvement approbateur, et se verse dans une tasse, en disant : « C'est du rum.... Et il sent très- » bon.... J'étais sûr que Phanor avait des » friandises!... »

Il va pour porter la tasse à ses lèvres, il s'arrête en s'écriant : « Étourdi que je » suis! »

Il s'approche de Céline, et lui présente la tasse; mais elle détourne la tête en disant : « Je n'ai besoin de rien, monsieur.

» — Comme vous voudrez, » répond Adam. Et il avale le rum, puis va se replacer dans le fauteuil.

Une demi-heure s'écoule; Adam s'impatiente, murmure, jure après son cousin. « Obligez donc les gens, dit-il, pour qu'ils » montrent si peu d'empressement à être » heureux... Oh! quand une femme me don- » nait un rendez-vous, à moi, je ne la lais- » sais pas se refroidir ainsi! »

Et, pour se donner de la patience, Adam se verse du rum et en boit une seconde fois.

Une autre demi-heure s'écoule, puis une autre encore; personne ne vient. Adam a pris plusieurs fois du rum; sa tête n'y est plus, ses yeux brillent comme des escarboucles; et malheureusement alors il lui vient dans l'idée d'examiner la jeune personne avec laquelle il est en tête-à-tête.

Céline est assise à quelques pas de lui : sa tête est penchée sur sa poitrine; elle ne pleure plus, mais elle pousse de gros soupirs. Céline est charmante; sa tristesse, sa pose mélancolique semblent la rendre encore plus séduisante. Adam voit tout cela; il lui passe une foule d'idées par la tête, il pose sa main sur son front, puis regarde dans la chambre, puis se lève, marche, et s'écrie enfin :

« Sacrebleu !.... c'est bête de laisser
» comme ça un jeune homme et une jolie
» fille ensemble... Car enfin... si mon cou-
» sin ne vient pas..... si ça ne lui convient

» plus.... je ne vois pas pourquoi je..... Ça
» me conviendrait beaucoup à moi.... On
» nous laisse..... C'est nous donner carte
» blanche!... Et il serait si naturel d'en
» profiter..... Il faut que je boive un peu
» de rum.... pour mettre du net dans mes
» idées. »

Céline n'a pas écouté les exclamations d'Adam ; elle est absorbée par la douleur : mais elle frémit lorsqu'elle le voit s'approcher d'elle, et lui dire en lui jetant des regards enflammés : « Vous me permettrez bien de » vous embrasser?... » Elle se lève, jette un cri, veut fuir : Adam l'arrête et la prend dans ses bras.

« — Oh! on ne m'échappe pas comme
» cela!... Je vous embrasserai..... car vous
» êtes jolie comme trente-six amours!

» — Monsieur... par pitié, laissez-moi! » dit Céline en cherchant à repousser Adam. Mais celui-ci ne l'écoute plus. Le rum a achevé de lui tourner la tête, et en sentant dans ses bras une femme jeune et aussi séduisante, le malheureux ne pouvait pas

revenir à la raison. Il prend un baiser Céline. Elle crie, appelle au secours : il n l'écoute pas, il ne l'entend plus; le baise qu'il a pris augmente son délire, il va s porter aux plus coupables excès... lorsqu d'un violent coup de pied on fait voler en éclats la porte d'entrée; Edmond pénètre dans la chambre, suivi de madame Phanor; en une seconde, il a arraché Céline des bras d'Adam, et renversé celui-ci à ses pieds.

« Misérable! s'écrie Edmond, c'est donc » ainsi que tu voulais me servir! Non con- » tent d'enlever Céline à son père, tu allais » la déshonorer!... »

En disant ces mots, Edmond a pris dans sa poche un pistolet; dans sa fureur, il va le diriger contre Adam, qui semble anéanti; tandis que madame Phanor se tient blottie dans un coin. Mais Céline se jette au devant d'Edmond; d'un regard suppliant elle arrête son bras; il laisse tomber son arme, en disant : « Vous le voulez!.... Lais- » sons-lui la vie.... Mais que jamais il ne se

» présente devant moi... ou je ne répon-
» drais pas de mon indignation.... Venez,
» mademoiselle, venez.... Il me tarde de vous
» rendre à votre père, et de vous faire sortir
» d'ici. »

Céline a suivi Edmond. Il lui explique en route pourquoi il n'est pas arrivé plus tôt. Adam avait bien dit à son portier qu'on l'attendait chez madame Phanor, mais il avait oublié de donner l'adresse de cette dernière. Edmond serait donc resté chez lui, si, ennuyée de se faire rouler en citadine, madame Phanor n'avait eu aussi l'idée d'aller chez Edmond voir s'il était revenu. Aux premiers mots qu'elle lui avait dit, Edmond, transporté d'indignation contre Adam, avait pris ses armes, et s'était hâté de suivre madame Phanor, sans croire cependant que sa Céline courait un si pressant danger.

Chez le général tout le monde était sur pied. M. Desparmont était rentré; on lui avait appris qu'on était venu chercher sa fille de sa part. A cette nouvelle, il s'était

livré au plus violent désespoir. Il avait envoyé ses gens de tous côtés; déjà ses soupçons se portaient sur Edmond. Il venait de prendre ses armes, et allait se rendre chez le jeune Rémonville, lorsque celui-ci paraît devant lui, et remet sa fille dans ses bras.

« Monsieur, » dit Edmond au général, dont les yeux semblent lui demander une explication, « je ne suis point l'auteur de » l'événement qui a dû vous donner de si » vives inquiétudes.... A peine en ai-je été » instruit que je me suis hâté d'agir pour » ramener mademoiselle près de vous.... » Vous saurez d'elle toute la vérité. Quoi- » que ma jeunesse n'ait point été exempte » d'erreurs... quoique vous me jugiez bien » sévèrement, monsieur, je n'ai jamais eu » l'idée de braver votre volonté, ni conçu » la pensée d'assurer mon bonheur en fai- » sant couler les larmes de votre fille. »

En disant ces mots, Edmond salue le général et sort de chez lui, avec cette satisfaction que l'on ressent toujours quand on a fait son devoir.

CHAPITRE VI.

Récompense de l'un ; dernière folie de l'autre.

Plusieurs semaines se sont écoulées. Edmond est allé passer quelque temps chez ses parens ; le chagrin qui le mine altère sa santé ; il a besoin de repos ; il a besoin surtout des soins, des caresses de sa mère, de la vue de son père ; il ne leur fait plus un mystère de son amour pour la fille du général Desparmont ; il leur a conté tout ce qui s'est passé jusqu'à l'enlèvement de Céline ; et ses parens lui disent : « Tu » peux espérer encore : tu as rendu une » fille à son père ; ta conduite doit le faire » revenir de ses préventions.... » Mais Edmond n'espère plus ; car depuis le jour où

il a ramené Céline dans les bras du général il n'en a pas reçu de nouvelles.

Edmond ne pense plus à retourner chez son banquier, il a perdu cette ambition qui lui faisait désirer de se faire remarquer. Il se promène tristement dans les lieux de sa naissance; mais son cœur et ses pensées sont toujours vers Paris. Dans ses courses solitaires, Edmond approche quelquefois de la maisonnette de son oncle; mais lorsqu'il voit celui-ci assis devant sa porte, il s'éloigne précipitamment : il craint que M. Adrien ne lui parle de son fils, et Edmond ne peut plus entendre prononcer le nom de celui qu'il regarde comme la cause de toutes ses peines.

Cependant une correspondance très-active s'est établie depuis peu de temps entre M. Rémonville et ses amis de Paris, car il reçoit fréquemment des lettres de la capitale. A chaque missive qui lui arrive, M. Rémouville paraît plus satisfait ; sa femme partage sa joie, et elle cherche à la faire aussi partager à son fils. — « Pour-

» quoi te chagriner ainsi ? lui dit-elle ; j'ai
» dans l'idée que tes amours ne seront pas
» toujours malheureuses. »

Bientôt M. Rémonville fait un voyage à Paris ; il y reste quinze jours. En revenant il est radieux ; il embrasse tendrement Edmond ; puis il fait faire de grands préparatifs dans sa maison ; on dispose avec soin deux des plus jolis appartemens.

« Pour qui donc ces apprêts ? demande
» Edmond.

» — C'est pour recevoir des amis que
» j'attends de Paris, » répond M. Rémonville en souriant et en regardant sa femme.

Le jour est venu où ces amis doivent arriver. Edmond ne conçoit rien à la joie, à l'empressement de ses parens. Lui-même est troublé, sans en deviner la cause. Enfin, sur le midi, une jolie calèche entre dans la cour de la maison. Un monsieur en descend et donne la main à une jeune personne.

Edmond a jeté un cri, car il a déjà reconnu Céline et son père ; il descend les-

calier, s'élance au-devant des nouveaux venus. Il ne sait s'il rêve : il ne peut parler. Céline lui sourit tendrement, et le général lui tend les bras en lui disant : « Je t'a- » mène ta femme, mon cher Edmond, » puisque tu ne viens pas la chercher.

» — Ma femme !... s'écrie Edmond. — » Eh ! oui, car j'espère qu'elle le sera bien- » tôt. — Et voilà ce que je suis allé arran- » ger à Paris, « dit M. Rémonville en serrant la main du général. — « Et c'est » pourquoi je te conseillais d'espérer ! » dit a son tour la bonne maman, en pressant sa bru dans ses bras.

L'ivresse d'Edmond est plus facile à concevoir qu'à décrire; Céline la partage : elle ne craint plus de laisser voir à celui qu'elle aime tout ce qui se passe dans son cœur. La joie la plus franche règne dans la demeure de M. Rémonville. Les parens sont heureux du bonheur de leurs enfans, et ceux qui les entourent partagent leur satisfaction, car Edmond et sa famille sont aimés de tous ceux qui les connaissent.

Après huit jours consacrés aux apprêts, aux détails, aux toilettes qu'exige la grande cérémonie, Edmond reçoit, à Gisors, le titre d'époux de Céline ; il revient dans la demeure où il est né, avec celle qu'il adore et qui est maintenant à lui. Quelques voisins, des amis des environs ont été invités à la fête; elle est gaie, sans être bruyante; on y rit avec décence, on y chante sans prétention; on y boit sans se griser; on y danse sans se coudoyer; tous les convives la trouvent trop courte..... Il n'y a que le marié qui la trouve trop longue.

M. Rémonville n'a pas manqué d'inviter son frère aux noces de son fils; mais M. Adrien ne se rend pas à cette invitation. Il donne pour prétexte sa santé : le fait est que la vue du bonheur d'Edmond, de sa fortune, de sa position brillante, font faire au père d'Adam de trop tristes comparaisons.

Pendant qu'on danse et qu'on célèbre les noces d'Edmond et de Céline dans la jolie habitation de M. Rémonville un

homme et une femme, se donnant le bras, se soutenant mutuellement, crottés jusqu'à l'échine, et portant chacun un petit paquet de hardes à la main, gravissent le sentier qui mène à la maisonnette de M. Adrien, où ils arrivent sur les dix heures du soir.

« — C'est là, » dit l'homme s'arrêtant. — « Si c'est là, frappons, » répond la femme. Et tous les deux se mettent à faire carillon à la porte de la maisonnette. M. Adrien allait se coucher : Rongin l'était déjà. Son maître l'appelle. Le vieux domestique va en grommelant demander qui ose frapper si tard.

« — Ouvre, vieux lapin, répond une voix
» perçante. C'est ton jeune maître et ta jeune
» maîtresse qui viennent coucher chez leur
» vertueux père.... Tâche de te dégourdir. »

Rongin ne comprend rien à cela. Il va rapporter à M. Adrien ce qu'on lui a dit. Celui-ci passe une robe de chambre, et met sa tête à la fenêtre. Alors une voix qu'il ne peut méconnaître lui crie :

« C'est moi, mon père ; j'arrive avec ma

» femme : nous venons vivre avec vous, et
» vous prodiguer nos soins... Nous arrivons
» un peu tard, parce que nous sommes
» tombés trois fois en route.

» — C'est Adam!... c'est mon fils!... dit
» M. Adrien. Il vient avec sa femme... Il
» s'est donc marié aussi ?.. Et je n'en savais
» rien !

» — C'est votre fils, et il a une femme
» avec lui, » s'écrie Rongin en se lamentant. « Ah? c'est fini, monsieur!... nous
» pourrons bien pendre nos dents au
» croc!... »

M. Adrien ordonne à Rongin d'aller ouvrir, et bientôt Adam et Phanor paraissent devant le vieillard. La grande femme entre en baissant les yeux, et en donnant la main à Adam, dont le nez est devenus beaucoup plus rouge depuis qu'il ne demeure plus chez son cousin. Phanor fait à M. Adrien une révérence de cinq minutes, pendant laquelle Adam dit à son père :

« Je vous présente ma femme... — Ta
» femme!... Comment, mon fils! tu t'es marié

» sans que je le sache ? — Ma foi ! oui, mon
» père... J'ai voulu faire une fin...

» — Elle est jolie, la fin ! murmure Ron-
» gin ; elle est digne du commencement !

» — Phanor était mon ancienne amie,
» reprend Adam. Nous avons ensemble
» connu les misères du monde. Il y a un
» mois elle a fait un héritage... Elle a reçu des
» fonds de Normandie, qu'elle attendait
» depuis long-temps... sept cents francs en
» bons écus. Alors nous avons dit : Ma foi !
» marions-nous !... et réjouissons-nous !
» Nous nous sommes mariés ; nous nous
» sommes réjouis. Nous avons fait une fa-
» meuse noce... N'est-ce pas, Phanor, que
» c'était gentil ?...

» — C'était charmant, mon époux, et
» si vous n'aviez pas eu le hoquet depuis
» quatre heures du soir jusqu'au lendemain
» six heures du matin, vous auriez certaine-
» ment dit de bien jolies choses !...

» — Enfin, mon père, nous avons fait la
» noce tant que nous avons eu de l'argent...
» Après que nous avons eu tout mangé,

» nous avons réfléchi que la vie champêtre
» nous convenait mieux que la ville dont
» nous sommes dégoûtés.... D'ailleurs ma
» femme brûlait du désir de vous con-
» naître...

» — Oui, mon digne père... Et je viens
» vous demander votre bénédiction, » dit Phanor en s'avançant vers M. Adrien. Celui-ci s'est jeté sur sa chaise; il ne dit rien; il sent bien que maintenant toutes les remontrances seraient inutiles; mais il empêche Phanor de se mettre à ses genoux, et lui dit : « Rendez mon fils heureux; rendez-le
» sage surtout, madame, et je vous en saurai
» gré. »

Alors Phanor baise la main de M. Adrien d'un air d'humilité; puis elle lui dit à demi-voix : « Je fais tout ce que je veux de
» votre fils... Quand il crie, ça ne m'effraie
» pas plus que s'il secouait des mies de pain
» dans un bonnet de coton. Vous serez sa-
» tisfait de notre conduite, mon père.....
» Nous connaissons nos devoirs; nous ne
» vous quitterons plus... Maintenant, mon

» époux, salue ton père, et allons nous » coucher. »

Adam ne demande pas mieux, et le vieillard lui-même est bien aise de se reposer. Les deux époux descendent avec Rongin, et Phanor lui dit : « Fais-nous sur-le champ » un bon lit. — Il n'y a plus d'autre lit, » ici, que le mien avec celui de mon maî- » tre. — Alors donne-nous ton lit. — Et » moi, où coucherai-je ? — Avec les lapins, » si tu veux! ça ne nous regarde pas; mais » les maîtres doivent être couchés avant les » domestiques. »

Adam et sa femme se sont emparés du lit de Rongin, et celui-ci est obligé de passer la nuit sur une chaise.

Le lendemain, le vieux concierge veut faire des représentations à son maître : mais M. Adrien est faible, souffrant; il aime toujours son fils; et déjà la femme d'Adam commande seule dans la maison. On n'écoute plus Rongin; on tue les pigeons, les lapins; et, au bout de huit jours, Rongin meurt d'une colère rentrée, en

voyant disparaître la dernière volaille de la basse-cour.

L'amour, le bonheur et la paix habitent dans la demeure de M. Rémonville. Le tapage, le désordre sont venus avec Adam et sa femme dans la maisonnette de M. Adrien. Les deux époux ont déjà mangé tout ce qu'ils y ont trouvé; et ils réduiraient bientôt le vieillard à la misère, si, un matin, il ne venait dans l'esprit de Phanor d'aller voir le cousin de son mari.

Edmond a été instruit de la dernière folie de son cousin; mais il espère que celui-ci et sa femme n'oseront jamais se présenter devant lui. C'est donc avec une surprise qui n'a rien de flatteur pour celle qui en est l'objet qu'Edmond reçoit la femme d'Adam. Celle-ci ne se déconcerte pas. « Mon cher cousin, lui dit-elle, nous sommes maintenant vos voisins. Mon mari » n'a pas encore osé venir vous voir. Moi, » qui aime à vivre en paix avec mes parens, » je fais les premiers pas, et je me flatte » que... »

Edmond interrompt Phanor en lui disant d'un ton sévère : « J'espère, madame,
» que mon cousin ne se présentera jamais
» devant moi. Il ne peut plus exister de
» liaison entre nous. Il est des offenses que
» l'on pardonne... mais que l'on n'oublie
» pas. Cependant comme je ne vous crois
» pas heureux... comme mon oncle n'avait
» plus lui-même que juste de quoi vivre,
» acceptez une pension de quinze cents
» francs pour vous et votre mari. On vous
» la paiera régulièrement tous les mois, à
» condition que vous ne toucherez jamais
» au revenu de mon oncle.

» — Ah ! mon cher cousin... Vous êtes
» sublime!... Vous me faites pleurer.... Je
» suis bien glorieuse d'être votre parente !..
» Hi, hi, hi... Ah! dites donc, mon cousin :
» voulez-vous savoir des nouvelles d'A-
» gathe?... La pauvre petite est bien tombée
» dans le travers !... Je l'ai rencontrée le
» soir... Elle fait son commerce sur le bou-
» levard des Italiens... avec un mouchoir à
» la main... Ça prouve bien que.... »

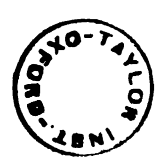
Edmond ne désire plus entendre parler d'Agathe. Il congédie Phanor, en la priant de se dispenser de revenir chez lui.

Phanor retourne à la maisonnette en chantant et en dansant. Elle conte à son mari, à son beau-père ce que leur cousin fait pour eux. Adam s'en étonne peu; il est habitué aux bienfaits d'Edmond. D'ailleurs le vin l'a presque entièrement abruti Il n'est plus susceptible de sensibilité ni de reconnaissance. Mais M. Adrien, qui est certain que son fils aura une existence assurée, sent ses yeux se mouiller de pleurs. Cette fois l'amour-propre n'est plus écouté. Le vieillard sort, en s'appuyant sur sa canne; il veut aller trouver son neveu, et le remercier de ce qu'il fait encore pour Adam.

Mais, à la moitié du chemin, M. Adrien rencontre M. Rémonville, qui allait aussi chez lui pour lui offrir des secours et des consolations. Les deux vieillards se serrent la main. M. Adrien verse des larmes; puis il se précipite dans les bras de son frère.

« J'ai eu bien des torts ! lui dit-il ; mais j'en » suis puni !.... Nous voici arrivés à cette » époque où je t'avais ajourné pour juger » lequel de nous deux aurait à se féliciter » de la manière dont il élevait son fils. Le » tien fait ta gloire et ton bonheur !... Moi, » j'ai perdu le mien en ne lui donnant au- » cune éducation, en ne cherchant point » à corriger ses défauts, en croyant, enfin, » que la nature seule devait tout faire !...
» — Le mal est fait !... mon frère, dit » M. Rémonville. Grâce au ciel, je me flatte » qu'on ne suivra pas ton exemple. Le temps » a marché vite. La raison ne doit plus rester » en arrière. Éclairer les hommes, les ins- » truire, c'est vouloir les rendre meilleurs ; » c'est les rendre dignes du nom d'homme. » Heureux sera le temps où les lumières de » la science et de la philosophie auront fait » le tour du monde. »

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.



TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

47
1301
2132
1544
751
2401
602
538
1394

10,710

